

DOCUMENTS

DE L'HOMME AU MAGNETOPHONE (SUITE)

DOCUMENTS de l'homme au magnétophone (suite)	1
Atelier topologie du 18 janvier 2022 (suite)	3
WIKIPEDIA Jean-Jacques Abrahams	5
Vie et travail	5
L'homme au magnétophone	5
Polémiques dans Les Temps modernes	5
Suite	5
Sources primaires	5
Sources secondaires	6
Références	6
JEAN BOURGAUL À PROPOS DE « L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE »	7
LACAN : 17 Juin 1970 : L'Envers de la Psychanalyse : La honte de Lacan : « L'Impromptu de Vincennes », « L'homme au magnétophone », « Minutes (Journal) ». « Dire » ne fait pas mourir !	15
SARTRE SITUATIONS IX III L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (1972)	17
Introduction de Sartre	17
DIALOGUE PSYCHANALYTIQUE	20
PAR J.-B. PONTALIS	30
PAR BERNARD PINGAUD	31
LE SAGITTAIRE (Editions) 1976	33
PROLOGUE À L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (MAI 1974)	34
L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (PIÈCE EN UN ACTE ET DEUX SCÈNES)	35
SCÈNE 1 (Décembre. 1967)	35
SCÈNE 2 (<i>Une semaine plus tard</i>)	52
TEXTES D'ABRAHAMS	58
ILS SONT LÀ	58
JE VAIS VOUS TENIR LE DISCOURS DE LA NURSE	60
DERNIER ENTRETIEN ENTRE CEDIPE ET TIRÉSIAS (6 JUILLET 1966)	62
PROLOGUE D'UNE PIÈCE ¹ POUR MONTRER AUX YEUX QUE LA MORT ET L'ANGOISSE N'EXISTENT PAS (13 MAI 1968)	66
POUR JULIENNE 1971	69
DERNIÈRE SCÈNE ENTRE CEDIPE ET LAIOS (TIRÉSIAS) RÉCONCILIÉS (<i>SCÈNE ÉCRITE LE 4 DÉCEMBRE 1971</i>)	70
REPRÉSENTATION CRITIQUE D'CEDIPE ROI OU LES INCREVABLES (PIÈCE JOUÉE AU FESTIVAL D'AVIGNON, PLACE DE L'HORLOGE, EN 1972)	71
CEDIPE OU LA VOLONTÉ DE TRANSPARENCE (DE TRANS-APPARENCES)	76
CEDIPE ET ANTIGONE (9 JUILLET 1968)	80
CEDIPE ET LA QUESTION DU PÈRE (20 SEPTEMBRE 1968)	81

DONC, EN JOUANT LA PIÈCE D'ŒDIPE	82
IL Y A PLUSIEURS FAÇONS D'ABORDER ŒDIPE	84
CE QUE JE VOUDRAIS VOUS EXPLIQUER	86
CE MYTHE DU PÈRE «MANQUANT»	87
VOILÀ LA SCÈNE GRÂCE À LAQUELLE NOUS ALLONS SORTIR D'EXIL	88
VOICI LA PROMESSE DE LA RÉVOLUTION DE TOUS LES TEMPS (10 JUILLET 1966)	89
À PRÉSENT	93
PARLER ÉCRIRE, RÉFLÉCHIR, DÉLIBÉRER	95
CE QU'EST AU JUSTE LE « SENS DES MOTS »	104
REPRENONS LA DESCRIPTION (3 OCTOBRE 1967)	112
DE LA VOCATION À LA VIE	113
TOUT SE PASSE COMME SI	114
UTILISATION DE LA FIGURE DIALECTIQUE. DU JUGEMENT DE SALOMON POUR RÉSOUDRE LE PROBLÈME DU TRAGIQUE ET DE L'ALIÉNATION (1966)	115
JE VEUX DIRE PAR SUBSTITUTION	118
LA RELATION « BONNE MÈRE » (NOVEMBRE 1966)	118
IL FAUT ABSOLUMENT ENTRE NOUS UNE VRAIE RÉCONCILIATION (3 DÉCEMBRE 1971)	120
AH ! MON PAUVRE ENFANT TU REGARDES TA MAMAN ET NE LA RECONNAIS PAS ¹	121
REGARDE ! LEUR MAMAN EST EN TRAIN DE, MOURIR	124
« PER » ? — « FIS » !	125
LETTRE AU PÈRE	127
YAHWEH ¹	127
DOCUMENTS	132
LETTRE DU FRÈRE D'ABRAHAMAS	132
LETTRE DE JEAN-PAUL SARTRE (5 MAI 1969)	133
LETTRE À JEAN-PAUL SARTRE (MAI 1972)	133
LETTRE AU GRAND RABBIN (5 SEPTEMBRE 1972)	134
LETTRE AU DOCTEUR VERMEYLEN	134
LETTRE AU JUGE (JUILLET 1974)	135
TABLE DES MATIÈRES	138
<i>ANTI-Œdipe – Chapitre 2 Psychanalyse et familialisme</i>	140

ATELIER TOPOLOGIE DU 18 JANVIER 2022 (SUITE)

Chers collègues,

Je me trouvais au-dessous du parallèle du Capricorne lors de la dernière réunion de l'atelier de topologie, vous promettant quelques éléments d'information sur l'affaire de « l'homme au magnétophone ». J'ai dû attendre de me poser à nouveau sur mes bases septentrionales pour retrouver ma documentation personnelle.

Il m'a paru rafraichissant de revivre cet épisode de mes années de formation et d'internat au cours desquelles la question de l'intersubjectivité, du transfert, de l'interprétation se trouvait questionnée par l'invention des procédés d'enregistrement des entretiens thérapeutiques, mettant en cause le principe du secret absolu de la confiance, ainsi que celui de la neutralité du thérapeute.

A l'époque de « l'homme au magnétophone », de 1966 à 1971, interne en psychiatrie et psychiatre en formation, je m'étais trouvé avec mes camarades, témoin des remous qui animaient la psychiatrie internationale. De ce fait mes souvenirs sont largement influencés par les fictions que j'ai pu élaborer en ce temps-là et, de ce fait, demeurent peu dignes de confiance sur un plan strictement historique.

Ce qui reste, c'est la trace des changements radicaux induits dans la **construction de la réalité sociale**, telle qu'elle sera rapportée dans les travaux de John Rogers Searle, aux USA, comme l'évoque Jacques-Alain Miller dans ses derniers cours, et mise en question par l'invention du discours de l'analyste, comme quatrième discours. On est en droit de penser que la situation pandémique actuelle apportera probablement aussi de nouveaux changements.

Durant ces années universitaires, nous pouvions suivre les leçons cliniques des psychanalystes de Nanterre : Anzieu, Gantheret, Dorey, etc., Widlocher, André Green ailleurs, celles de Jean Delay, Henri Ey, Daumezon, Piera Aulagnier à Sainte-Anne. Jacques Lacan, exilé rue d'Ulm, mais soutenu par le jeune philosophe, Jacques Alain Miller, était traité de psychotique par quelques mandarins drapés dans leurs certitudes scientifiques. Les rats de bibliothèque se nourrissaient de Sartre, de Simone de Beauvoir et attendaient avec impatience « Le vocabulaire de Laplanche et Pontalis », « les Ecrits de Lacan », qui resteront longtemps opaques aux premiers lecteurs, et même « l'interprétation des rêves » traduite par Laplanche, tandis que la traduction de Meyerson n'était accessible qu'à la bibliothèque de la Sorbonne.

Dans ce contexte, « le livre blanc de la psychiatrie française », « les publications des aliénistes de la psychiatrie institutionnelle », « l'intérêt porté à la psychothérapie phénoménologique ou existentielle », « la découverte des publications de Gregory Bateson, de Paul Watzlawick, et de l'école de Palo-Alto », « les Collèges de psychiatrie », « la création d'UER de psychiatrie », telle celle de Bordeaux, « les ateliers thérapeutiques développés dans

les HP », tous préalables aux événements sociaux que l'on sait, influencèrent considérablement les pratiques de soins, et amenèrent les psychiatres et ceux qui transmettaient les grandes lignes de la psychiatrie clinique, à s'installer sur le même banc que leurs patients et le plus souvent à aller s'allonger quelque part, dans la position la plus orthodoxe de la psychanalyse.

En 1972, la publication de l'Anti-Œdipe de Deleuze et Guattari, montrait l'intérêt que Félix Guattari a porté à l'homme au magnétophone, dans une note appartenant au début du second chapitre : « Psychanalyse et familialisme ». S'agissant de montrer que l'Œdipe n'est peut-être pas une réalité structurale découverte par Freud, mais plutôt une réalité sociale fabriquée sous la pression de la société capitaliste, il mettait un bémol sur l'oedipianisation encouragée, active et opiniâtre prônée par les psychanalystes orthodoxes.

Tout le monde, à ce moment-là, connaissait ou méconnaissait les aventures de « l'homme au magnétophone », retenant essentiellement son « regarder en arrière en se retournant », et sa position d'analyste, devenu analyste de son propre « analyste-analysant ». Certains voyaient en lui un « fou invétéré ». D'autres pressentaient en son acte et en ses dires, ce qui sera plus tard acquis, et que je me risque, sur un ton léger, à écrire ainsi : **« il n'y a pas d'autre analyste que l'analysant lui-même », « l'analyste est un analysant qui a suffisamment avancé pour tenir efficacement la place du mort au bridge », et enfin « la fin de l'analyse, c'est la traversée du fantasme à laquelle tout le monde ne parvient pas ».**

Plutôt que de m'aventurer ici plus loin sur ce terrain difficile, où transparaisent les divergences entre Sartre et Lacan, ainsi que la question du diagnostic de la structure psychotique, et pour tenir ma promesse d'en livrer un peu plus, j'ai réuni quatre types de documents que j'ai eu l'occasion de travailler et qui pourraient aider à l'approfondissement de cet atelier.

1 Un document récent, disponible sur CAIRN, émanant de Jean Bourgault, qui fait la synthèse de l'affaire.

2 La publication par Sartre, en 1969, de la « fin de l'entretien », enregistrée par Abrahams, que nous avons entendue la fois dernière, précédée d'une introduction (Situations IX, des Œuvres complètes).

3 L'ouvrage publié en 1976 au Sagittaire, qui contient en outre un enregistrement d'un autre entretien effectué sur les lieux de l'internement, une série d'essais écrits par Jean-Jacques Abrahams durant cette période, et enfin quelques documents permettant de mieux cerner l'histoire de cet « homme au magnétophone » (très averti de psychiatrie et de psychanalyse, et mal à l'aise quant à sa construction du graphe du désir, en dépit de ses 14 ans d'analyse), qui constitue une source inépuisable pour la topologie.

4 Le paragraphe de l'Anti-Œdipe dans lequel Guattari évoque quasi nommément l'aventure de 'l'homme au magnétophone ».

Il est possible que ces documents soient pour la plupart sous copyright et qu'ils doivent rester dans un circuit strictement privé.

Pierre Belon : pibepsium@wanadoo.fr

03 86 36 31 28

06 16 92 82 39

WIKIPEDIA

JEAN-JACQUES ABRAHAMS

Jean Jacques Abrahams ([Etterbeek](#), 1935 – [Bruxelles](#), 2015), également connu comme *l'homme au magnétophone*, était un **écrivain et avocat juif bruxellois**.

Vie et travail

L'homme au magnétophone

Dès l'âge de quatorze ans, Abrahams est envoyé chez un [psychanalyste](#). Après des années de thérapie, Abrahams a adressé un [magnétophone](#) à son psychanalyste en [1967](#) et lui a demandé de rendre compte de sa méthodologie et du fait qu'elle n'était plus bénéfique. Cependant, tant que l'appareil d'enregistrement était en fonctionnement, le psychanalyste refusait de parler. Abrahams met fin à l'enregistrement audio lorsque l'analyste appelle à l'aide et menace d'appeler la police. ^[1]

Polémiques dans Les Temps modernes

La confrontation entre Abrahams et son analyste a été reprise par les partisans et les opposants de la psychanalyse. En avril [1969](#), [Jean-Paul Sartre](#) publie le dialogue entre Abrahams et son analyste dans *Les Temps modernes*. Le dialogue a été accompagné d'un article dans lequel Sartre défend sa publication et de deux contre-réactions de la part de ses co-éditeurs, [Jean-Bertrand Pontalis](#) et [Bernard Pingaud](#).^[2] La publication du « dialogue psychanalytique » a provoqué une scission au sein de la rédaction de la revue. Pontalis et Pingaud quittent *Les Temps modernes* peu de temps après la publication du texte d'Abraham.

Suite

En septembre 1969, Abrahams joue l'enregistrement en marge du programme du centre d'art et de communication [anversois A37 90 89](#), tandis que [Marcel Broodthaers](#) ouvre son MUSÉE D'ART MODERNE / Département des Aigles / Section XVIIe Siècle. ^[3]

En [1972](#), l'enregistrement est diffusé par [France Culture](#) et [Gilles Deleuze](#) et [Félix Guattari](#) mentionnent la collision entre Abrahams et son analyste dans la première partie de *L'Anti-Œdipe* (1972). Sept ans après *Les Temps modernes*, le magazine parisien *Tel Quel* publie également le fameux dialogue. En 1976, le livre d'Abraham *L'homme au magnétophone* est publié par [Le Sagittaire](#). Dans un article suivant la publication, le quotidien Français [Le Monde](#) place *l'homme au magnétophone* dans la liste des grands étuis de psychanalyse, d'après le [Wolvenman](#) et le [Rattenman](#).^[4] Dans les années qui suivent, le livre d'Abraham est traduit en [allemand](#), [italien](#) et [portugais](#).

Sources primaires

Audio: [Abrahams, J.J. \(1967\). L'homme au magnétophone^{\[5\]}](#)

- Abrahams, J.J. (1979). *L'uomo col magnetofono*. Milan: Bompiani
- Abrahams, J.J. (1978). *O Homem do Gravador*. Image: Rio de Janeiro
- Abrahams, J. J. (1977). *L'uomo col magnetofono*. Milan: L'Erba Voglio
- Abrahams, J. J. (1976). *L'homme au magnétophone*. Paris: Le sagittaire
- Abrahams, J.J. (1976) « L'homme au magnétophone ». *Tel Quel*, p.35-40
- Abrahams, J.J. (1969). « Dialogue psychanalytique ». *Les Temps modernes* #274

Sources secondaires

- Deleuze, G. & Guattari F. (1972). *Anti-Œdipe*. Paris : Minuit, p. 63
- Pingaud, B. (1969) « Réponse à Sartre ». *Les Temps Modernes*, n° 274, p. 1821-1823
- Pontalis, J.B. (1969) « Réponse à Sartre ». *Les Temps Modernes*, n° 274, p.1820
- Sartre, J.P. (1969) « l'Homme au magnétophone ». *Les Temps Modernes*, n° 274, p. 1813-1819

Références

0. ↑ <https://tijdschriftterras.nl/de-man-met-de-magnetofoon/>
1. ↑ <https://www.cairn.info/revue-les-temps-modernes-2013-3-page-319.htm>
2. ↑ <https://www.dewitteraaf.be/artikel/detail/nl/8>
3. ↑ https://www.lemonde.fr/archives/article/1976/02/21/l-homme-au-magnetophone_2958622_1819218.html
4. ↑ <https://cequisecret.net/node/381>

JEAN BOURGAUL

À PROPOS DE « L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE »

Au moment de préparer ce dossier des Temps Modernes consacré aux relations de Sartre avec la psychanalyse, la nouvelle de la mort de Jean-Bertrand Pontalis est venu donner à notre travail un poids singulier. Nous avons décidé de publier dans nos pages deux hommages qui rendent justice à l'homme et à l'œuvre. Mais nous ne pouvions pas ne pas penser, en outre, au conflit qui fut en grande partie à l'origine de la double démission de Jean-Bertrand Pontalis et de Bernard Pingaud, en 1970 : l'affaire de « l'homme au magnétophone ». Pontalis écrivit à ce propos une phrase que tout lecteur de Sartre a en tête lorsqu'il aborde les textes que celui-ci consacre à Freud : « Il faudra un jour écrire l'histoire du rapport ambigu, fait d'une attirance et d'une réticence également profondes, que Sartre entretient depuis trente ans avec la psychanalyse, et peut-être même relire son œuvre dans cette perspective ¹. » De cette histoire, le présent numéro s'efforce de comprendre quelques moments : il est ainsi fidèle à l'envoi de Pontalis. Mais il importe également, et pour Pontalis et pour les TM, de ne pas négliger l'épisode de « l'homme au magnétophone ».

En novembre 1967, Jean-Jacques Abrahams, qui a interrompu depuis trois ans la longue analyse qu'il avait menée durant dix-huit années avec le docteur Van Nypelseer, retourne voir son psychana-

1. Jean-Bertrand Pontalis, « Réponse à Sartre », in Sartre, *Situations*, IX. *Mélanges*, Gallimard, 1972, p. 360.

lyste et lui demande des comptes, en posant un magnétophone sur la table :

« Je croyais être chez un homme de science ! En tout cas je me suis confié à un homme de science et je voudrais savoir de quelle science il s'agit en définitive, car je ne suis plus du tout convaincu que cette "science" n'est pas du charlatanisme ². »

Le psychanalyste refuse de dialoguer en présence de « l'enregistreur » et demande à Abrahams de sortir. Ce dernier refuse, essaie de s'expliquer (« Vous m'aviez obligé à vous tourner le dos. Ce n'est pas comme ça qu'on peut guérir les gens. C'est impossible puisqu'en fait vivre avec les autres, c'est savoir leur faire face ³ »), empêche le psychanalyste de sortir de la pièce, proteste lorsque le docteur affirme que le magnétophone est une violence. Pendant ce temps le magnétophone tourne ⁴, la bande enregistre les refus de l'analyste, les explications d'Abrahams (« Vous m'avez désappris à faire face », « vous m'avez rendu dingue, vous m'avez rendu fou pendant des années, des années ! Et vous voulez en rester là ⁵ ! »), les bruits de pas précipités, de volets roulants qu'on ouvre et ferme, de bousculade, les cris du psychanalyste qui appelle au secours, la voix essoufflée d'Abrahams : « Eh bien ! Je ne m'attendais pas à ce que vous vous comportiez comme un con comme ça ! Vraiment pas ! Vous êtes vraiment un enfant ! C'est vraiment vous qui avez commencé la bagarre. Asseyez-vous. Et vous êtes un homme de science ⁶ ! » Le docteur Van Nypelseer finit par prévenir sa femme, qui appelle la police. Abrahams coupe le magnétophone et sort de la pièce.

2. Jean-Jacques Abrahams, « Dialogue psychanalytique », in Sartre, *Situations*, IX, p. 340. Le texte a été repris dans le volume des écrits de Jean-Jacques Abrahams publié par Gérard Guégan et Raphaël Sorin : Jean-Jacques Abrahams, *L'Homme au magnétophone*, éd. Le Sagittaire, coll. « Contre-Attaque », 1976.

3. *Situations*, IX, pp. 346-347

4. Il est possible d'écouter une grande partie de l'enregistrement sur You tube, tel qu'il a été diffusé par France Culture (http://youtu.be/Tr78ZOjc_Es & <http://youtu.be/0DjMh7jhSyI>).

5. Situations, IX, *ibid.*, p. 347 et p. 355 6. *Ibid.*, p. 356.

Une semaine plus tard, le psychanalyste ayant prévenu un confrère psychiatre, un conseil de famille est organisé, au terme duquel Abrahams est interné à l'hôpital Brugmann, à Bruxelles⁷. La bande magnétique ne tourne plus, elle conserve, enroulée sur elle-même, les sons de la rencontre entre l'analysant et son psychanalyste. Passe l'année 1968 ; en 1969, Abrahams s'évade de l'hôpital et envoie une lettre aux Temps Modernes⁸, adressée à Claude Lanzmann, avec une transcription de la bande. Il propose d'intituler le texte « Dialogue psychanalytique ». S'ensuit une discussion au sein du comité de rédaction. Simone de Beauvoir, dans *Tout compte fait*, en a rappelé la teneur : Sartre voyait dans le texte un renversement qui était aussi le surgissement du sujet au sein de la relation analytique, Jean-Bertrand Pontalis et Bernard Pingaud s'opposaient à sa publication :

« Pontalis, dans un texte bref, objecta que le mot d'ordre de Censier : "Analysés, levez-vous", impliquait un refus radical de la psychanalyse. Pingaud estimait que "le passage à l'acte" accompli par "l'homme au magnétophone" n'était pas une bonne occasion pour remettre en cause la psychanalyse. Chez l'un et l'autre on retrouvait cette même tendance qui leur avait fait défendre la tradition des cours magistraux⁹. »

Le texte fut publié malgré tout, dans le numéro 274 des Temps Modernes, en avril 1969, selon un montage complexe : une introduction de Sartre, dont le titre désignait Abrahams comme

« L'homme au magnétophone », le texte de la transcription par Abrahams, intitulé comme il le voulait « Dialogue psychanalytique », et les protestations de Pontalis et Pingaud, toutes les deux titrées « Réponse à Sartre ». Sartre reprendra le même montage lors de la publication de *Situations, IX*, en 1976 : les quatre textes y figurent. Peu de temps après, Jean-Bertrand Pontalis et Bernard Pingaud quittaient la revue¹⁰.

7. On lira la transcription, par Abrahams, de l'enregistrement de ce conseil de famille, dans *L'Homme au magnétophone*, *op. cit.*, pp. 48-61. Cette fois le magnétophone était dissimulé.

8. Voir Abrahams, *L'Homme au magnétophone*, *op. cit.*, p. 6.

9. Simone de Beauvoir, *Tout compte fait*, Gallimard, 1972, p. 154.

10. Simone de Beauvoir précise que Pontalis et Pingaud quittèrent la revue en avril 1970, à l'occasion de la publication d'un article de Gorz

Reprendre ce dossier, ces quatre textes, écouter la bande, c'est d'abord ne pas comprendre grand-chose : tout ici semble mal posé, mal parti. Mal partie l'entreprise d'Abrahams, ce « passage à l'acte » désordonné, confus, incapable de penser son agressivité, qui estime faussement que la bande magnétique garantit la « scientificité » et l'objectivité de l'entreprise. Il veut faire reconnaître son droit, faire valoir, contre l'analyse, la plainte qui est la sienne :

« Vous savez que cela va beaucoup mieux quand on enregistre les travaux scientifiques, comme ça nous sommes libres, nous ne devons pas prendre des notes. Nous allons avancer¹¹. »

Abrahams ne comprend pas l'idée que l'enregistreur puisse être violence, c'est-à-dire destruction de toute possibilité de relation à venir, simplification de la situation qui la méconnaît au lieu de l'éclaircir. Le « petit appareil, dit-il, va nous permettre de comprendre ce qui se passe ici¹² » : le magnétophone est à ses yeux garant de sa légitimité, de la cohérence de ce qu'il entreprend : renverser la relation, trouver à y voir plus clair et « prendre les commandes¹³ » de ce qui se passe. A ses yeux donc pas de « violence physique » dans l'usage du magnétophone :

« C'est vous, en m'obligeant à me retourner sur le divan, qui avez commencé la violence physique, c'est vous qui m'avez tortu, mis la tête à l'envers. C'est vous qui avez faussé les

conditions, vous ne vous rendez pas compte de ça ¹⁴ ? »

En un sens, le texte, qui s'intitule « Dialogue psychanalytique », est faux dès son titre : il ne s'agit pas d'un dialogue, puisqu'un tiers vient ici fausser la totalité de l'événement ; d'ailleurs tout tourne en rond dans cette discussion affolée, en reflets, où les rôles devraient s'échanger, mais qui ne « prend » pas.

qui s'intitulait : « Détruire l'Université » (Simone de Beauvoir, op. cit., p. 154).

11. Situations, IX, p. 340. 12. Ibid., p. 348.

13. Ibid., p. 349.

14. Ibid., p. 351 — Sartre sur ce point est très clair : « Il y a violence, dit le docteur X... et cela n'est pas douteux » (ibid., p. 333).

L'équivoque, née du surgissement de l'appareil enregistreur, rend impossible l'objectivité et détruit la possibilité d'un dialogue vivant : il y a désormais spectacle ¹⁵ devant un tiers, le microphone. Un tiers qui n'a rien d'objectif : toute l'ouverture de la discussion manque sur la bande, rien ne précise, dans ce qui est enregistré, que la rencontre a lieu alors que l'analyse est interrompue depuis trois ans. En outre les sons sont peu interprétables, brouillés ; enfin, qui plus est, la transcription aggrave l'approximation : Abrahams se donne le beau rôle, commentant ironiquement les cris du psychanalyste¹⁶, laissant de côté dans la version écrite son essoufflement d'après les bousculades et des sons qui semblent bien être, quoi qu'il en dise, ceux d'une lutte¹⁷.

Mal partie, décidément, la discussion sur la psychanalyse qui voudrait s'établir à partir de cette transcription. La présentation de Sartre, d'ailleurs, évoque d'emblée un « malentendu probable ». Elle oscille entre des affirmations selon lesquelles il n'est pas question de mettre en cause la psychanalyse¹⁸ et les déclarations enthousiastes selon lesquelles l'intérêt de ce dialogue est indéniable, puisqu'il présente « l'irruption du sujet dans le cabinet psychanalytique ou plutôt le renversement du rapport univoque qui lie le sujet à l'objet ¹⁹ ». On comprend l'étonnement de Pontalis qui, dans sa très courte réponse, explique que publier cette transcription, tout en affirmant qu'elle montre à quel point les positions de l'analysant et de l'analyste, l'un dos tourné et l'autre assis en arrière, interdisent toute réciprocité ²⁰, est simplement avouer qu'on « méconnaît tout de la psychanalyse ²¹ ». Dans son texte, Pingaud reprend l'objection — parfaitement légitime —, en développant davantage :

15. Abrahams le note d'ailleurs : « C'est vraiment du théâtre », ibid., p. 353.

16. Par exemple, ibid., p. 356 : « — Au secoooooouuuuuuurrss ! (Cet appel-ci est le plus beau de tous). »

17. Il indique certes qu'il est adossé à la seule porte de la pièce et bloque la sortie. Mais à le lire, le docteur se met à crier de façon soudaine ; rien ne signale dans la transcription les mouvements heurtés qui s'entendent sur la bande (ibid., pp. 354-355).

18. Sartre, « L'homme au magnétophone », ibid., p. 330. 19. Ibid., p. 331.

20. Ibid., p. 332.

21. Pontalis, « Réponse à Sartre », ibid., p. 359.

« C'est simplifier abusivement les choses que de décréter que, dans la cure, le patient est réduit à une totale passivité et que l'analyste décide, seul et souverainement de ce qu'est le réel ». Car il ne serait pas difficile de faire comparaître ici quantité de témoins qui pourraient affirmer le contraire, et dire comment cette aliénation initiale les a aidés, précisément, à devenir davantage sujet ²². »

Mal partie, cette discussion sur la psychanalyse qui engage en fait, mais obscurément, sans l'explicitier, un double débat : avec l'antipsychiatrie — et avec la contestation de l'Université qui se produit autour de 1968. Le rappel de Simone de Beauvoir est décisif : si Pontalis évoque dans son texte l'un des slogans de Mai (« Analysés, levez-vous ! »), c'est parce que ce qui est en jeu n'est pas simplement la psychanalyse (Pontalis du reste ne peut ignorer que Sartre n'a aucune intention de la réfuter et que, lorsqu'il se présente comme un « compagnon

de route critique²³ », il dit très précisément sa position). Ce qui est en jeu est l'Université et le rapport au savoir, contestés par Mai — une contestation que Sartre trouva profondément revigorante²⁴. Dans ce cadre, enregistré en 1967 mais retranscrit en 1969, l'appel d'Abrahams à la scientificité pouvait difficilement sonner autrement, aux oreilles de Pontalis et de Pingaud, que comme l'un des nombreux signes, fréquents à l'époque, d'une méprise fondamentale de l'activité intellectuelle. Cette révolte n'avait rien de scientifique, mais prétendait pourtant l'être ; sa confusion, sa violence ne pouvaient avoir quoi que soit à faire avec la recherche de clarté et de savoir, qui imposait à leurs

22. Bernard Pingaud, « Réponse à Sartre », *ibid.*, p. 363.

23. Sartre, « L'homme au magnétophone », *ibid.*, p. 329.

24. On lira notamment, de Sartre, « Les Bastilles de Raymond Aron », article repris dans *Situations*, VIII, où Sartre s'oppose, notamment, aux cours « ex cathedra » et aux enseignements « incontrôlables » de professeurs que l'on ne peut en rien critiquer : « Aron dit [...] : "Il est inconcevable que des étudiants exercent d'une façon ou d'une autre la fonction d'examineur." Au nom de quoi ? Pourquoi les étudiants d'agrégation ne seraient-ils pas admis, le cas échéant, à juger les connaissances des étudiants de licence ? C'est si bien concevable, au contraire, qu'il est arrivé très souvent, en Europe, dans des périodes de guerre ou de révolution, que des étudiants remplacent des professeurs qui avaient été tués ou qui avaient dû fuir. » (Sartre, *Situations*, VIII. Autour de 1968, Gallimard, 1972, pp. 188-189.)

yeux un ordre, un cadre rigoureux, et elle n'en prétendait pas moins remettre en cause les principes comme les acquis de la recherche exigeante, difficile, qu'est la psychanalyse.

C'est aussi un conflit touchant les formes des discours et des pratiques consacrés à la question de la folie que l'on devine dans les allusion sur l'Italie et l'Angleterre qui affleurent par moments : Sartre, ayant évoqué l'importance qu'il y a à se tourner vers la façon dont la psychiatrie essaie de « réintroduire la notion de sujet » dans ces pays, s'attire cette remarque de Pingaud : « Il faudrait se demander si les deux situations sont comparables²⁵ », ce qui s'entend, puisqu'Abrahams intervient ici en dehors de la situation asilaire²⁶. Sartre n'ignorait en rien ces difficultés, comme en témoigne d'ailleurs le fait qu'il publie, dans *Situations*, IX, l'intégralité du dossier : son texte, seul, lui aurait semblé insuffisant. En publiant les quatre articles, c'est à une question qu'il pense, plus qu'à une affirmation dogmatique, ou à un refus de la psychanalyse.

Donc une affaire mal partie, mal engagée, mais voilà ; partie tout de même, vaille que vaille, même de façon brouillonne, engagée résolument par Sartre, quoi qu'il en coûte, avec une détermination de voyou ou d'anarchiste lancé contre l'establishment, une détermination qui passe outre toutes les connaissances que Sartre ne peut manquer d'avoir sur la réalité de la cure, l'attention des psychanalystes à la subjectivité de leurs patients — le temps est venu d'un affrontement : « [...] le renversement de la praxis démontre clairement que la relation analytique est par elle-même violente, quel que soit le couple médecin-patient que nous envisagions²⁷. » Une phrase comme celle-ci, rageusement simplificatrice, ne pouvait que blesser Pontalis ; Sartre ici veut soutenir le sujet qu'il défend, à tout prix — cela marquera ce texte d'un excès qui n'est pas totalement compréhensible, sans doute. Le succès de celui-ci, d'ailleurs, qui ne se démentira pas, sera toujours marqué de cette détermination obscure : il sera souvent évoqué pour s'opposer frontalement à l'analyse, et dans des sens pas nécessairement sartriens²⁸.

25. Pingaud, *art. cit.*, p. 362.

26. Sur cette tension, on lira le dossier sur Franco Basaglia publié récemment par *les Temps Modernes*, no 668, avril-juin 2012.

27. Sartre, *ibid.*, p. 334.

28. Il serait sans doute passionnant d'interroger à ce sujet les relations de *L'Anti-Œdipe*, de Deleuze et Guattari, à Sartre. Sur l'homme

Les raisons de cette détermination, complexes, tiennent sans doute à l'importance qu'avait aux yeux de Sartre la question du sujet dans les années 1960 ; une question posée bien avant

1968, en relation avec le structuralisme, lequel ne se priva pas de simplifier à outrance sa pensée. On rappellera ici le numéro de *L'Arc* paru en 1966, numéro où, contre Lacan et Foucault, Sartre en appelait précisément au maintien de la notion de sujet — sous peine d'un « discrédit de l'histoire²⁹ ». Les propos tenus alors, dans un entretien avec Pingaud, prennent un sens tout particulier si l'on songe à « l'homme au magnétophone » :

« Le “transfert” dont parlent les psychanalystes remplit [...] une fonction essentielle, quoique provisoire : il rend la cure possible. Mais il faut voir plus loin et comprendre que la communication entre l'analyste et le patient ne se limite pas à un déplacement subi de part et d'autre. L'analyste, même lorsqu'il croit rester totalement passif, agit plus ou moins. De temps en temps, il exprime un avis, oriente discrètement le discours de l'analysé. Quant au patient, il ne reste pas non plus passif. A partir du transfert, il bâtit une structure nouvelle. La femme qui “transfère” sur son psychanalyste ne se contente pas de mimer l'amour : elle vit un amour complet. Dans le transfert, quelque chose se crée, des liens se nouent, une situation nouvelle apparaît, bref il y a un dépassement. C'est cette praxis particulière qu'il faudrait mettre en lumière³⁰. »

Sartre continuait en protestant, non pas d'abord contre Freud, mais bien contre Foucault et Lacan, qu'il n'avait aucune intention de restituer un « je substantiel », rappelait La Transcendance de l'ego et soulignait en outre à quel point, en voulant penser le sujet comme dépassement, il était proche de Marx — et loin d'Althusser. Sa position alors avait le tort de rapprocher en hâte Foucault et Lacan, et de ne pas tenir compte du travail fait par Lacan sur la subjectivité de ceux qu'on dit fous — mais, il faut le remarquer, elle était indissociable d'un diagnostic fort clair touchant l'Université, et plus précisément sur la philosophie :

au magnétophone, voir Deleuze & Guattari, *L'Anti-Œdipe. Capitalisme et schizophrénie*, éditions de Minuit, 1975, p. 65-66.

29. Sartre, « Jean-Paul Sartre répond », entretien avec Bernard Pingaud, in *L'Arc*, no 30, octobre 1966, p. 91.

30. *Ibid.*, p. 92.

« [...] la philosophie tend à devenir l'apanage des universitaires. Certes, les philosophes, chez nous, ont toujours été des professeurs. Mais autrefois on s'efforçait d'amener les élèves à prendre conscience des problèmes, en leur laissant le soin de les résoudre eux-mêmes. Aujourd'hui, on les tranquillise. Le philosophe technicien sait, et dit qu'il sait³¹. »

Il se pourrait bien que ce fût d'abord à cela que pensait Sartre, au moment de « l'homme au magnétophone » : à cette crise de la philosophie, à la fascination qu'exerçait, sur toute la génération qui était en train de lui succéder, la position du maître (et pas du tout, on le voit, celle du professeur), un maître assuré de son savoir, de la scientificité de son propos, et professant en chaire. Une crise qui continue aujourd'hui, après 1968, en un mouvement parent de celui que Sartre, dès 1966, voyait s'épanouir aux Etats-Unis : « La philosophie a été remplacée par les sciences humaines³². »

Pingaud pense à cet entretien sans doute lorsqu'il écrit en 1969, dans sa « Lettre à Sartre », que Sartre oppose à la psychanalyse sa « conception personnelle du sujet » ; mais il est étrange de le voir préciser qu'un texte comme « L'homme au magnétophone » ne permet pas de comprendre que Freud n'a pas, « comme certains l'affirment un peu vite », nié l'existence du sujet, mais l'a déplacé, l'a décentré³³ — car cela, Sartre ne le nie pas, et surtout ce n'est pas ce qui est en jeu pour lui : pour Sartre, ce qui compte est la reconnaissance des procès de subjectivation par et dans lesquels surgissent et s'accomplissent des actes de ressaisie, de reprise, des dépassements totalisateurs —, même s'ils s'accomplissent par déplacements, de façon erratique. Le sujet est d'abord un « agent³⁴ » ; certes, Sartre l'accorde bien volontiers, « il ne se présente point comme un sujet parfaitement libre et sain³⁵ » : mais voilà, il surgit tout de même, comme acteur, contre l'évidence dans laquelle il est pris et qu'il ne comprend pas.

Il est sujet non pas simplement parce qu'un dispositif (en l'occurrence analytique) le reconnaît comme tel, non pas même en tant qu'il serait machine désirante, mais

31. Ibid., pp. 94-95.

32. Ibid., p. 94.

33. Pingaud, art. cit., p. 363

34. Sartre, « L'homme au magnétophone », *ibid.*, p. 331.

35. *Ibidem.*

parce que, ne voyant pas, en l'évidence qui l'aveugle, où est sa liberté, il se dresse contre elle.

Le passage à l'acte d'Abrahams est un renversement raté, il signale une incompréhension et une souffrance — Sartre le sait —, mais il n'en est pas moins vécu subjectivement et Sartre veut absolument souligner ici que le savoir de l'analyse, ce savoir qui s'enseigne, lui paraît occupé à restaurer une figure de l'intellectualité objectivante qui ne prend pas assez garde à l'acte du sujet. Subjectivement, pour l'analysant qu'est Abrahams, l'analyse est une « longue féodalité³⁶ » et c'est contre elle qu'il organise sa mise en scène. Et ainsi, même si c'est en malade, même s'il n'a pas compris ce qu'est l'analyse, s'il la confond avec un processus d'expertise qu'on pourrait renverser contre lui-même, il faudra bien, tout de même, insiste Sartre, reconnaître que c'est un sujet qui l'organise³⁷ et trouver à accueillir ce mode d'organisation autrement que dans un discrédit savant, un refus poli et cliniquement certifié, ou un internement.

Il ne s'agit pas de dire ici que la position de Sartre n'a de sens que selon son contexte : il nous semble qu'elle avait et a encore beaucoup de sens, et que le problème qu'elle pose se pose au sein de l'analyse comme question du statut de la connaissance et de la compréhension — qu'il s'agisse ou non, d'ailleurs, du savoir psychanalytique. Il ne s'agit pas de refuser la psychanalyse, de lui dénier toute légitimité, Sartre le dit clairement ; mais le point de résistance n'en est pas moins sensible : Sartre a beau présenter explicitement les justes objections théoriques que l'on doit faire aux thèses d'Abrahams (il n'y a pas de contrainte dans l'analyse, personne ne force l'analysant à s'allonger sur le divan³⁸), il a beau expliquer que « les analystes ne sont pas en cause³⁹ », Pontalis et Pingaud n'en penseront pas moins que, si Sartre accorde ne serait-ce que le début d'un enjeu théorique à ce passage à l'acte, alors il conteste les fondements de l'analyse — une pensée que Sartre devine et qui manifestement le fait renchérir : que craint-il, le psychanalyste, face au magnétophone, sinon que l'opération objecti-

36. Sartre, *ibid.*, p. 333. 37. *Ibid.*, p. 336.

38. *Ibid.*, p. 333.

39. *Ibid.*, p. 334.

vante qui s'opère qu'on le veuille ou non en l'analyse soit soudain révélée — selon un autre circuit que le discours que l'analyse porte sur elle-même⁴⁰ ?

Telle serait, selon moi, le sens de l'insistance de Sartre : elle engage un refus des discours qui, sans toujours le voir, vont jusqu'à nier les protestations subjectives dès lors qu'elles ne sont pas exprimées sur le fond d'une conscience et d'une connaissance claire de la situation. Une singulière exclusion de la folie se rejoue ici aussi, dont l'enjeu, la dispute entre Derrida et Foucault l'avait d'ailleurs montré très clairement, était aussi l'Université et son statut. Comme si l'on disait à Abrahams, et à tous les Abrahams :

« Vous pouvez ne pas comprendre, vous pouvez nous le dire et nous vous expliquerons tant que nous pourrons. Mais puisque vous n'articulez rien de probant à notre conception du savoir, votre parole est dépourvue de toute légitimité théorique⁴¹. »

Se montre en outre, dans un sens fort voisin, l'un des aspects décisifs de la présence du magnétophone dans la scène. L'enregistrement en effet, nous autres hommes du xxi^e siècle le

savons désormais fort bien, rend possible le brouillage de l'articulation du public et du privé, c'est-à-dire une contestation publique et déréglée — à l'égard de laquelle le théoricien ne sait pas comment se comporter. Il ne s'agit pas simplement d'une affaire de connaissance, mais de mode de connaissance : tout change en effet si l'on prend en compte les problèmes posés par la diffusion de ce qui est compris, ou méconnu... Le magnétophone, ici, vient donner une dimension non pas « scientifique », mais au moins publique à cette scène chaotique ; il n'y ajoute pas un mot, mais bien un effet neuf,

40. Ibid., pp. 334-335.

41. Qu'on nous comprenne bien : il n'est pas question d'affirmer ici que Lacan n'a pas interrogé l'opposition entre le discours du maître et le discours de l'analyste — qui est notamment l'objet du Séminaire XVII sur L'Envers de la psychanalyse, et aussi du Séminaire XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, dans lequel, en 1971, Lacan montrait, notamment, que le discours de l'analyste fait subir une torsion au discours du maître (Le Séminaire, livre XVIII, D'un discours qui ne serait pas du semblant, Le Seuil, 2006, p. 9). Ce qui nous intéresse ici est que, même mal tournée, comme une colère, mal partie, l'orientation de Sartre, dans sa détermination revendicative, sonne malgré tout comme un appel pertinent à une vigilance sur la question de la relation au savoir.

qui n'est pas uniquement de conservation (ni d'objectivation scientifique au sens où le pensait Abrahams) : la scène enregistrée devient duplicable, reproductible, par là, dans sa puissance d'exposition, elle entre en concurrence avec le savoir et la pratique théoriquement fondée. Enregistrer, c'est pouvoir diffuser — un savoir incertain, une scène équivoque, déplaisante, qui relève en outre d'un moment dans l'histoire, privée, d'une pathologie (comme le note Pingaud⁴²). Mais justement : contre ceux qui estimerait que cette diffusion d'une confusion ne peut en aucun cas être éclairante, contre ceux qui voudraient l'écarter d'un revers de main (ce n'est qu'un « passage à l'acte », il ne nous regarde pas), Sartre s'insurge : il faut bien que l'on prenne aussi en compte les actes qu'entreprennent ces malades, ces fous — il faut bien, si on veut les penser encore comme hommes, qu'on fasse droit non seulement au symptôme de leur souffrance, mais encore au sens qui s'y souffre, à leur revendication de liberté —, et cela ne peut se faire qu'à distance du cadre d'une relation dominée par un discours savant, de quelque inspiration qu'il soit, médicale ou analytique, dès lors qu'il n'interroge pas sa puissance d'objectivation⁴³. En somme il faut bien comprendre que les « spécialistes », eux non plus, n'ont pas le savoir absolu et que toute communauté libre est aussi une communauté d'ignorants et de malheureux.

Plus encore au fond : l'étrange est qu'il serait possible de dire, croyons-nous, que le refus de toutes les intellectualités fermées sur elles-mêmes, qui s'exprime de façon si partielle et discutable dans

42. Pingaud, *ibid.*, p. 361.

43. Qu'on se souvienne du final de Saint Genet, comédien et martyr, intitulé « Prière pour le bon usage de Genet » : Sartre y plaide pour que nous comprenions que ce poète, qui nous parle « en ennemi, en voleur et en pédéraste », sans autre dessein que d'inspirer l'horreur, et qui fait de son lecteur un moyen, pas du tout une fin, est pourtant notre frère : de cette lecture, Sartre retient, dit-il, « le vacillement du moi qui se produit en nous quand certaines consciences s'ouvrent sous nos yeux comme des gueules béantes [...]. Nous reconnaissons dans l'horreur un sujet, il est notre vérité comme nous sommes la sienne ; nos vertus et ses crimes sont interchangeables. » (Gallimard, 1985, p. 650.) L'inspiration est exactement la même : ne mettons pas au ban de la société ces consciences béantes, ne faisons pas de ces hommes les représentants d'une espèce étrangère ; la solitude qu'ils expriment est la nôtre.

le texte de Sartre, travaille l'histoire de la psychanalyse, depuis sa naissance. Et il serait d'ailleurs important de montrer que ce refus, essentiel, a de plus en plus de mal à se faire entendre à l'époque où les « sciences humaines », plus que jamais, viennent embrouiller les débats de légitimité à coups d'enquêtes « scientifiques », « d'expertises » et de discours théoriciens — discours qui s'efforcent chaque jour de discréditer l'analyse. Ce refus, qui n'a rien d'un refus de savoir, a toujours porté Sartre et il s'entend dans toute l'histoire des Temps

Modernes⁴⁴ — il est inhérent au « cap de non-infidélité » à Sartre dont parle Claude Lanzmann à propos de la revue⁴⁵. Un principe qui interdit qu'on se rapporte à « l'homme au magnétophone » comme à une évidence, une réponse prétendant résoudre les difficultés de la psychanalyse, mais qui interdit aussi qu'on en oublie le singulier message, à jamais brouillé, violent, incorrect — non récupérable.

Jean Bourgault

44. Beaucoup ne s'y trompent pas, comme, par exemple, l'analyste qui communiqua à la revue le saisissant « Journal d'internement » de Michaël Ghouti, en invoquant la publication par Les Temps Modernes de « L'homme au magnétophone » (voir Les Temps Modernes, no 624, mai-juillet 2003).

45. Anna Boschetti, dans son très contestable Sartre et Les Temps Modernes (éditions de Minuit, 1985, pp. 312-315), incarne très bien le type d'intellectualité que la revue refuse : elle évoque « L'homme au magnétophone » en interprétant le départ de Pontalis et de Pingaud comme l'un des signes de « l'appropriation des TM par une majorité d'orientation journalistique », qui aura eu comme conséquence une décadence de la revue « sur le plan de la légitimité ». Selon cette thèse, Sartre, dès cette époque, « perdrait du terrain sur tous les plans » et son œuvre, après sa mort, ne pourrait qu'appartenir au passé. Ce diagnostic de stade terminal est merveilleusement contredit par l'histoire de la revue (qui a toujours été en une relation polémique avec l'Université et le savoir académique) et par l'histoire de la réception de l'œuvre de Sartre.

LACAN : 17 JUIN 1970 :

L'ENVERS DE LA PSYCHANALYSE : LA HONTE DE LACAN :

« L'IMPROMPTU DE VINCENNES », « L'HOMME AU MAGNETOPHONE », « MINUTES (JOURNAL) ». « DIRE » NE FAIT PAS MOURIR !

Il faut bien le dire, « *mourir de honte* » est un effet rarement obtenu. [Rires]

C'est pourtant le seul signe ... je vous ai parlé de ça depuis un moment : comment un signifiant devient un signe ... le seul signe dont on puisse assurer la généalogie, soit : qu'il descende d'un signifiant.

Un signe quelconque, après tout, peut toujours tomber sous le soupçon d'être un pur signe, c'est-à-dire obscène. Vingt scènes — si j'ose dire — en font exemple, et pas montées pour rire.

« *Mourir de honte* », donc.

Ici, la dégénérescence du signifiant est sûre, sûre d'être produite par un échec du signifiant, soit, soit l'*être pour la mort* en tant qu'il concerne le sujet ... et qui pourrait-il concerner d'autre cet être pour la mort ? ... soit la carte de visite par quoi « *un signifiant représente un sujet pour un autre signifiant* » ... vous commencez à savoir ça par cœur, j'espère ... cette carte de visite n'arrive jamais à bon port, pour la raison que, pour porter l'adresse de la mort, il faut qu'elle soit déchirée, cette carte.

« *C'est une honte* » comme disent les gens, et qui devrait produire une « *hontologie* », orthographiée enfin correctement.

En attendant, « *mourir de honte* » est le seul *affect* de la mort qui mérite — qui mérite quoi ? — qui *la* mérite.

On s'en est longtemps tu.

En parler en effet, c'est ouvrir ce réduit — pas le dernier — le seul dont tienne ce qui peut se dire honnêtement de l'« *honnête* ».

Honnête : qui tient à l'honneur ... tout ça c'est honte et compagnon a l'« *heur* » de ne pas faire mention de la honte, justement de ce que mourir de honte est pour lui — pour l'honnête — l'impossible.

Vous savez de moi que ça veut dire *le réel*.

Ça ne mérite pas la mort, on dit ça à propos de n'importe quoi, pour ramener tout au futile.

Dit comme c'est dit, à cette fin, ça élide que la mort ça puisse se *mériter*.

Or ce n'est pas d'élider l'impossible qu'il devrait s'agir en l'occasion, mais d'en être l'*agent* : c'est dire que la mort ça se mérite, le temps au moins de mourir de honte qu'il n'en soit rien.

Si ça arrive maintenant, eh bien c'était la seule façon de la mériter. Ça c'est votre *chance*.

Si ça n'arrive pas ... ce qui au regard de la surprise précédente fait *malchance* ... alors il vous reste la vie, comme honte à boire, de ce qu'elle ne mérite pas qu'on en meure.

Ça vaut-il que j'en parle, quand à partir du moment où on en parle, les *vingt scènes* que j'ai dites plus haut ne demandent qu'à le reprendre en bouffonnerie.

Justement, Vincennes.

On y a — paraît-il — été content de ce que j'ai dit, content de moi, c'est pas réciproque : moi, j'ai pas été très content de Vincennes.

Il y a beau y avoir une personne gentille, qui a essayé de meubler au premier rang, de « faire Vincennes », il n'y avait manifestement personne de Vincennes, enfin ou très peu, juste les oreilles les plus dignes de me décerner un bon point.

C'est pas tout à fait bien sûr ce que j'attendais, surtout après — paraît-il — qu'on eut propagé mon enseignement à Vincennes. Il y a des moments comme ça, où je peux être sensible à un certain creux.

Enfin ... il y avait tout de même juste ce qu'il fallait comme ça pour nous rappeler ... c'est un souvenir dont je ne sais pas comment j'ai eu moi-même conscience ... le point de concours qu'il peut y avoir entre *Minute* et *Les Temps modernes* [Rires].

Je n'en parle que parce que — comme vous allez le voir — ça touche à notre sujet d'aujourd'hui : comment se comporter avec la culture ?

Il suffit quelquefois d'une petite chose, comme ça, pour faire trait de lumière.

Une fois que vous vous souvenez de la publication d'un certain enregistrement au magnétophone dans *Les Temps modernes*, ce rapport avec *Minute* est éclatant.

À ce moment-là, essayez, c'est fascinant — je l'ai fait ! : — vous découpez des paragraphes dans les deux journaux, — vous les touillez quelque part, — et vous tirez.

Je vous assure qu'au papier près, vous vous y retrouverez pas si facilement.

C'est ça qui doit nous permettre de prendre la question autrement, sur l'objection que j'ai faite tout à l'heure de **toucher les choses d'un certain ton, d'un certain mot, de crainte que la bouffonnerie ne les entraîne.**

Partons plutôt de ceci que la bouffonnerie est déjà là, et que peut-être, à mettre un peu de honte dans la sauce — qui sait ? — ça pourra la retenir.

Bref, je joue le jeu de ce que vous m'entendez, de ce que je m'adresse à vous.

Autrement, il y aurait plutôt à ce que vous m'entendiez une objection, car il est clair que dans bien des cas, ça vous empêche d'entendre ce que je dis.

Et c'est dommage, **car au moins les jeunes parmi vous, il y a beau temps que vous êtes, pour ce que je dis, aussi bien capables de le dire sans moi.**

Il ne vous manque pour cela justement qu'un peu de honte. Ça pourrait vous venir....

SARTRE SITUATIONS IX

III L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (1972)

Introduction de Sartre

Le texte d'A... nous a profondément divisés. Et puis nous avons fait une paix de compromis qui durera, je l'espère ¹ : je dirais pourquoi, du premier jour, j'ai été d'avis qu'il fallait le publier ; Pontalis et Pingaud, qui sont de l'avis contraire, diraient les raisons de leur opposition. Voici donc ce témoignage, en sandwich entre nos articles.

Quelques mots, d'abord, pour éviter un malentendu probable : je ne suis pas « un faux ami » de la psychanalyse mais un compagnon de route critique et je n'ai nulle envie et nul moyen, d'ailleurs de la ridiculiser. Ce dialogue fera sourire : on se plaît toujours à voir Guignol rosser le commissaire. Personnellement, je ne le trouve pas drôle : ni pour l'analyste ni pour le ci-devant analysé. Évidemment, celui-ci a le beau rôle et je dirai tout à l'heure pourquoi je le trouve exceptionnel ; mais celui-là s'est, après tout, tiré d'affaire sans gloire (qui ferait mieux à moins d'être judoka ?) mais sans désastre : il n'a pas parlé. Je reconnais volontiers, en outre, que l'entretien se déroule dans le cadre de la

1. Elle n'a pas duré (7 oct. 1970).

relation analytique : ce qui est en jeu, semble-t-il, c'est, au premier chef, une certaine interprétation que, selon A... , le docteur X... aurait imposée pendant des années à son patient puis brusquement reniée (il va de soi que nous ne prendrons parti ni sur l'interprétation ni sur la palinodie puisque le magnétophone n'a pas enregistré le début de la conversation). A..., d'ailleurs, est le premier à le reconnaître il intitule ce témoignage : « Dialogue psychanalytique. » Titre ironique : il veut nous faire entendre que « tel, comme dit Merlin, cuide analyser autrui qui, souvent, s'analyse lui-même Le docteur X... aurait projeté en A... ses propres « problèmes d'enfance ». Cette conception n'engage qu'A... et d'ailleurs, ce n'est pas ce qui importe pour nous : si je la souligne, c'est qu'elle montre l'aspect problématique du dialogue. A... se réfère à Freud par deux fois avec un respect sincère ; il ne décide pas si la pratique analytique en tant que telle a échoué ou si un meilleur analyste l'eût guéri. De toute manière, pour nous, ce n'est pas la question : même si une erreur a été commise, nous comprenons fort bien qu'A..., qui en a souffert, puisse s'en indigner mais, à nos yeux, la psychanalyse ne peut être mise en cause par ce cas isolé pas plus que le crime d'Uruffe ne met l'Église en péril aux yeux d'un croyant : l'analyse est une discipline qui vise à la rigueur et dont le but est de guérir ; au reste, elle n'est point une mais multiple ; si elle devait soulever des objections qui, d'ailleurs, ne porteraient pas sur les principes mais sur certains aspects de la pratique il faudrait mettre autant de rigueur dans la discussion que les praticiens qui s'en réclament en mettent dans leurs démarches cliniques et thérapeutiques.

Pourquoi donc, alors, ce dialogue m'a-t-il fasciné ? Eh bien, parce qu'il met en lumière, avec une éblouissante évidence, l'irruption du sujet dans le cabinet analytique ou plutôt le renversement du rapport univoque qui lie le sujet à l'objet. Et par sujet ici, je n'entends pas le Moi ou l'Ego, ce quasi-objet de la réflexion, mais l'agent : dans cette brève aventure A... est sujet au sens où Marx dit du prolétariat qu'il est sujet de l'Histoire. Entendons-nous : A... reconnaît qu'il avait « besoin d'aide », il reproche au docteur X... de « ne l'avoir pas guéri de

l'avoir tenu dans la dépendance en lui « promettant » de lui donner un jour l'« autorisation » de recouvrer la santé. Il parle des clients du docteur X... comme de « malades », entre guillemets, et, par là, il entend : ceux que les analystes tiennent pour des malades, mais non pas ceux qu'ils ont rendus tels. Vous avez, dit-il, aggravé mon cas. Donc, il ne se présente point comme un sujet parfaitement libre et sain qui l'est ? ou comme ceux que Jones appelle « les adultes », mot terrible si l'on pense que Mme Freud, à ses yeux, était une adulte et que Freud ne l'était pas mais comme un sujet blessé ou, si l'on préfère, comme le sujet de sa blessure, comme l'unité tourmentée de graves problèmes insaisissables dont il demande aux autres de l'aider à trouver la solution. Ceci dit, qu'est-ce qu'il reproche au docteur X. .. ? Laissons-le parler : « On ne peut pas guérir là-dessus (il désigne le divan professionnel)... Vous n'osez pas regarder les gens en face. Tout à l'heure vous avez commencé en parlant de " faire face à mes fantasmes ". Je n'aurais jamais pu faire face à quoi que ce soit ! Vous m'aviez obligé à vous tourner le dos. Ce n'est pas comme ça qu'on peut guérir les gens. C'est impossible puisque... vivre avec les autres, c'est savoir leur faire face. » Conteste-t-il la méthode, le divan, le mutisme appliqué des grands écouteurs professionnels ? Oui et non : pendant des années, il a mis son zèle à s'exprimer, à s'exposer, n'ignorant pas que ses propos, apparemment libres et hasardeux, renvoyaient à un texte obscur et caché qu'il lui fallait construire, d'ailleurs, plutôt que découvrir et qui était contenu dans la parole dite au sens où, dit Éluard : « Il y a un autre monde et il est dans celui-ci. » Mais dans ce raccourci saisissant : « faire face... tourner le dos », il nous livre son expérience profonde : par sa seule présence. l'invisible et silencieux témoin de son discours entendons : de ce qu'il dit et de ce qui se fait dire par l'indispensable médiation d'un sujet transforme dans la bouche même du patient la parole en objet par la simple raison qu'il ne saurait y avoir, entre ce dos tourné et cet homme assis, invisible, insaisissable, aucune réciprocité. Je sais : le « malade » doit s'émanciper lui-même, à lui de se découvrir peu à peu. L'ennui, nous dit A..., c'est qu'il est entendu au départ qu'il se découvrira comme une passivité, à travers ce regard qu'il ne peut capter et qui le jauge. L'homme au magnétophone est convaincu que le chemin qui mène à l'indépendance (faire face à ses fantasmes, aux hommes) ne peut passer par la dépendance absolue (transfert et frustration, promesse au moins tacite je vous guérirai attente d'une « permission »). Il est déçu, c'est vrai, il en veut à son médecin et certains parleront de transfert mal liquidé, mais que lui répondre s'il nous dit que la guérison de « malade » doit commencer par un face-à-face et devenir une entreprise en commun où chacun prend ses risques et assume ses responsabilités ? On l'a châtré ? Soit. Il veut bien qu'on le lui dise mais en le regardant dans les yeux. Qu'on lui propose, à lui, A... , cette interprétation, au cours d'une longue aventure à deux, en intériorité, et non pas qu'elle lui « advienne » anonyme, impersonnelle, comme une parole de pierre. Ce sujet souhaite se comprendre en tant que sujet blessé, dévié ; faute d'une collaboration intersubjective, il « passe à l'acte », pour parler comme les analystes : c'est renverser la praxis et du même coup la situation. Dans le « Dialogue psychanalytique », les rôles s'intervertissent et l'analyste devient objet. Pour la seconde fois le rendez-vous de l'homme avec l'homme est manqué. Cette histoire, que certains jugeront bouffonne, est la tragédie de l'impossible réciprocité.

Il y a violence, dit le docteur X... Et cela n'est pas douteux. Mais n'est-ce pas, plutôt, une contre-violence. A... pose admirablement la question : cette « interminable relation psychanalytique », cette dépendance, ce transfert escompté, provoqué, cette féodalité, cette longue gésine de l'homme prostré sur un divan, rendu aux balbutiements de l'enfance, déculotté, ne serait-ce pas la violence originelle. Je sais ce que le docteur X... lui répondrait lui aurait répondu sans la présence du magnétophone :

« Nous n'usons jamais de contrainte, chacun vient et s'en va quand il veut ; quand un patient veut nous quitter, il arrive que nous tâchions de l'en détourner c'est que nous savons que cette rupture lui est nuisible mais s'il persiste, nous nous inclinons ; la preuve en est que je

vous ai, il y a trois ans, laissé partir à regret. » C'est vrai et, pour moi, les analystes ne sont pas en cause. Mais A... ne se tiendrait pas pour battu ; il nous le dit : si l'on écarte les hommes et si l'on ne considère que la situation, l'abdication hebdomadaire ou bihebdomadaire de l'analysé en faveur de l'analyste devient un besoin de plus en plus impérieux ; cela signifie que la condition d'objet a ses avantages ; la violence est partout latente, insinuante : être sujet, c'est si fatigant et, sur le divan, tout invite à remplacer l'angoissante responsabilité d'être un seul par la société anonyme des pulsions.

Le renversement de la praxis démontre clairement que la relation analytique est par elle-même violente, quel que soit le couple médecin-patient que nous envisagions. De fait, quand la violence retourne la situation, l'analyste devient sur-le-champ analysé ou plutôt analysable : c'est que le coup de force et son impuissance le mettent artificiellement en situation de névrose. A... y comptait bien, qui a ruminé trois ans son coup. Écoutez-le : « Jusqu'à maintenant vous aviez l'habitude de contrôler complètement la situation et brusquement voilà l'étrangeté qui s'introduit et qui s'installe chez vous... » Et la réponse de l'analyste prouve qu'il est devenu, d'un seul coup, patient. Son discours, à présent, doit être décrypté : « Je n'ai pas l'habitude de la violence physique. » Quelle phrase étrange : pourquoi ne pas dire tout simplement : de la violence ? La violence morale, il en a donc l'habitude ? Et comment se fait-il qu'il donne en exemple de violence physique le fait de « sortir cet enregistreur maintenant ». Je ne prétends nullement faire un sort à ces quelques mots prononcés dans un moment de trouble bien légitime : je souhaite seulement faire comprendre que la violence casse le discours et que chaque parole est sursignifiante alors parce qu'elle signifie trop ou pas assez. La transformation brusque du docteur X... , sujet de l'analyse, agent de la thérapie, en objet entraîne chez lui une crise d'identification : comment se reconnaître ? C'est la raison de l'étrangeté « éstrangement » dirait Lacan, traduisant le terme freudien *Unheimlichkeit* qu'il ressent tout à coup et de la résistance désespérée qu'il oppose à A... : il ne parlera pas devant le magnétophone. La raison doit en être cherchée d'abord dans la déontologie professionnelle. Mais suffit-elle ? Rend-elle compte de l'horreur qu'il éprouve pour l'enregistreur ? Ne découvre-t-il pas, tel l'objet d'une analyse, que ses paroles, dont il était si avare et qui s'envolaient si légèrement, parfois, dans le silence du cabinet un « malade » n'est pas un témoin vont être gravées, inscrites à jamais : elles n'étaient que le gai murmure de sa pensée souveraine, elles risquent d'en devenir la pétrification. Inertes, elles porteront témoignage. Ce magnétophone enrage les plus doux car il correspond à l'avertissement de la Justice anglaise aux accusés : à partir de cet instant, tout ce que vous dites peut être retenu contre vous. Le docteur X... tente une dernière fois d'intimider A... , de le traiter en objet pour lui rappeler sa dépendance : « Vous êtes dangereux parce que vous méconnaissiez la réalité. Mais il s'attire cette réponse géniale : « Qu'est-ce que c'est que la réalité ? » Oui : qu'est-ce que la réalité quand analyste et patient sont face à face, quand, la violence aidant, l'analyste ne peut plus décider, seul et souverainement, de ce qu'est le réel, autrement dit privilégier une certaine conception du monde ? Qu'est-ce que la réalité quand le patient refuse désormais de parler ? Ou quand dans un mouvement bouffon de réciprocité antagonistique chacun des deux hommes fait la psychanalyse de l'autre ou plutôt quand ils s'appliquent l'un à l'autre les mêmes schèmes : c'est votre père que nous imitez ; non, c'est vous qui imitez le vôtre ; vous faites l'enfant ; non, c'est vous ? Quand le langage analytique, dédoublé, répété en écho, anonyme, semble devenu fou ?

Cette situation-limite j'ajoute que d'autres analystes s'y sont trouvés et qu'elle constitue un des risques de leur profession permet de poser la vraie question : faut-il choisir entre l'être-sujet du « malade » et la psychanalyse ? Voyez l'homme au magnétophone. Voyez comme il a réfléchi pendant ces trois années qu'il se soit ou non trompé, peu m'importe voyez comme son plan a mûri dans sa tête, comme il a combiné son coup, comme il l'a exécuté, écoutez-le parler, sentez son ironie et aussi son angoisse (« Il faut que je sois culotté pour me permettre

une chose pareille... ») et son aisance quand il joue avec les concepts qu'on lui a si longtemps appliqués. A présent je vous demande qui est-il ? Qui est cet A... qui parle ? Un aveugle processus ou le dépassement de ce processus par un acte ? Je ne doute pas que la moindre de ses paroles ni que toutes ses conduites ne puissent être interprétées analytiquement : à la condition de le ramener à son statut d'objet analytique. Ce qui disparaîtra avec le sujet c'est la qualité inimitable et singulière de la scène : son organisation synthétique, autrement dit l'action en tant que telle. Et qu'on ne me dise pas que c'est un « malade » qui l'organise : j'en conviens, je conviens qu'il l'organise en malade. N'empêche qu'il l'organise. Les analystes peuvent donner les motivations du passage à l'acte », mais l'acte lui-même, qui intériorise, dépasse et conserve les motivations morbides dans l'unité d'une tactique, l'acte qui donne un sens au sens qui nous est advenu, ils ne se sont pas souciés jusqu'ici d'en rendre compte. C'est qu'il faudrait réintroduire la notion de sujet. En Angleterre, en Italie, A... sujet incontestable de cette brève histoire trouverait des interlocuteurs valables : une nouvelle génération de psychiatres cherche à établir entre eux-mêmes et les personnes qu'ils soignent un lien de réciprocité. Sans rien abandonner de l'immense acquis psychanalytique, ils respectent d'abord, en chaque malade, la liberté déviée d'entreprendre, l'agent, le sujet 1. Il ne me paraît pas impossible qu'un jour les psychanalystes de stricte obédience les rejoignent. En attendant, je présente ici ce « Dialogue » à titre de scandale bénéfique et bénin.

Les Temps modernes, n° 274, avril 1969.

1. Je ne méconnais pas les difficultés qu'ils rencontreront la « psychologie des profondeurs », comme dit Lagache, nécessite la détente, l'abandon, une certaine démission, donc le divan ; le face-à-face exige au contraire la vigilance, la souveraineté, une certaine tension. Mais l'on n'avancera pas si l'on ne prend pas la chaîne par les deux bouts.

DIALOGUE PSYCHANALYTIQUE

A. *Je veux que quelque chose soit mis au point finalement. Jusqu'ici j'ai suivi vos règles, il faudrait maintenant que vous essayiez...d'ailleurs je ne vois pas pourquoi...*

Dr X. *Maintenant si vous voulez bien... Nous sommes bien d'accord ; voilà ; nous arrêterons là, ce sera bien dommage pour vous.*

A. *Mais vous avez donc peur de cet enregistreur ?*

Dr X. *Je ne désire pas cela ; je ne marche pas.*

A. *Mais pourquoi ? Expliquez-moi au moins cela ; vous avez peur de cet enregistreur ?*

Dr X. *Je coupe !*

A. *Vous coupez ? tiens c'est intéressant, vous reprenez la « coupure » ; tout à l'heure vous parliez de la coupure du pénis ; donc c'est vous maintenant qui voulez couper tout d'un coup.*

Dr X. *Écoutez ! Maintenant c'est fini avec cet enregistreur !*

A. *Mais qu'est-ce qui est fini ?*

Dr X. *Ou bien vous le sortez de la pièce ou bien l'entretien est fini ! Nous sommes d'accord ! Je veux bien vous expliquer ce que je voulais vous expliquer ; mais pour le moment, ou bien cet enregistreur est dehors, ou bien je ne dirai plus rien ; je le regretterai beaucoup mais je ne ferai pas ceci.*

A. *Je crois que vous avez peur/ Je crois que vous avez peur et vous avez tort parce que ce que je viens faire c'est dans votre intérêt ; mine de rien je prends un gros risque et je le fais pour vous et pour beaucoup d'autres gens, mais je veux aller jusqu'au fond de cette mystification et j'ai l'intention de poursuivre.*

Dr X. *Bon, eh bien...*

A. *Non/ Vous allez rester là, Docteur/ Vous allez rester là et vous n'allez pas toucher à votre appareil, vous allez rester là et n'essayez surtout pas de me faire le coup de la collocation (internement).*

Dr X. *Je ne vous ferai pas le coup de la collocation si vous quittez cette pièce.*

A. *Je ne quitte pas cette pièce ! J'ai des comptes à vous demander ; et des comptes importants, et vous allez me répondre. Et je ne vous les demande pas uniquement en mon nom, mais au nom de... Allez, soyez gentil et asseyez-vous ; ne nous fâchons pas/ Vous allez voir... ça ne fera pas mal ; il ne s'agit pas de vous enculer ! Allez, soyez calme ! Asseyez-vous. .. vous ne voulez pas vous asseoir ? eh bien, restons debout.*

Bon/ Alors, donc « la coupure du pénis ». Hein, n'est-ce pas ? Mon père voulait me... non ? Qu'est-ce que c'était encore ?

Dr X. *Écoutez ! Pour le moment vous n'êtes pas en état de discuter.*

A. *Mais sil C'est vous qui ne voulez pas discuter. C'est vous qui n'êtes pas en état.*

Dr X. *Je vous ai demandé de rentrer votre enregistreur.*

A. *Mais mon enregistreur n'est pas une queue, vous savez ! C'est un auditeur qui nous écoute avec beaucoup de bienveillance.*

Dr X. *J'étais en train de vous expliquer quelque chose...*

A. *Oui, eh bien continuez !*

Dr X. *Et à ce moment-là vous avez plutôt que d'essayer de comprendre...*

A. *Parce que vous avez voulu laisser tomber quelque chose qui était capital et que vous m'avez fourré dans la tête depuis des années, et je voudrais justement que vous n'essayiez pas de vous en tirer en esquivant le problème, c'est-à-dire, encore une fois le problème de votre responsabilité.*

Dr X. *La vôtre !*

A. *Quoi ?*

Dr X. *Pour le moment vous avez envie de me rendre responsable de ce dont vous êtes responsable.*

A. *Pas du tout ! Je fais un travail pour l'instant, un travail scientifique !*

Dr X. *C'est possible.*

A. *Bon, alors continuons ; vous savez que cela va beaucoup mieux quand on enregistre les travaux scientifiques, comme ça nous sommes libres, nous ne devons pas prendre des notes. Nous allons avancer.*

Dr X. *Il ne s'agit pas ici de travaux scientifiques !*

A. *Sil Je croyais être chez un homme de science ! En tout cas, je me suis confié à un homme de science et je voudrais savoir de quelle science il s'agit en définitive, car je ne suis plus du tout convaincu que cette « science » n'est pas du charlatanisme.*

Dr X. *Eh bien, moi, j'ai le droit de ne pas parler devant un enregistreur.*

A. *Vous avez le droit, bien sûr, et vous ne manquez pas de le dire ; on vous remercie ... Vous vous sentez accusé, et vous parlez comme un Américain qui ne parlera que devant son avocat... Asseyez-vous !*

Dr X. *Je suis prêt à parler avec vous et vous expliquer.*

A. *Eh bien, continuons !*

Dr X. *Mais je ne suis pas prêt à parler devant un enregistreur.*

A. *Mais pourquoi est-ce que vous alliez téléphoner ?*

Dr X. *Parce que je vous avais demandé de sortir au cas où vous mainteniez cet enregistreur.*

A. *Et alors ? Mais pourquoi ? Pourquoi alliez vous téléphoner ?*

Dr X. *Parce que je vous avais demandé de sortir si vous mainteniez cet enregistreur ; je ne voulais pas vous faire colloquer mais...*

A. *Mais pourquoi est-ce que vous avez... Vous ne pourriez pas me faire colloquer · vous savez ! Parce que s'il y a quelqu'un qui doit se faire colloquer ce serait plutôt vous, si jamais il s'agissait de déterminer qui est déséquilibré.*

Dr X. *Je... je... de toute façon...*

A. *Mais écoutez, je vous aime bien, je ne vous veux aucun mal ; au contraire...*

Dr X. *Eh bien, nous sommes d'accord ; déposez cet appareil.*

A. *On s'amuse beaucoup en ce moment ; cependant je voudrais que vous cessiez d'avoir peur...*

Dr X. *Moi, je ne m'amuse pas.*

A. *Mais vous avez peur. Et la libido, qu'est-ce que vous en faites ? Croyez-vous que je veux vous couper le zizi ? Mais non ! je viens vous en donner un vrai ; un vrai... c'est formidable ! enfin ! vous aviez longtemps attendu cette petite*

fête ! Écoutez, avouez que vous vous en tirez très élégamment. Docteur !!! Docteur, je vous veux du bien, mais vous, vous ne vous voulez pas du bien.

Dr X. *Vous êtes pour le moment...*

A. *Je vous veux du bien mais, mais... je trouve que vous abusez ! oui vous abusez, vous avez beaucoup abusé de moi ; je dirai même que vous m'avez un peu escroqué, s'il fallait poser les choses en termes juridiques, parce que vous n'avez pas rempli vos obligations, vous ne m'avez pas du tout guéri ; vous n'êtes d'ailleurs pas prêt à remplir vos obligations ; car, vous ne savez pas guérir les gens ; vous ne savez que les rendre un peu plus fous. Vous savez... Il n'y a qu'à interroger vos autres malades, enfin vos « malades », ceux que vous appelez les malades, ceux qui viennent chercher un peu d'aide et qui n'en reçoivent pas, qui ne reçoivent que de l'attente.. alors asseyez-vous ! Soyons calmes ! Soyons calmes ! Allons ! Vous êtes un homme ou vous êtes une nouille ? Est-ce que vous êtes un homme ?*

Dr X. *Encore une fois, je vous l'ai dit une fois pour toutes que vous avez là un enregistreur, que je ne désire pas cette attitude-là.*

A. *Je regrette, je vous répète pourquoi j'ai sorti cet enregistreur, pour employer votre mot de « sortir », c'est que moi, je n'apprécie pas du tout la manière dont vous avez tout d'un coup demandé que je laisse tomber la question de la castration.*

Dr X. *Moi, je veux bien parler de la question de la castration, si c'est ça le vrai problème, mais je ne désire pas parler devant un enregistreur.*

A. *Bon, eh bien, on n'en parlera pas, on attendra que vous ayez changé d'avis ; vous êtes coincé.*

Dr X. *Qu'est-ce que vous voulez gagner à me coincer ?*

A. *Moi, je n'ai rien à perdre !*

Dr X. *C'est possible.*

A. *Vous avez peur !... Allez Jeannot ! Desserre les fesses ! quoi ? Non ? Tu ne veux pas ?*

Dr X. *Est-ce que vous ne croyez pas que c'est une situation sérieuse ?*

A. *Terriblement sérieuse ! C'est pour ça qu'il vaut beaucoup mieux que tu tires une autre tête que celle que tu tires...*

Il faut que je sois culotté pour me permettre une chose pareille ! Il faut quand même que je sois vraiment sûr...

Dr X. Mais non ! Il ne faut pas que vous soyez sûr. Si vous étiez sûr vous n'agiriez pas comme ça ! Maintenant laissez-moi sortir, c'est une situation très dangereuse !

A. Dangereuse ?

Dr X. Oui, vous êtes dangereux.

A. Mais pas du tout, vous le dites ! Vous n'arrêtez pas d'essayer de me faire croire que je suis dangereux, mais je ne suis pas du tout dangereux !

Dr X. Vous êtes dangereux parce que vous méconnaissez la réalité !

A. Pas du tout !

Dr X. Vous méconnaissez la réalité !

A. Je suis un petit mouton ! J'ai toujours été un petit mouton !

Dr X. Vous méconnaissez la réalité !

A C'est vous qui êtes dangereux ! C'est celui qui le dit qui l'est.

Dr X. Vous méconnaissez la réalité !

A. La « réalité », qu'est-ce que c'est ?

Dr X. Pour le moment, vous êtes dangereux parce que vous méconnaissez la réalité.

A. Mais qu'est-ce que c'est la « réalité » ? Il faudrait qu'on s'entende d'abord. Moi, je sais une chose, du point de vue de votre réalité, c'est que vous êtes très en colère, vous avez un mal fou à vous dominer et vous allez sûrement éclater ; ça va péter, vous êtes sous pression ; vous allez sûrement vous énerver, et ça ne sert à rien : je ne vous veux pas de mal, il n'y a aucune raison, je ne suis pas votre père !

Dr X. Vous avez là votre enregistreur !

A. Je ne suis pas votre père !

Dr X. Vous avez votre enregistreur.

A. Et alors ?

Dr X. Terminons là !

A. Mais voyons, il ne vous fait pas si mal ! Il vous fait peur ? Ce n'est pas un revolver.

Dr X. Terminons là !

A. Vous avez peur ?

Dr X. Terminons là.

A. Qu'est-ce que ça veut dire ? Terminons quoi ?

Dr X. Je ne désire pas un entretien de ce genre.

A. Dites, est-ce que vous voulez une fessée ?

Dr X. Vous voyez que vous êtes dangereux !

A. Est-ce que vous voulez une fessée ?

Dr X. Vous voyez que vous êtes dangereux !

A. Mais non, je vous pose une question ; si vous voulez arrêter de faire le gosse.

Dr X. Je vous dis que vous êtes dangereux.

A. Mais moi je vous dis que vous faites l'enfant !

Dr X. Et vous allez me le démontrer, je le crains.

A. *Non, je ne vais pas vous le démontrer.*

Dr X. *Terminons là.*

A. *Mais qu'est-ce que ça veut dire : « Terminons là » ?*

Dr X. *Je n'ai rien à vous dire ; vous êtes dangereux.*

A. *Comment, vous n'avez rien à me dire ? Mais vous avez des comptes à me rendre.*

Dr X. *Je vous ai invité à sortir.*

A. *Pardon ! Vous vous trompez !*

Dr X. *Vous voyez que vous êtes dangereux !*

A. *Vous avez des comptes à me rendre !*

Dr X. *Vous voyez que vous · êtes dangereux !*

A. *Je ne suis pas dangereux ; j'élève seulement la voix, mais vous ne le supportez pas ; si on crie vous avez peur n'est-ce pas ? si vous entendez crier vous ne savez plus ce qui se passe ; c'est épouvantable ; c'est affreux ; c'est le papa qui crie (depuis quelques instants les deux interlocuteurs sont à 20 cm l'un de l'autre), mais moi, Jeannot, je ne crie ici que pour te montrer que ce n'est pas grave cette fois ; tu vois maintenant, déjà tu surmontes ta peur ; voilà ! ça y est ! Tu surmontes ta peur ! ça y est, ça va mieux, tu l'habitues, voilà ; parfait. Ça va mieux. Tu vois ce n'est vraiment pas si grave : je ne suis pas ton père ; et je peux crier encore, mais non ! voilà, c'est assez.*

Dr X. *Vous imitez votre père pour le moment ?*

A. *Mais non voyons, le vôtre ! Celui que je vois dans vos yeux.*

Dr X. *Vous essayez de prendre le rôle...*

A. *Je ne veux rien vous prendre comme rôle auprès de vous ; je veux simplement me délivrer de vos angoisses ! C'est vous qui faites dans votre culotte pour l'instant ! Sûrement ! Regardez ça : pourquoi croisez-vous les bras ainsi, c'est vous qui vous défendez ! croyez-vous vraiment que je veux vous frapper ! Où allez-vous chercher que je voudrais VOUS frapper ! Je suis beaucoup trop sage ! Je me contiens, je ne veux pas faire ce que vous voudriez que je fasse : ce serait tellement plus simple : je vous frapperais, je serais dans mon tort, j'aurais commencé, j'aurais commis un acte qui vous donnerait le pouvoir de... je ne sais pas, moi .. d'être le médecin, de jouer au docteur, hein !... au psychiatre.*

Si je suis dangereux, je ne suis pas dangereux pour le petit Jeannot, je suis dangereux pour le médecin, pour le médecin sadique, pas pour le petit Jeannot ; celui-là il a assez souffert lui aussi ; je n'ai pas du tout envie de le frapper... J'"lais le médecin, le psychiatre, celui qui a pris la place du père, celui-là, il mérite des coups de pied au cul. Maintenant laissez-moi vous expliquer ; asseyez vous ; Non ? vous ne voulez pas ?

Dr X. *Vous pouvez parler. Moi, je ne parlerai pas, je vous ai dit que je ne...*

A. *D'accord, c'est moi qui parlerai. Enfin ! Tant mieux ! D'ailleurs j'allais vous le dire au moment où j'ai sorti l'enregistreur, je ne le sortais que pour parler, que parce que j'allais moi-même parler. Évidemment, vous aussi vous pouvez être enregistré si vous voulez ; d'ailleurs, je vous ferai une copie si vous le désirez ; ça devrait vous intéresser prodigieusement... enfin peut-être... je l'espère pour vous. Bon... voilà ! On ne peut pas guérir là-dessus ! (il désigne d'un mouvement de tête le divan professionnel) c'est impossible ! et vous-même vous n'êtes pas guéri parce que vous avez passé trop d'années là-dessus. Vous n'osez pas regarder les gens en face. Tout à l'heure vous avez commencé en parlant de « faire face à mes fantasmes ». Je n'aurais jamais pu faire face à quoi que ce soit ! vous m'avez obligé à vous tourner le dos. Ce n'est pas comme ça qu'on peut guérir les*

gens. C'est impossible puisqu'en fait, vivre avec les autres c'est savoir leur faire face.

Qu'est-ce que vous vouliez que j'apprenne là-dessus ? au contraire/ vous m'avez désappris le goût d'essayer même de vivre avec les autres ou d'affronter quoi que ce soit en face, et ça c'est votre problème ! c'est pour ça que vous mettez les gens comme ça, parce que vous ne pouvez pas leur faire face, et vous ne pouvez pas les guérir, vous ne pouvez que leur refiler vos problèmes de père dont vous ne sortez pas ; et de séance en séance vous traînez des victimes comme ça avec le problème du père, hmm ! Vous comprenez un peu ce que je veux dire ? et j'ai eu beaucoup de mal à comprendre et à en sortir et à me retourner. Bien sûr que vous m'avez fait faire de la gymnastique mentale. Au moins un petit peu, mais avouez que c'était tout de même un peu cher, si ce n'était que ça ! Mais il y a pire : vous m'avez désappris à faire face en me promettant et je m'en suis remis à vous, seulement comme je ne pouvais pas vous voir je ne pouvais pas imaginer quand vous alliez enfin me donner ce que je venais chercher chez vous. J'attendais l'autorisation. Oui c'est ça ! Vous auriez été bien bête de me la donner, hein, de me retourner, . de me délivrer puisque je vous nourrissais, vous viviez à mes dépens, vous me pompiez, moi j'étais le malade, vous étiez le médecin ; vous aviez enfin retourné votre problème d'enfance, d'être l'enfant vis-à-vis du père... C'est vous qui aviez le droit pour vous, humm, le droit de colloquer éventuellement par exemple, peut-être pas moi mais enfin vous avez le droit de colloquer d'autres gens...

Dr X. Je téléphonais au 609 pour vous faire partir, au 609, à la police, pour vous faire expulser. .

A. A la police ? Le papa ? c'est ça/ votre papa est agent de police ! et vous alliez téléphoner à votre papa pour venir me chercher.

Dr X. Parce qu'à mon avis...

A. Mais écoutez, ça devient intéressant ; pourquoi vouliez-vous appeler la police ! vous auriez manqué tout ceci. A vouez quand même...

Dr X. Vous êtes docteur en droit ...

A. Que j'ai bien fait de vous en empêcher...

Dr X. Quand quelqu'un ne veut pas quitter chez vous c'est à la police qu'on s'adresse.

A. Ah oui ! Voilà la vérité ! vous m'aviez amené chez vous, vous m'aviez attiré dans votre petit intérieur, dans votre caverne...

Dr X. Je vous avais demandé de quitter.

A. Écoutez ! si vous prenez la parole pour dire des choses pareilles, alors autant me laisser continuer parce que sinon nous allons nous énerver, perdre du temps, hein, d'accord ?

Si vous avez vraiment des trucs importants à dire, alors il faut que vous les disiez, d'accord, il faut que vous les sortiez, sûrement ; c'est vrai : vous êtes plein de refoulements... Mais si c'est pour me dire que vous appelez la police ou que vous auriez voulu l'appeler voilà quelque chose qu'il faudra que vous analysiez.

Bon, alors... ça va mieux ? (ton extrêmement doux et calme) ça va mieux ?

Dr X. Mais non (il se lève), vous allez aller écouter votre enregistreur.

A. Non, non, non, non, ce n'est pas ça qui m'importe pour le moment, regardez un peu comme vous avez réagi, quelle histoire de fou ! vous vous êtes énervé, excité uniquement parce qu'on sort un petit appareil qui va nous permettre de comprendre ce qui se passe ici. C'est absurde, voyons, d'ailleurs vous n'avez pas pu au fond expliquer pourquoi vous ne vouliez pas d'enregistrement. Vous ne voulez pas me le dire au moins, pourquoi vous êtes si lâché ? Parce que tout d'un coup je prenais les commandes de quelque chose ! Jusqu'à maintenant vous aviez l'habitude de contrôler complètement la situation, et brusquement voilà l'étrangeté qui s'introduit, qui s'installe chez vous.

Dr X. Je n'ai pas l'habitude de la violence physique.

A. Comment la « violence physique » ?

Dr X. C'est une violence que de sortir cet enregistreur maintenant.

A. Une violence physique ? (Étonnement extrême.)

Dr X. Et d'ailleurs vous l'avez très bien perçu... il n'y a qu'à regarder où est mon téléphone pour voir que c'est de la violence physique. (Le téléphone est en effet par terre depuis l'incident initial : « Vous n'allez pas toucher à votre appareil. »)

A. Mais écoutez : est-ce que vous parlez sérieusement ? Est-ce que vous avez du plaisir à dire ce que vous venez de dire ? Est-ce que vous êtes content pour l'instant ? Je voudrais m'assurer de votre bien-être ! Est-ce que vous êtes en forme ? Est-ce que vous vous sentez bien ? Ouh, ouh... (Ton amical s'adressant à un enfant :) Docteur ! (Très bas et doux :) Coucou... Allons, vous voulez pas me répondre, vous voulez pas me dire ? Enfin ! Regardez un peu la situation ! C'est ridicule ! Tâchons de nous montrer à la hauteur.

Dr X. Regardez un peu : ce que vous venez de dire maintenant, ce que vous venez de m'expliquer...

A. Oui ? Quoi ?

Dr X. Vous auriez intérêt à le réécouter.

A. Sûrement, et vous aussi, à écouter votre silence... C'est vous qui êtes refoulé puisque vous ne pouvez pas parler. On sort un enregistreur et tout d'un coup ça vous la coupe ! C'est bien ce que vous avez dit : « Je coupe. » Vous vous êtes coupé vous-même, n'est-ce pas, dans le sens de l'assassin qui se coupe, qui se dénonce lui-même. Moi je n'ai rien coupé, au contraire, je veux continuer et je veux qu'on avance vers plus de vérité...

Dr X. Le temps que je vous avais réservé est passé, il faut quitter.

A. Mais non ! le temps n'existe pas.

Dr X. Si, il existe !

A. Non il n'existe pas... Maintenant, c'est le bon temps qui commence, je vous assure.

Dr X. Mais vous avez expliqué quelque chose, eh bien, vous n'avez qu'à en tirer la leçon : vous avez expliqué quelque chose...

A. Oui ?

Dr X. ...que vous auriez dû comprendre depuis longtemps.

A. Quoi ?

Dr X. Votre attitude.

A. Comment mon attitude ?

Dr X. Mais oui, ce que vous avez expliqué. ..

A. C'est vous qui aviez une attitude... (bruit de sonnerie de porte).. . de coupure.

Dr X. Ce que vous venez d'expliquer maintenant c'est votre attitude. Écoutez, maintenant il y a quelqu'un d'autre qui m'attend.

A. Je m'en fous ! La prochaine victime n'est pas pressée.

Dr X. Moi je ne m'en fous pas.

A (ton catégorique et martelé). Nous ne sortirons pas de ce huis clos tant que les choses ne seront pas plus claires sur ce qui s'est passé et sur le problème de vos engagements et du non-accomplissement de vos engagements. Ne parlez surtout pas de violence physique parce que c'est vous, en m'obligeant à me retourner sur le divan qui avez commencé la violence physique, c'est vous qui m'avez tordu, qui m'avez mis la tête à l'envers. C'est vous qui avez faussé les conditions, vous ne vous rendez pas compte de ça ? Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que vous êtes ridicule tout d'un coup ! Il y a quelque chose qui dépasse le moment

présent ! Il y a quelque chose de honteux dans votre comportement actuel et d'infantile !

D. X. Vous voyez que vous êtes dangereux, je vous ai dit que vous étiez dangereux.

A. Docteur X ..., vous êtes un pitre !... et vous êtes un pitre sinistre ! Vous esquivez... Je suis venu chez vous pendant combien d'années deux ou trois fois par semaine, . et qu'est-ce que j'ai eu ? Si je suis fou et dangereux comme vous le dites maintenant vous ne feriez que ramasser ce que vous avez semé, ce que vous avez investi avec votre théorie trompeuse. Rendez-vous compte de ça. Et au fond, vous vous en tireriez à très bon compte avec votre petite trouille que vous avez en ce moment et la petite réflexion que je vous demande de faire, c'est un petit devoir qu'on vous impose, un tout petit devoir, c'est pas si grave ! ça ne fait pas si mal ! Allons, mais souriez voyons, ne prenez pas cette tête boudeuse ! c'est très important vous savez de s'occuper de guérir les gens, d'être médecin ; et la psychanalyse, on écrit beaucoup de livres là-dessus ; ça mérite qu'on y réfléchisse et que nous essayions de nous expliquer franchement et de comprendre ce qui s'est passé entre nous parce que nous pouvons peut-être en tirer quelque chose pour d'autres gens et je ne suis pas dangereux, donc ne me dites pas ça tout le temps parce que là vous essayez de nous égarer ! vous avez empoché le bénéfique d'une situation ambiante, vous êtes un privilégié : vous êtes venu après Freud, on vous a payé des études, et vous avez réussi à mettre une plaque sur votre porte ! et maintenant vous emmerdez des tas de gens avec le droit de le faire, et ainsi vous croyez vous en tirer. Vous êtes un raté et vous ne ferez rien de votre vie que de coller votre problème à d'autres gens... Bon... Eh bien maintenant c'est fini tout ça vous comprenez ! vous serez très content de ce que je vous fais subir pour l'instant, parce que je ne vous fais rien subir en lait, rien subir du tout.

Dr X. Si, vous me faites subir votre présence.

A. Je ne vous fais pas subir ma présence, je voudrais que vous restiez assis.

Dr X. Violence physique !

A. Je voudrais que vous vous asseyiez.

Dr X. Violence physique ! Violence physique !

A. Pas du tout ; je voudrais que vous continuiez à rester assis.

Dr X. Violence physique !

A. Asseyez-vous voyons.

Dr X. Violence physique !

A. Mais non. (Ton paternel et rassurant.)

Dr X. Violence physique !

A. Mais non, c'est du théâtre.

Dr X. Vous me faites subir des violences physiques.

A. Pas du tout, je ne vous fais pas subir de violence physique.

Dr X. Je vous ai donné l'occasion de vous expliquer.

A. Moi, je voudrais que vous vous expliquiez maintenant.

Dr X. Je vous ai donné l'occasion de vous expliquer et je vous ai proposé de...

A. Pas du tout vous m'avez coupé, vous avez interrompu l'explication que je voulais commencer par vous donner.

Dr X. Dans la mesure où je ne voulais pas parler devant un enregistreur.

A. Mais au début je ne vous ai pas demandé de parler, je vous ai demandé de me laisser parler. Dr X. Non, vous m'avez demandé de parler.

A. Vous m'avez interrompu, c'est comme ça

que ça s'est passé : tout d'un coup, vous m'avez parlé de la police.

Dr X. Maintenant l'entrevue est terminée.

A. Sans blague ! Chiche ! Moi je dis que non !

Alors ? qui va faire le premier pas vers la violence physique ?

Dr X. C'est vous qui êtes en train de le faire.

A. Mais pas du tout je suis très bien ici ! je suis comme un sénateur sudiste qui ne quitte pas son pupitre.

Dr X. Vous êtes vraiment très dangereux, oui, vous vous êtes assurément très bien...

(Le docteur va vers sa fenêtre, le bureau est à un rez-de-chaussée surélevé ; bruit très intense de volets qu'il ouvre.)

A. Vous allez sauter par la fenêtre ? C'est extraordinaire ! vous allez vraiment faire ça ? (Nouveau bruit de volets qu'A... vient de refermer en riant.) Vous voyez que c'est vraiment du théâtre.

Dr X. Ça va finir mal.

A. Ça va finir par un drame ! Un drame sanglant ! Ça va saigner !

Dr X. Oui, ça va saigner.

A. Qui va saigner ?

Dr X. Ça va saigner.

A. Mais non ça ne va pas saigner, ça ne va pas finir comme ça ! ça va finir très gentiment ! On s'amuse beaucoup.

Dr X. Ça va se terminer par des violences.

A. Mais non on ne va pas terminer sur des violences quand même.

Dr X. Laissez-moi ouvrir la porte et quitter...

A. Mais vous avez peur ? Vous recommencez ? Rouu !

Dr X. Vous voyez que vous êtes dangereux.

A. Mais non j'ai besoin de me détendre.

Dr X. Drôle de manière de se détendre, vous avez peur.

A. Vous voulez me faire peur.

Dr X. Vous êtes dangereux parce que vous avez peur.

A. Dangereux ? Qu'est-ce que ça veut dire dangereux ?

Dr X. Vous agissez physiquement en restant ici.

A. C'est ça qui est dangereux ?

Dr X. C'est comme ça !

A. Et la torture morale ! Qu'est-ce que vous en faites ?

Dr X. Vous agissez sur le plan physique.

A. Écoutez, les esclaves quand ils se révoltent, évidemment ça fait parfois un peu de sang et pourtant vous voyez maintenant personne ne saigne encore.

Dr X. Vous agissez sur le plan physique.

(Il faudrait préciser qu'A... occupe une position stratégique, adossé à la seule porte de la pièce.)

A. Vous faites dans votre culotte.

Dr X. Vous voudriez que je fasse dans ma culotte.

A. Mais pas du tout, seulement je le constate que vous faites dans votre culotte.

Dr X. *Vous avez l'impression d'avoir le bon bout... vous croyez que vous m'emmiélez.*

A. Je ne vous emmièle pas : je n'ai aucune intention de vous emmiéler, je voudrais que vous commenciez à parler sérieusement.

Dr X. *Eh bien moi je vous parle sérieuse. ∴ ment : il est l'heure.*

A. *Comment ?*

Dr X. *Il est l'heure et j'ai d'autres personnes à recevoir.*

A. *Il est l'heure ? Mais comment ? Il est l'heure des comptes ! Sûrement/ l'heure est venue.*

Dr X. *Je regrette beaucoup.*

A. *Comment, vous regrettez beaucoup ? Mais vous permettez ! c'est moi qui regrette beaucoup, vous ne vous rendez vraiment pas compte ! vous m'avez rendu dingue, vous m'avez rendu fou pendant des années ! des années ! et vous voulez en rester là !*

Dr X. *Au secours !... Au secours ! !*

(A partir de maintenant le docteur va crier a u secours une dizaine de fois de plus en plus fort avec une voix de mieux en mieux modulée de cochon satisfait qu'on égorge.)

A l'assassin ! AU ! secoooours ! Au secoooours ! Au secoooours ! Au secoooours !

A. *Taisez-vous et asseyez-vous.*

Dr X. *Au secoooooours ! Au secoooooours !*

A. *Taisez-vous ! ou je vous bâillonne !*

Dr X. *Au secooooooooouuuuuurs.* (Long hurlement.)

A. *Pauvre con va ! Pauvre idiot ! Asseyez-vous !*

Dr X. *Au secoooours !* (Très faible marmonnement.)

A. *De quoi avez-vous peur ?*

Dr X. *Ausecoooouuurrrs !* (Reprise des hululements.) *Vous voyez que vous êtes dangereux..*

A. *Mais non je ne suis pas dangereux.*

Dr X. *Au secoooouuurs !*

A. *Vous avez peur que je vous coupe le zizi ?*

Dr X. *Au secoooouuuuuuuuurrrs !* (Cet appel-ci est le plus beau de tous.)

A. *Quel enregistrement rigolo !*

Dr X. *Ça sera très rigolo ! Au secours ! Au secours ! Au secours !*

(Cette fois-ci, c'est le cri lugubre final d'une baudruche qui se dégonfle comme une bête crevée suivi d'un long silence.)

A. *Allons mon bonhomme, prenez vos lunettes.*

Dr X. *Cassées.* (Ce qui n'était pas vrai.) (Nouvelle pause.)

A. *Hé bien ! Je ne m'attendais pas à ce que vous vous comportiez comme un con comme ça ! vraiment pas ! vous êtes vraiment un enfant ! c'est vraiment vous qui avez commencé la bagarre. Asseyez-vous. Et vous êtes un homme de science ! Eh bien, elle est belle votre science ! C'est du propre, il serait ravi, Freud ! Ça ne lui est jamais arrivé d'en arriver à une situation de fou furieux comme ça.*

Dr X. *Maintenant si vous le voulez bien terminons-en là. On a été prévenu dehors, il vaut peut-être mieux que vous vous en alliez.*

A. *Moi je serais ravi que vous alliez jusqu'au bout.*

Dr X. *Vous risquez la collocation mais ce ne sera pas ma faute.*

A. *Très bien, ravi, je l'attends de pied ferme cette collocation, je suis curieux de savoir si*

vous irez jusque-là, nous écrivons pour l'instant un excellent chapitre de la psychanalyse.

Dr X. Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ?

A. Mais alors asseyons-nous et attendons la police, l'arrivée de votre papa. Asseyez-vous, calmez-vous, vous êtes terriblement énervé, docteur Jekyll... Hein... Le monsieur Hyde n'est jamais très loin, Hmm... et dire que je vous voulais du bien... (pause), je ne suis pas dangereux, je suis très gentil.

Dr X. Oui bien sûr, croyez-le.

A. Non, non... nous allons commencer maintenant le procès des psychanalystes et nous allons voir un peu ce qui se passe et ce qu'ils font dans leur cabinet et où ils en sont avec leurs clients, nous allons voir et je crois que ce sera passionnant comme découverte pour savoir qui a la caboche à l'envers. Quoi, vous voulez partir ? vous voulez fichier le camp en courant ? Trouillard !

(On entend dans le lointain le docteur s'adressant à sa femme : « Lulu, s'il te plaît, téléphone au 609¹ »

A (imitant la voix et le ton du docteur). De grâce, fais vite... Bon, on s'en va...

. Vous n'avez plus rien à dire docteur ; avant qu'on ne se quitte.

Dr X. La prochaine fois...

A. Oui ?

Dr X. Aujourd'hui, je ne parlerai plus, je veux bien parler encore avec vous, mais cette fois-ci je ne parlerai plus que devant des personnes capables de limiter vos violences.

A. Très bien !

Dr X. Mais je suis prêt à m'expliquer avec vous sans enregistreur et devant des personnes capables de vous retenir.

A. Très bien ! Vous n'avez plus rien à dire ? C'est fini alors ? On coupe alors ? On interrompt la séance ?

Dr X. Oui !

A. Très bien, on interrompt la séance alors, c'est la première séance, à la suivante alors. Au revoir, Docteur.

Les Temps modernes, n° 274, avril 1969.

PAR J.-B. PONTALIS

On comprendra, je l'espère, que je ne souhaite pas commenter le « document » que Sartre a pris la responsabilité de publier. Je n'ajouterai qu'un mot à la présentation qu'on vient de lire.

Ce qui m'intéresse, c'est que Sartre nous dise avoir été « fasciné » par le compte rendu de l'exploit contestataire d'A ... se dressant face à son oppresseur féodal. Sartre peut se reconnaître dans ce miroir, même déformant. Il y voit projetés ses couples d'opposés favoris et les retrouve d'autant plus aisément qu'A ... paraît y obéir.

Mais conclure de ce fragment tragi-comique que le temps est venu pour les analysés de suivre le mot d'ordre lu à Censier « Analysés, levez-vous ! » à moins qu'ils n'émigrent en Italie et, pour les psychanalystes, d'annoncer à leurs patients la bonne nouvelle : « On vous a châtrés », en les regardant dans leurs yeux de sujets, cela me paraît une réponse un peu précipitée. Y souscrire serait en tout cas, à mon sens, avouer qu'on méconnaît tout de la psychanalyse. Comment, par exemple, peut-on à la fois saluer l'« immense acquis » de celle-

ci et récuser la relation analytique dans son principe même ? N'est-ce pas, ici comme ailleurs, la praxis qui rend possible l'émergence de l'objet théorique ? Il faudra un jour écrire l'histoire du rapport ambigu, fait d'une attirance et d'une réticence également profondes, que Sartre entretient depuis trente ans avec la psychanalyse, et peut-être même relire son œuvre dans cette perspective.

Quant aux vertus salvatrices du dialogue, je crois ne les avoir jamais vu célébrer par Sartre et c'est une chance ! Autrement, il n'aurait pas su témoigner comme il l'a fait de l'échec de toute réciprocité ni donner à ce qu'il a nommé les « situations limites » la folie, entre autres leur valeur exemplaire. Souvenons-nous de Huis clos, de La Chambre, et surtout, en cette occasion, du héros des Séquestrés d'Altona, cette pièce admirable où, sur un autre théâtre, un magnétophone servait déjà à fixer les traces d'un « dialogue intérieur ».

Les Temps modernes, n° 274, avril 1969.

PAR BERNARD PINGAUD

N'étant ni psychanalyste ni psychanalysé, je ne me sens pas tenu à la même réserve que Pontalis. Je vais donc essayer de dire pourquoi ce texte nous a « profondément divisés ». Qui ne lirait que le prologue de Sartre pourrait s'en étonner. Mais si on lit parallèlement le texte d'A ..., on mesure déjà la distance qui les sépare. De toute évidence pour moi, du moins, qui revendique ici ma pleine liberté de « sujet » -, ce que voit Sartre dans le dialogue partiellement transcrit par A ... ne s'y trouve pas, ou ne s'y trouve que " très en filigrane. De toute évidence aussi, Sartre ne voit pas ce qui s'y trouve, ou plutôt fait comme s'il ne le voyait Car il s'agit bien d'un entretien qui se déroule « dans le cadre de la relation analytique » et dont nous ne connaissons que la fin « puisque le magnétophone n'a pas enregistré le début de la conversation ». Il n'est pas besoin d'être très versé en psychanalyse pour comprendre que ce « passage à l'acte » fait partie de la cure même qu'il est censé contester radicalement, et qu'à le publier ici nous intervenons avec beaucoup de légèreté dans un rapport de « médecin » à « malade » dont nous ne savons rien ou presque. La première question que nous devons nous poser était donc celle-ci : « A qui et à quoi servira la publication de cet entretien ? » La réponse me paraît à tout le moins incertaine. Voyons maintenant le fond. Sartre n'a rien contre la psychanalyse, soit. Mais que fait-il d'autre, après avoir affirmé ses bonnes intentions, que de dénoncer non seulement la pratique psychanalytique, mais la théorie sur laquelle elle se fonde ? Soutenir que le refus du face à face équivaut à transformer le patient en objet est un argument trop gros et trop usé pour Sartre n'y réponde pas aussitôt lui-même : « Je sais : le malade doit s'émanciper lui-même, à lui de se découvrir peu à peu. »

Mais lisons la suite : « L'ennui, nous dit A ... , c'est qu'il est entendu au départ qu'il se découvrira comme une passivité, à travers ce regard qu'il ne peut capter et qui le jauge. » J'admire ce « nous dit A ... » et j'aimerais bien savoir s'il faut l'entendre comme un « nous dit Sartre ». Car de deux choses l'une : ou Sartre reprend la thèse à son compte, et c'est une autre psychanalyse qu'il nous propose, fondée sur une autre conception de l'homme, employant d'autres méthodes thérapeutiques, celles, par exemple, de ces psychiatres italiens ou anglais qui « cherchent à établir entre eux-mêmes et les personnes qu'ils soignent un lien de réciprocité ». Mais il faudrait se demander si les deux situations sont comparables et pourquoi l'analyste, apparemment, refuse la « réciprocité ». Ou bien Sartre laisse à A... la responsabilité de son interprétation, et le problème est de savoir ce que signifie, dans une cure, ce type d'interprétation, pourquoi elle surgit, si c'est parce que la cure était contre-indiquée ou parce qu'elle a été mal conduite ou si le renversement de la relation ne fait pas toujours partie, à un moment ou à un autre, de la cure elle-même. Je parle ici en profane et

me garderai donc de trancher. Mais à lire le texte de Sartre, à voir dans

RÉPONSE A SARTRE 363

quels termes il décrit cette « abdication hebdomadaire ou bihebdomadaire » qu'il assimile à une drogue, je ne peux m'empêcher de penser que c'est la psychanalyse tout entière qu'il met en cause, au nom de sa conception personnelle du sujet. Il est normal, d'ailleurs, que le débat porte là-dessus puisque la découverte essentielle de Freud a été, non pas comme certains l'affirment un peu vite, de nier l'existence du sujet, mais de le déplacer, de le « décentrer » en faisant apparaître le non-sujet à partir de quoi il se constitue dans une position toujours dérivée. La question est seulement de savoir si l'entretien transcrit par A... se prête à un tel débat.

Je ne le crois pas pour ma part. A supposer qu'on puisse en tirer la leçon qu'en tire Sartre (comme s'il s'agissait effectivement d'une mise en cause de la psychanalyse, et non pas d'une mise en cause de l'analyste), c'est simplifier abusivement les choses que de décréter que, dans la cure, le patient est réduit à une totale passivité et que l'analyste « décide, seul et souverainement de ce qu'est le réel ». Car il ne serait pas difficile de faire comparâître ici quantité de témoins qui pourraient affirmer le contraire, et dire comment cette aliénation initiale les a aidés, précisément, à devenir davantage sujets. Il me semble que la non-réciprocité critiquée par Sartre et que l'analyste a lui-même subie en son temps est la condition même de la découverte ou de la restauration d'un « être-sujet » compromis, obscurci, « aliéné » par ce qu'on appelle la « maladie ». Et que la relation ne peut jamais être égale, réciproque, sinon au moment où elle cesse ce moment idéal qu'on appelle, lui, la « guérison. Cela ne privilégie nullement le psychanalyste en tant qu'individu. Cela privilégie l'Autre par le détour de qui s'effectue ce rétablissement qui, d'une certaine manière, vient toujours trop tard, ou, comme disait Freud, « nachtraglich », après-coup. Il n'y a donc pas contradiction ni lieu de choisir entre l'« être-sujet du malade » et la psychanalyse : en un sens, l'être-sujet est toujours là, en un autre il est toujours à conquérir. L'homme le plus « malade », c'est vrai, « organise » sa maladie. La psychanalyse ne lui apporte donc pas le moyen de s'organiser. Mais elle ne le lui retire pas non plus. Elle peut seulement, quand elle réussit, l'aider à modifier une organisation où il s'aliène. Et c'est, bien sûr, le sujet lui-même qui la modifie en « se découvrant » à travers la relation analytique.

Il est loisible à Sartre de critiquer la conception de Freud au nom d'une autre, et d'opposer une thérapeutique de la réciprocité à une thérapeutique de la « violence ». Mais c'est alors un débat au fond qu'il faudrait engager. Le principal mérite du « compromis » auquel nous avons abouti, dans cette affaire, aura été de nous amener à poser le problème. Je persiste toutefois à penser que le texte d'A ..., justement, parce qu'il ne va pas plus loin qu'un « passage à l'acte », était, pour cela, le plus mal choisi des prétextes. .

Les Temps modernes, n° 274, avril 1969.

LE SAGITTAIRE

(EDITIONS)

1976

Il a été tiré de cet ouvrage 10 exemplaires H.C. réservés à l'auteur et 20 exemplaires numérotés de 1 à 20 constituant l'édition originale.

Editions le Sagittaire, Paris, 1976.

En avril 1969, la revue Les Temps Modernes publiait sous le titre de « Dialogue psychanalytique » un texte dont l'auteur était seulement désigné par la lettre A. Jean-Paul Sartre ouvrait à son propos une polémique avec deux de ses collaborateurs, I.-B. Pontalis et Bernard Pingaud. Ce « dialogue » consécutif à l'intrusion d'un magnétophone dans le cabinet d'un analyste connu très vite une grande célébrité. Il figure même dans les Œuvres complètes de Sartre (Situations, IX, Gallimard).

Lors de la création, en 1970, des Editions Champ Libre, nous avons décidé de retrouver A. Il s'agissait pour nous d'en savoir plus sur ce coup de force contre le pouvoir psychanalytique en publiant des textes liés à ce qui l'avait précédé (l'analyse, le théâtre) et suivi (la répression).

Depuis, nous avons à de nombreuses reprises rencontré A. et obtenu son accord pour publier un recueil de ses principaux écrits au Sagittaire.

Il s'appelle Jean-Jacques Abrahams. Il vit à Bruxelles.

Le « dialogue » a eu lieu en novembre 1967. Une semaine après la visite d' Abrahams, le psychanalyste se concerta avec un psychiatre qui connaît le

5
père du « coupable ». Le psychiatre, à la suite d'un conseil de famille qui décide de clûtier Abrahams, le fait interner à l'hôpital Brugmann.

Abrahams s'en évade et envoie le texte de son intervention à l'un des membres du comité de direction des Temps Modernes, accompagné de la lettre suivante :

« Cher C. Me voici échappé de mon asile psychiatrique, évadé d'un troisième étage avec seulement une main cassée et la police aux trousses... Mais pas si cassée que ça, la main ! Voir le texte ci-joint, qui contient, paraît-il, pas mal de punch évidemment, il y a une grosse perte par rapport aux bruitages de l'enregistrement. Est-ce publiable ? Cela peut-il intéresser Les Temps Modernes ? C'est facile et amusant à lire et rapide. Si vous décidez de le publier, il faudrait vous donner quelques précisions : j'ai 33 ans, je suis entré en analyse chez le Dr X à l'âge de 14 ans. Il y a eu plusieurs interruptions, mais je n'ai pris la décision de suspendre définitivement, contre l'avis du Dr X, qu'à l'âge de 28 ans. C'est trois ans après cet arrêt en novembre 1967 -. que j'ai proposé au Dr X la rencontre dont la fin est ici reproduite. Je croyais devoir lui faire part du résultat de mes réflexions, faites dans l'intervalle, sur l'échec de ce qui avait été cette interminable relation analytique... Je propose comme titre : Dialogue psychanalytique. Tu verras que je termine l'entretien par un " à suivre ", espérant ainsi déclencher cette suite indispensable, car il y a encore bien des choses à révéler. Mais jusqu'à présent, plusieurs tentatives pour obtenir une nouvelle rencontre ont été laissées sans réponse par le Dr X. Tiens-moi au courant. Je t'embrasse.

« A. »

Par la suite, Abrahams aura plusieurs fois affaire à la justice de son pays. Ainsi, le jour de

l'enterrement de sa mère, en décembre 1971, la police occupe le cimetière. Il reviendra pourtant déterrer le cadavre dans l'intention de le faire embaumer. Les pages qui suivent ne sont en rien un discours supplémentaire sur la psychanalyse ni l'expression d'un « cas » de folie comme on a déjà essayé de le faire croire. Aux lecteurs de décider s'ils se placent du côté de ceux qui enferment et punissent ou, bien ailleurs.

Gérard Guégan et Raphaël Sorin.

Nous remercions les amis de Jean-Jacques Abrahams, Michel Bernard, Marc Dachy et Jean-Michel Vlaeminckx qui nous ont aidés à réunir les textes de ce volume.

6

On pleure en lisant ce que cette famille lui a fait subir, et ce qui continue encore maintenant, comment une telle cruauté est-elle possible ?

PROLOGUE À L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (MAI 1974)

Ah ! Les voilà ! Ils sont beaux !

Les voilà, les acteurs ! Ceux que nous attendions, ceux que nous aimons, qui ne viennent que pour nous divertir !

Ceux qui chantent haut ! Oui ! Voilà les poètes, voici les enchanteurs, voilà les fées, les déesses et les dieux !

Voici les retrouvailles ! C'est ici que le monde se recolle !

Approchez, approchez ! Venez les voir, venez les admirer !

C'est pour vos yeux, oui pour vos yeux qu'ils jouent ! C'est le moment de les ouvrir : c'est maintenant que ça va se passer.

Voici la fête des dieux.

La grande fiesta de la lumière.

Ne vous gênez pas, venez vous gaver de lumière, d'amour, de liberté ! N'ayez pas peur !

Pour la première fois l'animal théâtral et scientifique ne mord pas !

On l'a apprivoisé pour vous !

11

Voyez comme ils sont grands les acteurs !

Mettez-vous sur la pointe des pieds : tout va se passer sur la scène au vu et au su de tous.

Pour la première fois, la grande révélation du mystère de ce qui était caché avant ! Incroyable ! Chacun pourra toucher, ausculter de ses yeux, de ses mains, le phénomène dont nous allons ici même vous montrer le déroulement.

La fête va se déployer comme un drapeau.

Il y a de la place pour tout le monde.

Pour la toute première fois nous ouvrons la scène du monde.

Plus de coulisses !

Plus de recoins obscurs ! Finies les rivalités et les trahisons ! Plus de double fond !

Ici plus personne n'a besoin de faire de la contrebande.

LE PLAISIR EST LIBRE !

L'HOMME AU MAGNÉTOPHONE (PIÈCE EN UN ACTE ET DEUX SCÈNES)

Pour ODETTE

SCÈNE 1 (Décembre. 1967)

Le lieu de la scène est à Bruxelles, dans le cabinet du psychanalyste.

PERSONNAGES.

Dr Van Nypelseer : psychanalyste.

Abrahams : l'homme au magnétophone.

Le Magnétophone : analyseur de la situation.

ABRAHAMS

Je veux que quelque chose soit mis au point finalement. Jusqu'ici j'ai suivi vos règles, Il_ faudrait maintenant que vous essayiez... d'ailleurs Je ne vois pas pourquoi...

13

DR VAN NYPELSEER

Maintenant si vous voulez bien... Nous sommes bien d'accord ; voilà ; nous arrêterons là, ce sera bien dommage pour vous.

ABRAHAMS

Mais vous avez donc peur de cet enregistreur ?

DR VAN NYPELSEER

Je ne désire pas cela ; je ne marche pas.

ABRAHAMS

Mais pourquoi ? Expliquez-moi au moins cela ; vous avez peur de cet enregistreur ?

DR VAN NYPELSEER

Je coupe !

ABRAHAMS

Vous coupez ? Tiens c'est intéressant, vous reprenez « la coupure » ; tout à l'heure vous parliez de la coupure du pénis ; donc c'est vous maintenant qui voulez couper tout d'un coup.

DR VAN NYPELSEER

Ecoutez ! Maintenant c'est fini avec cet enregistreur !

ABRAHAMS

Mais qu'est-ce qui est fini ?

DR VAN NYPELSEER

Ou bien vous le sortez de la pièce, ou bien l'entretien est fini ! Nous sommes d'accord ! Je veux

14

bien vous expliquer ce que je voulais vous expliquer ; mais pour le moment, ou bien cet enregistreur est dehors, ou bien je ne dirai plus rien ; je le regretterai beaucoup mais je ne ferai pas ceci.

ABRAHAMS

Je crois que vous avez peur ! Je crois que vous avez peur et vous avez tort parce que ce que

je viens faire c'est dans votre intérêt ; mine de rien, je prends un gros risque et je le fais pour vous et pour beaucoup d'autres gens mais je veux aller jusqu'au fond de cette mystification et j'ai l'intention de poursuivre.

DR VAN NYPELSEER

Bon, eh bien...

ABRAHAMS

Non ! Vous allez rester là, docteur ! Vous allez rester là et vous n'allez pas toucher à votre appareil, vous allez rester là et n'essayez surtout pas de me faire le coup de la collocation (= *internement*).

DR VAN NYPELSEER

Je ne vous ferai pas le coup de la collocation si vous quittez cette pièce.

ABRAHAMS

Je ne quitte pas cette pièce ! J'ai des comptes à vous demander, et des comptes importants, et vous allez me répondre. Et je ne vous les demande pas uniquement en mon nom, mais au nom de... Allez, soyez gentil et asseyez-vous ; ne nous fâchons pas ! Vous allez voir... ça ne fera pas mal ; il ne s'agit pas de vous enculer ! Allez, soyez calme ! Asseyez-

15

vous... vous ne voulez pas vous asseoir ? Eh bien, restons debout. Bon ! Alors, donc la « coupure du pénis ». Hein, n'est-ce pas ? Mon père voulait me... non ? Qu'est-ce que c'était encore ?

DR VAN NYPELSEER

Ecoutez ! Pour le moment vous n'êtes pas en état de discuter.

ABRAHAMS

Mais si ! C'est vous qui ne voulez pas discuter.

C'est vous qui n'êtes pas en état.

DR VAN NYPELSEER

Je vous ai demandé de rentrer votre enregistreur.

ABRAHAMS

Mais mon enregistreur n'est pas une queue vous savez ! C'est un auditeur qui nous écoute avec beaucoup de bienveillance.

DR VAN NYPELSEER

Et à ce moment-là, vous avez, plutôt que d'essayer de comprendre...

ABRAHAMS

Parce que vous avez voulu laisser tomber quelque chose qui était capital et que vous m'avez

17

fouillé dans la tête depuis des années, or je voudrais justement que vous n'essayiez pas de vous en tirer en esquivant le problème, c'est-à-dire, encore une fois, le problème de votre responsabilité.

DR VAN NYPELSEER

La vôtre !

ABRAHAMS

Quoi ?

DR VAN NYPELSEER

Pour le moment, vous avez envie de me rendre responsable de ce dont vous êtes

responsable.

ABRAHAMS

Pas du tout ! Je fais un travail pour l'instant, un travail scientifique !

DR VAN NYPELSEER

C'est possible.

DR VAN NYPELSEER

J'étais en train de vous expliquer quelque chose...

ABRAHAMS

Oui, eh bien continuez !

ABRAHAMS

Bon, alors continuons ; vous savez que cela va beaucoup mieux quand on enregistre les travaux scientifiques, comme ça nous sommes libres, nous ne devons pas prendre de notes. Nous allons avancer.

16

DR VAN NYPELSEER

Il ne s'agit pas ici de travaux scientifiques !

ABRAHAMS

Si ! Je croyais être chez un homme de science ! En tout cas je me suis confié à un homme de science et je voudrais savoir de quelle science il s'agit en définitive, car je ne suis plus du tout

17

convaincu que cette « science » n'est pas du charlatanisme.

DR VAN NYPELSEER

Eh bien moi, j'ai le droit de ne pas parler devant un enregistreur.

ABRAHAMS

Vous avez le droit, bien sûr, et vous ne manquez pas de le dire ; on vous remercie... Vous vous sentez accusé, et vous parlez comme un Américain qui ne parlera que devant son avocat... Asseyez-vous !

DR VAN NYPELSEER

Je suis prêt à parler avec vous et vous expliquer.

ABRAHAMS

Eh bien continuons !

DR VAN NYPELSEER

Mais je ne suis pas prêt à parler devant un enregistreur.

ABRAHAMS

Mais pourquoi est-ce que vous alliez téléphoner ?

DR VAN NYPELSEER

Parce que je vous avais demandé de sortir au cas où vous mainteniez cet enregistreur.

ABRAHAMS

Et alors ? Mais pourquoi ? Pourquoi alliez-vous téléphoner ?

DR VAN NYPELSEER

Parce que je vous avais demandé de sortir si vous mainteniez cet enregistreur ; je ne voulais pas vous faire colloquer mais...

ABRAHAMS

Mais pourquoi est-ce que vous avez... Vous ne pourriez pas me faire colloquer, vous savez ! Parce que s'il y a quelqu'un qui doit se faire colloquer, ce serait plutôt vous, si jamais il s'agissait de déterminer qui est déséquilibré.

DR VAN NYPELSEER

Je... je... de toute façon...

ABRAHAMS

Mais écoutez, je vous aime bien, je ne vous veux aucun mal ; au contraire...

DR VAN NYPELSEER

Eh bien, nous sommes d'accord ; déposez cet appareil.

ABRAHAMS

On s'amuse beaucoup en ce moment ; cependant, je voudrais que vous cessiez d'avoir peur...

DR VAN NYPELSEER

Moi, je ne m'amuse pas.

ABRAHAMS

Mais vous avez peur. Et la libido, qu'est-ce que vous en faites ? Croyez-vous que je veux vous couper le zizi ? Mais non ! **Je** viens vous en donner un vrai ; un vrai... c'est formidable ! Enfin ! vous aviez

18 19

longtemps attendu cette petite fête ! Ecoutez, avouez que vous vous en tirez très élégamment. Docteur ! ! Docteur, je vous veux du bien, mais vous, vous ne vous voulez pas du bien.

DR VAN NYPELSEER

Vous êtes pour le moment...

ABRAHAMS

Je vous veux du bien mais, mais... je trouve que vous abusez ! oui, vous abusez, vous avez beaucoup abusé de moi ; je dirais même que vous m'avez un peu escroqué, s'il fallait poser les choses en termes juridiques, parce que vous n'avez pas rempli vos obligations, vous ne m'avez pas du tout guéri ; vous n'êtes d'ailleurs pas prêt à remplir vos obligations, car vous ne savez pas guérir les gens ; vous ne savez que les rendre un peu plus fous. Vous savez... Il n'y a qu'à interroger vos autres malades, enfin vos « malades », ceux que vous appelez les malades, ceux qui viennent chercher un peu d'aide et qui n'en reçoivent pas, qui ne reçoivent que de l'attente... alors asseyez-vous ! Soyons calmes ! Soyons calmes ! Allons ! Vous êtes un homme ou vous êtes une nouille ? Est-ce que vous êtes un homme ?

DR VAN NYPELSEER

Encore une fois, je vous l'ai dit une fois pour toutes que vous avez là un enregistreur, que je ne désire pas cette attitude-là.

ABRAHAMS

Je regrette, je vous répète pourquoi j'ai sorti cet enregistreur, pour employer votre mot de « sor-

20

tir », c'est que moi je n'apprécie pas du tout la manière dont vous avez tout d'un coup demandé que je laisse tomber la question de la castration.

DR VAN NYPELSEER

Moi je veux bien parler de la question de la castration, si c'est ça le vrai problème, mais je ne désire pas parler devant un enregistreur.

ABRAHAMS

Bon, eh bien, on n'en parlera pas, on attendra que vous ayez changé d'avis ; vous êtes coincé.

DR VAN NYPELSEER

Qu'est-ce que vous voulez gagner à me coincer ?

ABRAHAMS

Moi, je n'ai rien à perdre !

DR VAN NYPELSEER

C'est possible.

ABRAHAMS

Vous avez peur !... Allez Jeannot ! Desserre les fesses ! Quoi ? Non ? Tu ne veux pas ?

DR VAN NYPELSEER

Est-ce que vous ne croyez pas que c'est une situation sérieuse ?

ABRAHAMS

Terriblement sérieuse ! C'est pour ça qu'il vaut beaucoup mieux que tu tires une autre tête que celle

²¹

que tu tires... Il faut que je sois culotté pour me permettre une chose pareille ! Il faut quand même que je sois vraiment sûr...

DR VAN NYPELSEER

Mais non ! Il ne faut pas que vous soyez sûr. Si vous étiez sûr, vous n'agiriez pas comme ça ! Maintenant laissez-moi sortir, c'est une situation très dangereuse !

ABRAHAMS

Dangereuse ?

DR VAN NYPELSEER

Oui, vous êtes dangereux.

ABRAHAMS

Mais pas du tout, vous le dites ! Vous n'arrêtez pas d'essayer de me faire croire que je suis dangereux, mais je ne suis pas du tout dangereux !

DR VAN NYPELSEER

Vous êtes dangereux parce que vous méconnaissez la réalité !

ABRAHAMS

Pas du tout !

DR VAN NYPELSEER

Vous méconnaissez la réalité !

ABRAHAMS

Je suis un petit mouton ! J'ai toujours été un petit mouton !

²²

DR VAN NYPELSEER

Vous méconnaissez la réalité !

ABRAHAMS

C'est vous qui êtes dangereux ! C'est celui qui le dit qui l'est.

DR VAN NYPELSEER

Vous méconnaissez la réalité !

ABRAHAMS

La « réalité », qu'est-ce que c'est ?

DR VAN NYPELSEER

Pour le moment, vous êtes dangereux parce que vous méconnaissez la réalité.

ABRAHAMS

Mais qu'est-ce _que c'est la « réalité » ? Il faudrait qu'on s'entende d'abord. Moi, je sais une chose, du point de vue de votre réalité, c'est que vous êtes très en colère, vous avez un mal fou à vous dominer et vous allez sûrement éclater ; ça va péter, vous êtes sous pression ; vous allez sûrement vous énerver, et ça ne sert à rien : je ne vous veux pas de mal, il n'y a aucune raison, je ne suis pas votre père !

DR VAN NYPELSEER

Vous avez là votre enregistreur !

ABRAHAMS

Je ne suis pas votre père !

23

DR VAN NYPELSEER

Vous avez votre enregistreur.

ABRAHAMS

Et alors ?

DR VAN NYPELSEER

Terminons là !

ABRAHAMS

Mais voyons, il ne vous fait pas si mal ! Il vous fait peur ? Ce n'est pas un revolver.

DR VAN NYPELSEER

Terminons là !

ABRAHAMS

Vous avez peur ?

DR VAN NYPELSEER

Terminons là.

ABRAHAMS

Qu'est-ce que ça veut dire ? Terminons quoi ?

DR VAN NYPELSEER

Je ne désire pas un entretien de ce genre.

ABRAHAMS

Dites, est-ce que vous voulez une fessée ?

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux !

24

ABRAHAMS

Est-ce que vous voulez une fessée ?

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux.

ABRAHAMS

Mais non, je vous pose une question ; si vous voulez arrêter de faire le gosse.

DR VAN NYPELSEER

Je vous dis que vous êtes dangereux.

ABRAHAMS

Mais moi je vous dis que vous faites l'enfant !

DR VAN NYPELSEER

Et vous allez me le démontrer, je le crains.

ABRAHAMS

Non, je ne vais pas vous le démontrer.

DR VAN NYPELSEER

Terminons là.

ABRAHAMS

Mais qu'est-ce que ça veut dire : « Terminons là » ?

DR VAN NYPELSEER

Je n'ai rien à vous dire ; vous êtes dangereux.

25

ABRAHAMS

Comment, vous n'avez rien à me dire ? Mais vous avez des comptes à me rendre.

DR VAN NYPELSEER

Je vous ai invité à sortir.

ABRAHAMS

Pardon ! Vous vous trompez !

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux !

ABRAHAMS

Vous avez des comptes à me rendre !

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux !

ABRAHAMS

Je ne suis pas dangereux ; j'élève seulement la voix, mais vous ne le supportez pas ; si on crie, vous avez peur, n'est-ce pas ? Si vous entendez crier, vous ne savez plus ce qui se passe ; c'est épouvantable ; c'est affreux ; c'est le papa qui crie (*depuis quelques instants, les deux interlocuteurs sont à 20 cm l'un de l'autre*), mais moi, Jeannot, je ne crie ici que pour te montrer que ce n'est pas grave cette fois ; tu vois maintenant, déjà tu surmontes ta peur ; voilà ! ça y est ! Tu surmontes ta peur ! ça y est, ça va mieux, tu t'habitues, voilà ; parfait. Ça va mieux. Tu vois, ce n'est vraiment pas si grave ; je ne suis pas ton père ; et je peux crier encore, mais non ! voilà, c'est assez.

26

DR VAN NYPELSEER

Vous imitez votre père pour le moment ?

ABRAHAMS

Mais non, voyons, le vôtre ! Celui que je vois dans vos yeux.

DR VAN NYPELSEER

Vous essayez de prendre le rôle...

ABRAHAMS

Je ne veux rien vous prendre comme rôle auprès de vous ; je veux simplement me délivrer de vos angoisses ! C'est vous qui faites dans votre culotte pour l'instant ! Sûrement ! Regardez ça : pourquoi croisez-vous les bras ainsi ? c'est vous qui vous défendez ! Croyez-vous vraiment que je veux vous frapper ! Où allez-vous chercher que je voudrais vous frapper ! Je suis beaucoup trop sage ! Je me contiens, je ne veux pas faire ce que vous voudriez que je fasse : ce serait tellement plus simple : je vous frapperais, je serais dans mon tort, j'aurais commencé, j'aurais commis un acte qui vous donnerait le pouvoir de... je ne sais pas moi... d'être le médecin, de jouer au docteur, hein... au psychiatre. Si je suis dangereux, je ne suis pas dangereux pour le petit Jeannot, je suis dangereux pour le médecin, pour le médecin sadique, pas pour le petit Jeannot ; celui-là, il a assez souffert, lui aussi ; je n'ai pas du tout envie de le frapper... mais le médecin, le psychiatre, celui qui a pris la place du père, celui-là, il mérite des coups de pied au cul.

Maintenant, laissez-moi vous expliquer ; asseyez-vous ; non ? vous ne voulez pas ?

227

DR VAN NYPELSEER

Vous pouvez parler. Moi, je ne parlerai pas, je vous ai dit que je ne parlerai...

ABRAHAMS

D'accord, c'est moi qui parlerai. Enfin ! Tant mieux ! D'ailleurs, j'allais vous le dire au moment où j'ai sorti l'enregistreur, je ne le sortais que pour parler, que parce que j'allais moi-même parler. Evidemment, vous aussi vous pouvez être enregistré si vous voulez ; d'ailleurs, je vous ferai une copie si vous le désirez ; ça devrait vous intéresser prodigieusement... enfin peut-être... je l'espère pour vous. Bon... voilà ! On ne peut pas guérir là-dessus ! (*il désigne d'un mouvement de tête le divan professionnel*). C'est impossible ! et vous-même, vous n'êtes pas guéri parce que vous avez passé trop d'années là-dessus. Vous n'osez pas regarder les gens en face. Tout à l'heure, vous avez commencé en parlant de « faire face à mes fantasmes ». Je n'aurais jamais pu faire face à quoi que ce soit ! vous m'aviez obligé à vous tourner le dos. Ce n'est pas comme ça qu'on peut guérir les gens. C'est impossible puisqu'en fait, vivre avec les autres, c'est savoir leur faire face. Qu'est-ce que vous vouliez que j'apprenne là-dessus ? Au contraire ! Vous m'avez désappris le goût d'essayer même de vivre avec les autres ou d'affronter quoi que ce soit en face, et ça c'est votre problème ! c'est pour ça que vous mettez les gens comme ça, parce que vous ne pouvez pas leur faire face, et vous ne pouvez pas les guérir, vous ne pouvez que leur refiler vos problèmes de père dont vous ne sortez pas ; et de séance en séance, vous traînez des victimes comme ça avec le problème du père. Hmm ! Vous com-

28

prenez ce que je veux dire ? et j'ai eu beaucoup de mal à comprendre et à en sortir et à me retourner. Bien sûr que vous m'avez fait faire de la gymnastique mentale. Au moins un petit peu, mais avouez que c'était tout de même un peu cher, si ce n'était que ça ! Mais il y a pire : vous m'avez désappris à faire face en me promettant, et je m'en suis remis à vous, seulement, comme je ne pouvais pas vous voir, je ne pouvais pas imaginer quand vous alliez enfin me donner ce que je venais chercher chez vous. J'attendais l'autorisation. Oui, c'est ça ! Vous auriez été bien bête de me la donner, hein, de me retourner, de me délivrer puisque je vous nourrissais, vous viviez à mes dépens, vous me pompiez, moi j'étais le malade, vous étiez le médecin ; vous aviez enfin retourné votre problème d'enfance, d'être l'enfant vis-à-vis du père... C'est vous qui aviez le droit pour vous, humm, le droit de colloquer éventuellement par exemple, peut-être pas moi mais enfin vous avez le droit de colloquer d'autres gens...

DR VAN NYPELSEER

Je téléphonais au 900 pour vous faire partir, au 900, à la police, pour vous faire expulser.

ABRAHAMS

A la police ? Le papa ? C'est ça ? Votre papa est agent de police ! Et vous alliez téléphoner à votre papa pour venir me chercher.

DR VAN NYPELSEER

Parce qu'à mon avis...

29

ABRAHAMS

Mais écoutez ça devient intéressant ; pourquoi vouliez-vous appeler la police ? Vous auriez manqué tout ceci. Avouez quand même...

DR VAN NYPELSEER

Vous êtes docteur en droit...

ABRAHAMS

que j'ai bien fait de vous en empêcher...

DR VAN NYPELSEER

Quand quelqu'un ne veut pas quitter chez vous, c'est à la police qu'on s'adresse.

ABRAHAMS

Ah oui ! Voilà la vérité ! vous m'aviez amené chez vous, vous m'aviez attiré dans votre petit intérieur, dans votre caverne...

DR VAN NYPELSEER

Je vous avais demandé de quitter.

ABRAHAMS

Écoutez ! si vous prenez la parole pour dire des choses pareilles, alors autant me laisser continuer parce que, sinon, nous allons nous énerver, perdre du temps, hein, d'accord ?

Si vous avez vraiment des trucs importants à dire, alors il faut que vous les disiez, d'accord, il faut que vous les sortiez, sûrement ; c'est vrai : vous êtes plein de refoulements... Mais si c'est pour

30

me dire que vous appelez la police ou que vous auriez voulu l'appeler, voilà quelque chose qu'il faudra que vous analysiez.

Bon, alors... ça va mieux ? (*ton extrêmement doux et calme*) ça va mieux ?

DR VAN NYPELSEER

Mais non (*il se lève*), vous allez aller écouter votre enregistreur.

ABRAHAMS

Non, non, non, non, ce n'est pas ça qui m'importe pour le moment, regardez un peu comme vous avez réagi, quelle histoire de fou ! vous vous êtes énervé, excité uniquement parce qu'on sort un petit appareil qui va nous permettre de comprendre ce qui se passe ici. C'est absurde, voyons, d'ailleurs vous n'avez pas pu au fond expliquer pourquoi vous ne vouliez pas d'enregistrement. Vous ne voulez pas me le dire, au moins, pourquoi vous êtes si fâché ? Parce que tout d'un coup, je prenais les commandes de quelque chose ! Jusqu'à maintenant, vous aviez l'habitude de contrôler complètement la situation et brusquement, voilà l'étrangeté qui s'introduit, qui s'installe chez vous.

DR VAN NYPELSEER

Je n'ai pas l'habitude de la violence physique.

ABRAHAMS

Comment la « violence physique » ?

DR VAN NYPELSEER

C'est une violence que de sortir cet enregistreur maintenant.

31

ABRAHAMS

Une violence physique ? (*Etonnement extrême.*)

DR VAN NYPELSEER

Et d'ailleurs, vous l'avez très bien perçu... il n'y a qu'à regarder où est mon téléphone pour voir que c'est de la violence physique (*le téléphone est en effet par terre depuis l'incident initial : « Vous n'allez pas toucher à votre appareil... »*).

ABRAHAMS

Mais écoutez : est-ce que vous parlez sérieusement ? Est-ce que vous avez du plaisir à dire ce que vous venez de dire ? Est-ce que vous êtes content pour l'instant ? Je voudrais m'assurer de votre bien-être ! Est-ce que vous êtes en forme ? Est-ce que vous vous sentez bien ? Ouh, ouh... (*Ton amical s'adressant à un enfant.*) Docteur ! (*Très bas et doux.*) Coucou... Allons, vous ne voulez pas me répondre, vous ne voulez pas me dire ? Enfin ! Regardez un peu la situation ! C'est ridicule ! Tâchons de nous montrer à la hauteur.

DR VAN NYPELSEER

Regardez un peu : ce que vous venez de dire maintenant, ce que vous venez de m'expliquer...

ABRAHAMS

Oui ? Quoi ?

DR VAN NYPELSEER

Vous auriez intérêt à le réécouter.

32

ABRAHAMS

Sûrement, et vous aussi, à écouter votre silence... C'est vous qui êtes refoulé puisque vous ne pouvez pas parler. On sort un enregistreur et tout d'un coup, ça vous la coupe ! C'est bien ce que vous avez dit : « Je coupe. » Vous vous êtes coupé vous-même, n'est-ce pas, dans le sens de l'assassin qui se coupe, qui se dénonce lui-même. Moi, je n'ai rien coupé, au contraire, je veux continuer et je veux qu'on avance vers plus de vérité...

DR VAN NYPELSEER

Le temps que je vous avais réservé est passé, il faut quitter.

ABRAHAMS.

Mais non ! le temps n'existe pas.

DR VAN NYPELSEER

Si, il existe !

ABRAHAMS

Non, il n'existe pas... Maintenant c'est le bon temps qui commence, je vous assure.

DR VAN NYPELSEER

Mais vous avez expliqué quelque chose, eh bien, vous n'avez qu'à en tirer la leçon : vous avez expliqué quelque chose...

ABRAHAMS

Oui ?

DR VAN NYPELSEER

...que vous auriez dû comprendre depuis longtemps.

33

ABRAHAMS

Quoi ?

DR VAN NYPELSEER

Votre attitude.

ABRAHAMS

Comment mon attitude ?

DR VAN NYPELSEER

Mais oui, ce que vous avez expliqué...

ABRAHAMS

C'est vous qui aviez une attitude... (*bruit de sonnerie de porte*)... de coupure.

DR VAN NYPELSEER

Ce que vous venez d'expliquer maintenant, c'est votre attitude. Ecoutez, maintenant, il y a quelqu'un d'autre qui m'attend.

ABRAHAMS

Je m'en fous ! La prochaine victime n'est pas pressée.

DR VAN NYPELSEER

Moi je ne m'en fous pas.

ABRAHAMS

(*Ton catégorique et martelé.*) Nous ne sortirons pas de ce huis clos tant que les choses ne seront pas plus claires sur ce qui s'est passé et sur le problème de vos engagements et du non-accomplissement de vos engagements. Ne parlez surtout pas de violence physique parce que c'est vous, en

34

m'obligeant à me retourner sur le divan qui avez commencé la violence physique, c'est vous qui m'avez tordu, qui m'avez mis la tête à l'envers.

C'est vous qui avez faussé les conditions, vous ne vous rendez pas compte de ça ? Est-ce que vous ne vous rendez pas compte que vous êtes ridicule tout d'un coup ? Il y a quelque chose qui dépasse le moment présent ! Il y a quelque chose de honteux dans votre comportement actuel et d'infantile !

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux, je vous avais dit que vous étiez dangereux.

ABRAHAMS

Docteur Van Nypelseer vous êtes un pitre !... et vous êtes un pitre sinistre ! Vous esquiviez... Je suis venu chez vous pendant combien d'années deux ou trois fois par semaine, et qu'est-ce que j'ai eu ? Si je suis fou et dangereux comme vous le dites maintenant, vous ne feriez que ramasser ce que vous avez semé, ce que vous avez investi avec votre théorie trompeuse. Rendez-vous compte de ça. Et au fond vous vous en tireriez à très bon compte avec votre petite trouille que vous avez en ce moment et la petite réflexion que je vous demande de faire, c'est un petit devoir qu'on vous impose, un tout petit devoir, c'est pas si grave ! ça ne fait pas si mal ! Allons, mais souriez voyons, ne prenez pas cette tête boudeuse ! c'est très important vous. Havez de s'occuper de guérir les gens, d'être médecin ; et la Psychanalyse, on écrit beaucoup de livres là-dessus ; ça mérite qu'on y réfléchisse et que nous

essayions de nous expliquer franchement et de comprendre ce qui s'est passé entre nous

35

parce que nous pouvons peut-être en tirer quelque chose pour d'autres gens et je ne suis pas dangereux, donc ne me dites pas ça tout le temps parce que là, vous essayez de nous égarer ! vous avez empoché le bénéfice d'une situation ambiante, vous êtes un privilégié : vous êtes venu après Freud, on vous a payé des études, et vous avez réussi à mettre une plaque sur votre porte ! et maintenant vous emmerdez des tas de gens avec le droit de le faire, et ainsi vous croyez vous en tirer. Vous êtes un raté et vous ne ferez rien de votre vie que de coller votre problème à d'autres gens...

Bon... Eh bien maintenant c'est fini tout ça, vous comprenez ! vous serez très content de ce que je vous fais subir pour l'instant, parce que je ne vous fais rien subir en fait, rien subir du tout.

DR VAN NYPELSEER

Si, vous me faites subir votre présence.

ABRAHAMS

Je ne vous fais pas subir ma présence, je voudrais que vous restiez assis.

DR VAN NYPELSEER

Violence physique !

ABRAHAMS

Je voudrais que vous vous asseyiez.

DR VAN NYPELSEER

Violence physique ! Violence physique !

36

ABRAHAMS

Pas du tout ; je voudrais que vous continuiez à rester assis.

DR VAN NYPELSEER

Violence physique !

ABRAHAMS

Asseyez-vous, voyons.

DR VAN NYPELSEER

Violence physique !

ABRAHAM

Mais non (*ton paternel et rassurant*).

DR VAN NYPELSEER

Violence physique !

ABRAHAMS

Mais non, c'est du théâtre.

DR VAN NYPELSEER

Vous me faites subir des violences physiques.

ABRAHAMS

Pas du tout, je ne vous fais pas subir de violence physique.

DR VAN NYPELSEER

Je vous ai donné l'occasion de vous expliquer.

37

ABRAHAMS

Moi je voudrais que vous vous expliquiez maintenant.

DR VAN NYPELSEER

Je vous ai donné l'occasion de vous expliquer et je vous ai proposé de...

DR VAN NYPELSEER

C'est vous qui êtes en train de le faire.

ABRAHAMS

Mais pas du tout je suis très bien ici ! je suis comme un sénateur sudiste qui ne quitte pas son pupitre.

ABRAHAMS

Pas du tout, vous m'avez coupé, vous avez interrompu l'explication que je voulais commencer par vous donner.

DR VAN NYPELSEER

Dans la mesure où je ne voulais pas parler devant un enregistreur.

ABRAHAMS

Mais au début je ne vous ai pas demandé de parler, je vous ai demandé de me laisser parler.

DR VAN NYPELSEER

Non, vous m'avez demandé de parler.

ABRAHAMS

Vous m'avez interrompu, c'est comme ça que ça s'est passé : tout d'un coup, vous m'avez parlé de la police.

DR VAN NYPELSEER

Maintenant l'entrevue est terminée.

ABRAHAMS

Sans blague ! Chiche ! Moi je dis que non ! Alors ? qui va faire le premier pas vers la violence physique ?

38

DR VAN NYPELSEER

Vous êtes vraiment très dangereux, oui, vous vous êtes assurément très bien...

(Le docteur va vers sa fenêtre, le bureau est à un rez-de-chaussée surélevé ; bruit très intense de volets qu'il ouvre.)

ABRAHAMS

Vous allez sauter par la fenêtre ? C'est extraordinaire ! vous allez vraiment faire ça ? *(Nouveau bruit de volets qu'Abrahams vient de refermer en riant.)*

Vous voyez que c'est vraiment du théâtre.

DR VAN NYPELSEER

Ça va finir mal.

ABRAHAMS

Ça va finir par un drame ! Un drame sanglant !

Ça va saigner !

DR VAN NYPELSEER

Oui, ça va saigner.

ABRAHAMS

Qui va saigner ?

39

DR VAN NYPELSEER

Ça va saigner.

ABRAHAMS

Mais non ça ne va pas saigner, ça ne va pas finir comme ça ! ça va finir très gentiment ! On s'amuse beaucoup.

DR VAN NYPELSEER

Ça va se terminer par des violences.

ABRAHAMS

Mais non, on ne va pas terminer sur des violences quand même.

DR VAN NYPELSEER

Laissez-moi ouvrir la porte et quitter..

ABRAHAMS

Mais vous avez peur ? Vous recommencez ?

Houu !

DR VAN NYPELSEER

Vous voyez que vous êtes dangereux.

ABRAHAMS

Mais non j'ai besoin de me détendre.

DR VAN NYPELSEER

Drôle de manière de se détendre, vous avez peur.

ABRAHAMS

Vous voulez me faire peur.

40

DR VAN NYPELSEER

Vous êtes dangereux parce que vous avez peur.

ABRAHAMS

Dangereux ? Qu'est-ce que ça veut dire dangereux ?

DR VAN NYPELSEER

Vous agissez physiquement en restant ici.

ABRAHAMS

C'est ça qui est dangereux ?

DR VAN NYPELSEER

C'est comme ça !

ABRAHAMS

Et la torture morale ! Qu'est-ce que vous en faites ?

DR VAN NYPELSEER

Vous agissez sur le plan physique.

ABRAHAMS

Ecoutez, les esclaves quand ils se révoltent, évidemment ça fait parfois un peu de sang et

pourtant vous voyez maintenant, personne ne saigne encore.

DR VAN NYPELSEER

Vous agissez sur le plan physique.

(Il faudrait préciser que Abrahams occupe une position stratégique, adossé à la seule porte de la pièce.)

41

ABRAHAMS

Vous faites dans votre culotte.

DR VAN NYPELSEER

Vous voudriez que je fasse dans ma culotte.

ABRAHAMS

Mais pas du tout, seulement je le constate que vous faites dans votre culotte.

DR VAN NYPELSEER

Vous avez l'impression d'avoir le bon bout... vous croyez que vous m'emmiellez.

ABRAHAMS

Je ne vous emmielle pas ; je n'ai aucune intention de vous emmieller, je voudrais que vous commenciez à parler sérieusement.

DR VAN NYPELSEER

Eh bien moi je vous parle sérieusement : il est l'heure.

ABRAHAMS

Comment ?

DR VAN NYPELSEER

Il est l'heure et j'ai d'autres personnes à recevoir.

ABRAHAMS

Il est l'heure ? Mais comment ? Il est l'heure des comptes ! Sûrement ! l'heure est venue.

42

DR VAN NYPELSEER

Je regrette beaucoup.

ABRAHAMS

Comment, vous regrettez beaucoup ? Mais vous permettez ! c'est moi qui regrette beaucoup, vous ne vous rendez vraiment pas compte ! vous m'avez rendu dingue, vous m'avez rendu fou pendant des années ! des années ! et vous voulez en rester là !

DR VAN NYPELSEER

Au secours !... Au secours !

(A partir de maintenant, le docteur va crier au secours une dizaine de fois, de plus en plus fort, avec une voix de mieux en mieux modulée de cochon satisfait qu'on égorge.)

A l'assassin ! Au secooours ! Au secooours ! Au secooours ! Au secooours !

ABRAHAMS

Taisez-vous et asseyez-vous.

DR VAN NYPELSEER

Au secoooooours ! Au secoooooours !

ABRAHAMS

Taisez-vous ! ou je vous bâillonne !

DR VAN NYPELSEER

Au secoooooours ! (*Long hurlement.*)

ABRAHAMS

Pauvre con, va 1 Pauvre idiot 1 Asseyez-vous !

43

DR VAN NYPELSEER

Au secours ! (*Très faible marmonnement.*)

ABRAHAMS

De quoi avez-vous peur ?

DR VAN NYPELSEER

Au secoooooours ! (*Reprise des hululements.*)

Vous voyez que vous êtes dangereux.

ABRAHAMS

Mais non je ne suis pas dangereux.

DR VAN NYPELSEER

Au secoooooours !

ABRAHAMS

Vous avez peur que je vous coupe le zizi ?

DR VAN NYPELSEER

Au secoooooouuuuuuuurrrs ! (*Cet appel-ci est le plus beau de tous.*)

ABRAHAMS

Allons mon bonhomme, prenez vos lunettes.

DR VAN NYPELSBER

Cassées. (*Ce qui n'était pas vrai.*) (*Nouvelle pause.*)

ABRAHAMS

Eh bien ! Je ne m'attendais pas à ce que vous vous comportiez comme un con comme ça ! vraiment pas ! Vous êtes vraiment un enfant ! C'est vraiment vous qui avez commencé la bagarre ! Asseyez-vous. Et vous êtes un homme de science . Eh bien, elle est belle votre science ! C'est du propre, il serait ravi, Freud !_ Ça. ne lui est jamais arrivé d'en arriver à une situation de fou ruineux comme ça.

DR VAN NYPELSEER

Maintenant, si vous le voulez bien, terminons-en là. On a été prévenu dehors, il vaut peut-être mieux que vous vous en alliez.

ABRAHAMS

Moi, je serais ravi que vous alliez jusqu'au bout.

ABRAHAMS

Quel enregistrement rigolo !

DR VAN NYPELSEER

Ce sera très rigolo ! Au secours ! Au secours f Au secours ! (*Cette fois-ci, c'est le cri lugubre final d'une baudruche qui se dégonfle comme une bête crevée suivi d'un long silence.*)

44

DR VAN NYPELSEER

Vous risquez la collocation mais ce ne sera pas ma faute.

ABRAHAMS

Très bien, ravi, je l'attends de pied ferme cette collocation, je suis curieux de savoir si vous irez Jusque-là, nous écrivons pour l'instant un excellent chapitre de la psychanalyse.

45

DR VAN NYPELSEER

Qu'est-ce que vous voulez que je vous dise d'autre ?

DR VAN NYPELSEER**ABRAHAMS**

Mais alors asseyons-nous et attendons la police, l'arrivée de votre papa. Asseyez-vous, calmez-vous, vous êtes terriblement énervé, docteur Jeckyll... Hein... Le monsieur Hyde n'est jamais très loin.

· Hmm... et dire que je vous voulais du bien...

(*pause*) je ne suis pas dangereux, je suis très gentil.

DR VAN NYPELSEER

Oui, bien sûr, croyez-le.

ABRAHAMS

Non, non... nous allons commencer maintenant le procès des psychanalystes et nous allons voir un peu ce qui se passe et ce qu'ils font dans leur cabinet et où ils en sont avec leurs clients, nous allons voir et je crois que ce sera passionnant comme découverte pour savoir qui a la caboche à l'envers. Quoi, vous voulez partir ? vous voulez fiché le camp en courant ? Trouillard !

(*On entend dans le lointain le docteur s'adressant à sa femme « Lulu, s'il te plaît, téléphone au 900 ! >.*)

ABRAHAMS

(*Imitant la voix et le ton du docteur.*) De grâce fais vite... Bon on s'en va...

Vous n'avez plus rien à dire, docteur, avant qu'on ne se quitte ?

DR VAN NYPELSEER

La prochaine fois...

46

ABRAHAMS

Oui ?

DR VAN NYPELSEER

Aujourd'hui, je ne parlerai plus, je veux bien parler encore avec vous, mais cette fois-ci, je ne parlerai plus que devant des personnes capables de limiter vos violences.

ABRAHAMS

Très bien !

DR VAN NYPELSEER

Mais je suis prêt à m'expliquer avec vous sans enregistreur et devant des personnes capables de vous retenir.

ABRAHAMS

Très bien ! Vous n'avez plus rien à dire ? C'est fini alors ? On coupe alors ? On interrompt la séance ?

DR VAN NYPELSEER

Oui !

ABRAHAMS

Très bien, on interrompt la séance alors, c'est la première séance, à la suivante alors. Au revoir, docteur.

(A suivre.)

SCÈNE 2 (Une semaine plus tard)

Le lieu de la scène est à Bruxelles, dans un hôpital psychiatrique.

PERSONNAGES.

Dr Flament : psychiatre.

Abrahams : le magnétophone est caché sous sa veste.

Raymond : dans le rôle du père.

Julienne : que nous aimons tous beaucoup, qui est très belle mais qui ne se sentait pas très bien ce jour-là.

Les cinq infirmiers : qui se cachent derrière la porte.

DR FLAMENT

Vos parents m'ont téléphoné... en disant que vous étiez plus nerveux. Je leur ai dit que je vous voyais samedi, hein, c'est convenu qu'on se voit samedi matin mais j'ai souhaité vous voir plus tôt pour voir un petit peu comment ça marche et quels sont vos problèmes actuels.

ABRAHAMS

Oui. Eh bien, à propos de la réunion de samedi, il y avait une difficulté ; c'est que finalement, je ne sais pas si Daniel avait l'intention de revenir. Il a manifesté des signes contradictoires au moment où nous nous sommes quittés, et alors, sans lui ça n'a aucun intérêt, et dans la même mesure, aujourd'hui sans lui, ça n'a pratiquement aucun intérêt s'il ne vient pas. Alors d'une manière générale

⁴⁸

c'est ça le problème : c'est qu'on ne va pas au bout de l'utilité, de l'efficacité même de ce qu'il y a à faire.

DR FLAMENT

Oui, mais nous avons déjà dit ça la fois passée quand nous avons parlé, j'ai exprimé mon point de vue, c'est qu'il fallait prendre une certaine distance, décentrer un petit peu ; de toute façon, il y a là un petit problème, il ne s'agit pas de le nier, non pas le mettre de côté définitivement, sûrement pas, mais le mettre sur une voie parallèle, ne pas vouloir le résoudre tout de suite, tellement vite et dans ce climat, disons de recherche passionnée que vous y mettez ; voilà, c'est ça mon point de vue : ce n'est pas possible et quand même Daniel serait là aujourd'hui, ce n'est pas cela qui permettrait d'aller au bout des choses maintenant, tout de suite. Il faut mettre ça dans une perspective de temps plus longue et parallèlement à autre chose qui est situé dans la réalité, hein !

C'est comme ça mon point de vue, je le maintiens.

ABRAHAMS

Oui, mais moi je veux bien ! Je ne suis pas contre. Je ne suis pas contre l'idée de faire les choses de la façon la plus utile possible ; seulement, si on ne les fait pas vraiment, si ce n'est que pour faire semblant, alors...

DR FLAMENT

Oui, je crois que...

ABRAHAMS

Je ne dis pas non mais je pense que, d'une manière générale, ou bien on fait les choses, ou bien on montre qu'on fait les choses alors qu'on ne les fait pas réellement. Moi, je ne demande pas qu'on me donne des gages de sincérité, si ce n'est pas de la vraie sincérité. Voilà, mais ça c'est un des tout petits aspects du problème ; mais ce n'est pas ça qui est réellement important, qui est vraiment fondamental maintenant. Je crois, docteur Flament, pour parler pratiquement, puisque nous nous sommes vus il y a quinze jours, c'est que je vous dise ce qui s'est passé depuis quinze jours, pourquoi cela ne va pas bien. Quand je suis sorti d'ici, eh bien j'ai continué à parler à Daniel pour trouver un terrain d'entente. Je vous ai dit que je voyais que la seule solution possible, c'était que nous essayions de travailler un peu à faire quelque chose de concret, de pratique, d'utile pour d'autres ensemble, lui et moi, de manière à...

DR FLAMENT

Oui, oui ! C'est une bonne chose en effet qu'il faut envisager de faire pour vous, sûrement, mais enfin ça, ça doit se projeter également dans l'avenir dans des conditions, hein, que Daniel a bien formulées, d'une certaine objectivité, tout ça ne doit pas se réaliser tout de suite nécessairement. C'est important, mais ça n'a pas un caractère d'urgence que vous lui donnez.

ABRAHAMS

Je veux bien. Mais quand on me donne un rendez-vous et qu'on n'y vient pas, on entre dans un tout autre registre ! C'est-à-dire dans une série de signes qui sont anxiogènes. Voilà en fait le seul problème : c'est que je reproche à mon frère et à mes parents d'avoir des comportements contradictoires

50

et, par conséquent, anxiogènes, c'est-à-dire qu'ils disent qu'ils veulent bien, mais au moment où on croit que c'est vrai, où on a compris qu'on est d'accord de faire quelque chose, ensuite on entend qu'ils ne peuvent pas ! Alors, en définitive, il y a là la situation de la névrose expérimentale, ce qui fait qu'on est tout le temps bloqué. Or là c'est une situation qui finit pour moi par être source d'anxiété parce qu'on ne peut pas vivre avec : des gens qui vous envoient tout le temps des signes contradictoires. Or, c'est tout à fait typique avec Daniel, et c'est la chose qu'il transpose à l'intérieur de son laboratoire, et je crois que s'il a un grand nombre de suicides sur les bras, c'est en grande partie à cause de ça ; moi, depuis un an, il m'a donné des centaines de fois l'envie de me suicider parce qu'il a une façon de faire qui consiste...

DR FLAMENT

(Interrompt.) Je pense qu'il y a là un problème important et compliqué, mais si vous fixez tout là-dessus, si vous dites « il m'a donné », c'est de nouveau que vous investissez beaucoup trop et les sujets sont une chose beaucoup plus fondamentale. Cette relation-là, c'est toujours la même chose, vous lui donnez trop d'importance.

ABRAHAMS

Mais je voudrais vous montrer que j'essaie de parler sérieusement. Voilà une lettre que Daniel m'a écrite il y a plus d'un an et qui d'ailleurs est faite pour pouvoir être montrée. Je voudrais que vous vous rendiez compte que je ne bâtis pas sur

1. Voir page 281.

51

du sable quand je compte un petit peu sur mon frère pour parler sérieusement. *(Le docteur Flament lit la lettre.)*

DR FLAMENT

Ça c'est, disons, une façon d'acter ce qu'il a fait de positif, d'intéressant, qui doit être élaboré davantage, ce dont nous avons parlé la fois passée. Seulement, ce qui a pu se passer depuis lors dans le cadre d'une réalité avec tous ses tenants et aboutissants complexes, cette

perspective de collaboration avec Daniel. Lui n'est pas entièrement disponible parce qu'il a autre chose à faire aussi, n'est-ce pas ? Ce qui fait que si vous aviez pu ménager un certain temps dans un climat tout simplement de recherche intellectuelle dans la mesure où ceci eût été possible ; mais vous avez de votre côté, vous, passionnalisé la chose, n'est-ce pas, d'une façon qui, pour en revenir à lui... ce qui avait été posé là depuis un an, il vient de renouveler la proposition, ce qui veut dire que ceci est toujours possible, et ce sera possible quand vous aurez pris cette distance que je souhaite pour décentrer les choses.

ABRAHAMS

Mais docteur Flament, quand nous sommes sortis d'ici, Daniel et moi, nous nous sommes mis d'accord pour faire quelque chose, il m'a passé... (*le docteur interrompt, fait signe qu'il n'écoute pas*) mais attendez... non, si vous ne voulez pas tenir compte de la réalité de ce qui s'est passé, il n'y a pas de solution. Nous nous sommes mis d'accord, j'ai préparé... (*Nouvelle interruption.*) Mais enfin, ça ne va pas si on crée des signes contradictoires,

52

Par exemple, si vous donnez un rendez-vous et qu'on arrive ici et que vous n'êtes pas là...

JULIENNE

Tu permets. Je sais à quoi tu fais allusion. Daniel a eu une urgence et il n'a pas eu le temps de s'excuser auprès de Jean-Jacques (Abrahams). Il n'a pas inventé un prétexte pour ne pas être là.

DR FLAMENT

Il ne va pas dire qu'il ne vient pas. Bien entendu, Il a autre chose à faire. Il a eu un imprévu lié à la profession. Ça, je sais ce que c'est. Moi aussi...

JULIENNE

Bien sûr. Mais si je peux dire un mot, le docteur Flament a employé un mot « passionnalisé », eh bien, c'est non seulement vis-à-vis de Daniel que Jean-Jacques fait ça d'une façon excessive₁ mais vis-à-vis de ses parents.

DR FLAMENT

Oui, ça, je suis d'accord, ça m'est apparu aussi.

JULIENNE

Il n'a pas vis-à-vis de ses parents l'attitude d'un garçon de trente-deux ans. Nous nous aimons beaucoup... Daniel l'aime beaucoup... Nous nous aimons tous beaucoup mais ce n'est pas une raison ; il faudrait nous faire vivre tous dans un cocon, ce n'est pas ça la vie...

ABRAHAMS

Mais ce n'est pas ça...

53

DR FLAMENT

J'ai appelé ça (*mot totalement inaudible*) la fois passée : vous vous souvenez que nous avons déjà parlé de ça...

ABRAHAMS

Oui. Bon, eh bien alors je ne sais pas (*ton las*), je ne sais pas ce qu'il faut...

DR FLAMENT

(*Interrompt ton brutal et joyeux.*) Mais moi j'ai une idée précise...

ABRAHAMS

Oui ?

DR FLAMENT

DR FLAMENT

... que je vais vous dire tout de suite, qui n'est pas faite pour vous plaire à l'heure actuelle. Je crois qu'il faut faire un entracte ! Il faut faire une césure !

ABRAHAMS

Mais je ne fais que ça ! Ces allées et venues de Paris à Bruxelles, c'est tout le temps ça, parce que l'atmosphère est tellement insupportable en famille qu'en définitive, je n'y suis jamais.

DR FLAMENT

Elle est insupportable pour les autres et pour vous aussi.

ABRAHAMS

Ah ! elle l'est beaucoup plus pour moi que pour eux, en définitive, puisque moi, je ne crée pas d'anxiété pour les autres.

54

DR FLAMENT

Vous supportez de moins en moins ce qui est insupportable affectivement pour vous, ce que je comprends fort bien, mais je crois qu'il faut tout de même faire attention à trouver une issue quelque part et alors vous risquez là de commettre des actes aussi, n'est-ce pas, dont finalement vous pâtiriez, qui vous seraient finalement désagréables, hein, je ne sais pas moi...

ABRAHAMS

Ah oui ? (*Etonnement.*)

DR FLAMENT

Vous savez fort bien que quand vous en avez saturé jusqu'au niveau de votre point de résistance, au-delà de votre point de résistance, les choses peuvent craquer, vous le savez très bien vous-même (*ceci doit être une allusion à la façon dont le docteur Van Nypelseer a dû raconter au docteur Flament la séance du dialogue psychanalytique*), mais je crois qu'on peut éviter que ça craque ! D'autant plus qu'il y a là un problème qui est marginal peut-être, que vous avez minimisé peut-être à juste titre, c'est ce problème des médicaments que vous avez pris, que vous prenez encore de temps en temps, cela nous y avons fait allusion il y a quinze jours. (*il s'agit de Regenon, un réducteur d'appétit assez innocent.*)

ABRAHAMS

Mais la question pour moi est de savoir qu'est-ce qu'on défend ici en définitive ?

55

DR FLAMENT

Oh ! moi, je vais vous dire très simplement ; je souhaite, on me demande aussi, vous indirectement, les autres, plus directement, à qui vous êtes cher, de défendre votre avenir, tout simplement.

ABRAHAMS

Oui ?

RAYMOND

Sa santé...

DR FLAMENT

Oui, moi, sur le plan de la santé, sûrement.

ABRAHAMS

Oui, eh bien alors, il faut qu'ils y mettent du leur, et ils ne le font pas.

DR FLAMENT

Mais ils ne le font pas dans le sens où vous le désireriez pour l'instant.

ABRAHAMAS

Non, je vous dis qu'ils ne le font pas dans la mesure où ils ne se rendent pas compte de cette question de contradiction de comportement.

DR FLAMENT

C'est possible pour l'instant ; en tout cas, ils se rendent compte clairement, dans cet état actuel de passion qui règne et dont je parlais, que ce n'est pas possible, que c'est impossible.

56

ABRAHAMAS

Oui, il en résulte une conduite d'échec chez moi.

DR FLAMENT

Mais la conduite d'échec, c'est vous qui l'adoptez en réalité.

ABRAHAMAS

Ah ! je ne crois pas.

DR FLAMENT

C'est là que nous avons en partie essayé de nouer notre dialogue et que je souhaite le maintenir justement. J'ai pour ma part justement essayé de vous montrer que vous vous mainteniez dans des conduites d'échec, que nous voulons vous offrir des ouvertures pour en sortir et que nous devons reprendre l'examen de ces problèmes de vos relations familiales parallèlement plus tard, n'est-ce pas, dans un autre climat tout à fait d'accord ; mais la conduite d'échec, c'est vous qui l'adoptez, je ne dis pas délibérément, pas consciemment.

ABRAHAMAS

Mais c'est pour répondre à des attitudes destructrices ! Je vous dis que je voudrais...

DR FLAMENT

(Il coupe.) Il y a plusieurs voies pour répondre des attitudes que l'on peut ressentir comme destructrices, je vous l'ai déjà dit et une de ces voies c'est notamment de prendre de la distance et de ne pas s'enfermer soi-même dans des conduites d'échec.

57

ABRAHAMAS

C'est... *(Flament l'interrompt brutalement.)*

DR FLAMENT

Ce n'est jamais impossible même si c'est parfois difficile ! et c'est bien ça qu'on essaye de montrer ! Maintenant, c'est que vous restez trop prisonnier de ce huis clos et de toute la complication affective que vous avez à cet égard.

ABRAHAMAS

Oui, oui, c'est vrai, et je vais vous dire, docteur Flament, que je vais devoir continuer, je vais faire sauter le bouchon parce que si c'est la seule chose que l'on a à se dire ici concernant cette situation, alors on passe à côté du vrai problème, parce que les gens qui... *(Flament essaye à nouveau d'interrompre.)* Attendez, docteur Flament ! Vous savez très bien que quand une personne en amène une autre chez un psychiatre, c'est celui qui amène l'autre qui est fou.

DR FLAMENT

Non, ça tient à ce problème que l'on peut qualifier de folie dans une certaine mesure *(ici le discours du docteur Flament redevient très confus et difficilement audible)* et c'est bien certain, les psychiatres l'ont compris, vous le savez très bien, vous l'avez dit vous-même et ce n'est pas faux, mais le tout est de relativiser tout ça.

ABRAHAMS

Seulement enfin est-ce que je suis l'enfant qui est amené par ses parents chez le bon maître,
ou
58

au contraire est-ce que ce sont mes parents qui se conduisent d'une façon infantile et qui
auraient besoin d'être un peu éclairés sur leurs conduites à eux ?

DR FLAMENT

Non, non, non, non, (*voix glapissante*) de nouveau, relativisons et localisons les choses. Pour l'instant, ce sont vos parents qui, sachant que je vous ai déjà vu d'une part, puis dans cette situation qui apparaît actuellement comme inextricable effectivement, pour diverses raisons, m'ont redemandé avis et, en effet, en ce moment, vous ont conduit chez moi parce qu'il faut prendre d'autres décisions. C'est tout. C'est commandé par la réalité actuelle, il n'y a pas autre chose.

ABRAHAMS

Oui, mais le fait que Daniel ne soit pas venu...

DR FLAMENT

(*Coupe à nouveau.*) Mais il ne viendra pas ! Il est occupé ce matin ! Il m'a dit qu'il ne pourra pas venir ce matin, mais que s'il le fallait, il viendrait plus tard.

ABRAHAMS

Bon, d'accord ! Eh bien, plus tard, nous pourrions commencer à parler sérieusement. Si nous ne parvenons même pas à nous réunir...

DR FLAMENT

(*il coupe.*) Il faut dire comment je compte réaliser les choses.

ABRAHAMS

Ah ! Enfin !

59

DR FLAMENT

Je vais vous demander de rester chez nous ici à l'institut, quelques jours, je ne sais pas combien pour que nous puissions prendre une distance et renouer ce dialogue et faire ça dans des conditions qui, médicalement, nous permettront de contrôler certaines choses, y compris votre médication.

ABRAHAMS

(*Qui comprend brusquement enfin le piège qui lui a été tendu et toute la comédie de l'entretien.*) Ah ! Eh bien, c'est pas gentil, ça !

DR FLAMENT

C'est pas gentil, je considère que c'est imposé, disons, dans l'intérêt de votre santé, par la situation.

ABRAHAMS

Oui ? Et alors ?

DR FLAMENT

Et alors comme...

ABRAHAMS

Et si je ne suis pas d'accord ?

DR FLAMENT

Avec quoi pouvez-vous être d'accord actuellement. sur une base qui paraisse, à nous... (*il*

ne réussit pas à trouver comment achever cette phrase) Je, Je, Je, Je (bafouillage), je ne peux vous demander votre adhésion totale, sûrement pas, bien que je

⁶⁰

l'espère encore... Je sais bien que vous ne pourrez pas aller plus loin, ça résulte du dialogue que nous avons déjà eu. Je ne crois pas que vous puissiez déjà actuellement prendre une distance objective à l'égard de la situation, qui vous permette de marquer un accord entièrement raisonnable ; donc, je ne vous le demande pas. J'accepterais volontiers que vous me le donniez. Mais je sais très bien que je ne peux pas l'exiger de vous. J'en tiens compte !

ABRAHAMS

Cela veut dire que si je ne suis pas d'accord, mon consentement n'est même pas en question ?

DR FLAMENT

D'une certaine façon, oui, c'est cela.

ABRAHAMS

On ne me le propose pas ?

DR FLAMENT

Ah si ! Je vous le propose. Je vous le propose.

ABRAHAMS

Mais non puisque je n'ai pas le choix en principe.

DR FLAMENT

Il est certain qu'étant donné tant le souci essentiel de votre santé, n'est-ce pas ? et le développement actuel de...

Abrahams se lève pour sortir. Cinq infirmiers sont postés derrière la porte pour le saisir. On entend des hurlements et des bruits de coups.

TEXTES D'ABRAHAMS

ILS SONT LÀ

Ils sont là.

Grâce au théâtre il y a de bons parents présents, de bons regards.

Aucune agressivité n'est nécessaire puisque tout est bien réglé, hein ! il y a une bonne règle.

Vous êtes là en bas, donc les spectateurs, nous lei en haut les acteurs vous avez accepté cette règle, accepté de vous taire, de nous laisser parler tout est simple au théâtre : pas de conflits, tous les conflits réglés. Vous êtes à votre place, vous êtes en paix nous sommes en paix.

Vous voyez en montant ici nous avons mis fin à tous les conflits pour vous, tant que vous restez là en bas.

Ah ! c'est bon ! N'est-ce pas que c'est bon quand tout est bien réglé, en ordre, quand on sait où sont les parents, quand leur place n'est plus vide, mais bien occupée par des experts qui savent ce qu'ils y font et pour qui ?

Vous avez cru qu'on allait vous taper dessus, que nous allions profiter de tout ce pouvoir absolu pour vous régler votre compte.

Eh bien, pas du tout. Nous n'allons pas faire cela, vous tomber dessus, vous écraser, pas du tout.

63

Au contraire, le contraire même de ce que vous attendiez une fois de plus comme inéluctable.

C'est l'inespéré qui se produit ! La Surprise !

Imaginez ce que vous auriez toujours voulu, l'inaccessible, oui le sommet ! Nous vous exhaussons, c'est le cas de le dire. Nous vous exauçons. Vous vous croyiez en bas : la disposition des lieux ! par rapport à la disposition des voix et des regards ! vous voyez comme c'est trompeur la perception habituelle ! Vous étiez victimes d'une hallucination. Là ! Vous sentez comme vous êtes déjà beaucoup plus près de nous, parce qu'il n'y a plus de conflit, la grande distance théâtrale a presque disparu oui le cauchemar disparaît.

Vous n'êtes plus des petits cons cette fois, les parents disent qu'ils vous reconnaissent comme grands. **Ah !** c'est ce mot parent qui vous choque ! vous vouliez des parents mais à la condition expresse qu'on ne prononce pas pour vous ce nom-là vous voulez bien qu'on soit vos parents ici en haut dans une relation théâtrale où elle existe toujours mais surtout pas ce nom-là dont vous avez peur. Il vous rapetisse. Vous voulez être ceux qui portent le nom de parents ! Mais alors voilà ce qu'on va faire pour arranger ça. Si on dit que nous sommes tous des bons parents on dit :

« Tous ceux qui sont dans ce cirque sont bons parents pour tous les autres. »

Imaginez que nous sommes tous sur cette estrade, sur ce balcon on ne peut pas le faire vraiment car il s'écroulerait mais ceux qui sont ici et qui parlent représentent ceux qui sont en bas ! Tous ceux qui sont dans le cirque présent sont ici, et le reste du monde est en bas comme si tout ce cirque était monté de quelques kilomètres par rapport au reste du monde ! On serait disons sur le sommet de l'Himalaya tout d'un coup, ou dans un vaisseau spatial et l'univers est là en bas mais nous sommes tous ici de bons parents et eux, les autres, tous les autres, sont nos enfants qui ne savent pas encore que nous sommes bons, bons parents bien sûr, et que nous parlons pour eux, que nous sommes tournés vers eux (nos arrière-petits-frères) et qu'on voudrait tous les faire monter dans notre vaisseau pour qu'eux non plus ne souffrent plus de la distance comme vous pensiez que vous en souffririez quand on a commencé, quand vous ne saviez pas encore ce qu'on avait mijoté. Donc maintenant nous sommes d'accord hein ici nous tous en haut, nous voulons que tout le monde nous rejoigne hein. Allez criez bien fort : « nous voulons que vous nous rejoigniez ! dans le vaisseau du Snark » « oui vous êtes les mêmes que nous ! » Allez criez fort (là en bas jusqu'au centre de la terre) (où est enfermé notre prisonnier que nous devons délivrer tais-toi tu te trompes de pièce bon reprenons) il faut que de là où nous sommes, la terre là en bas, toute l'humanité, nous entende et monte jusqu'à nous.

Allez, ensemble, « tous les bons parents » (pendant ce temps-là qu'on est occupés à gueuler et à faire semblant de jouer du théâtre au Snark pour réveiller peut-être trois pelés et deux tordus d'éducateurs il s'en passe des choses sur la vraie scène !) Criez : « Il n'y a plus que des bons parents », criez « nous n'avons plus peur du tout du mot " parents " » « il n'y a jamais rien eu d'autre, il n'y aura jamais autre chose ». Nous avons fait cela : la Surprise, l'Inattendu s'est accompli.

Quel miracle hein ! nous sommes tous les mêmes et nous nous représentons tous les uns les autres. On a tout changé en trois coups de cuillères à pot

64 65

hop ! simplement parce qu'on a découvert qu'on avait le Pouvoir et découvert qu'on pouvait ne plus pour la première fois s'en servir pour faire mal, pour faire chier les mêmes, pour accentuer la différence avec des gens qui ne l'avaient pas. Nous ne l'avions que pour leur restituer la conscience qu'ils avaient vis-à-vis de toute l'humanité.

Ecoutez, peut-être que ce n'est pas tout à fait clair, ça a été si rapide, tout est peut-être trop simple, si inattendu, alors voilà ce qu'on va faire : demain vous revenez et on recommence toute l'opération, et tous les jours de notre vie, c'est d'accord. **Non** mais sans blague ! regarde cette bande de cons ! vous avez(...) 1 fois qu'on avait eu le pouvoir on n'allait pas vous foutre sur la gueule ! bande d'abrutis, de cinglés. Allez ! à poil ! Le fouet ! qu'on les coupe en rondelles — le baratin de tantôt c'était pour vous rassurer, vous mettre en condition. Ah ! vous avez gobé que le monde pourrait changer, que vous seriez là au moment où il changerait, que vous seriez enfin les mêmes que nous.

Pourris que vous êtes !

Plutôt crever que d'accomplir le programme miraculeux de tantôt.

Allez ! Tous à la fosse ! Dans la Merde !

Faut souffrir pour avoir le paradis et vous vouliez comme ça pour un effet de théâtre l'avoir pour rien ? Non, mais sans blague ! Oui on va vous flageller, et après on verra si on peut vous y faire accéder à ce lieu. Combien de temps croyez-vous qu'on a répété (étudié) pour la connaître cette pièce ? Nous, nous avons travaillé dur pour mériter d'être ici (en haut). Si vous voulez monter ici apprenez la pièce, les rôles, crapules ! avorton ! et

66

si vous n'êtes pas contents adressez-vous à la ? ec1ion. Tiens ! ils me dégoûtent ! Non, Ils ne mentent pas qu'on joue pour eux.

Qu'ils trouvent le chemin.

On en a assez dit. Fini !

Foutez le camp ! On vous méprise !

Bonsoir !

Hein vous préférerez ça.

Au fond c'est ceci qui vous rassure ! vous continuez comme avant !

On ferme la parenthèse. .

Ce n'est que du théâtre qui ne change rien. On ne vous a rien appris.

Non ? rien ?

1 Texte illisible (N. d. E.)

66

JE VAIS VOUS TENIR LE DISCOURS DE LA NURSE

Bon. Je vais vous tenir le discours de la nurse — là, bien en face, vous mettre en face de l'allaitement, de la source nutritive, puisque c'est ça que vous êtes venus chercher avec tous les petits crevards que vous m'avez menés. Ça va se passer très gentiment, très en douceur puisque vous êtes à distance respectable, bien protégés dans vos fauteuils, bien à l'abri, hein !

Donc, c'est ça que vous voulez hein, ou plutôt eux. Aah ! qui ? nous y voilà ? Eh, doucement ! qui parle de leur faire du mal ? mais non, on vous prévient, on vous dit qu'on va les NOURRIR (*hurlement*).

Nous hurlons pour que vous ne quittiez pas un instant cette attention, que vous restiez bien fascinés, là, bien en face du trou de Maman ! Doucement, doucement, cette fois le trou de Maman est plein de bonnes choses ; regardez ! mangez, aspirez, doucement, doucement (*il hurle*) ça vient, on vous le donne, on envoie les signes qui vous nour-

69

rissent, vous les invisibles, les signes qui vont vous rendre visibles, non, pas vous, les autres, ceux qui d'habitude sont toujours invisibles, ceux qui restent d'habitude dehors, ceux qui d'habitude entrent ci avec vous en cachette, c'est eux qu'on va nourrir, asseoir gentiment dans les fauteuils là où vous êtes, on va leur en foutre de la bonne mère, on va vous écraser de bonne mère, ici on gave et tellement qu'après, plus personne ne viendra en demander. On va leur faire ça, pour *tous* les autres ! Incroyable, hein, quelle opération ! Au lieu de vous aider comme d'habitude à oublier les autres, les absents, on va les nourrir tellement ces braves-là, on va souffler sur eux et ils vont être là, tout gros, tout joufflus, tout contents. Silence ! (*Il hurle.*) Mais non, c'est à eux que je parle pour qu'ils ouvrent bien les yeux, tout grands, hein, vos yeux, faites bien les grands yeux, bien jolis pour ce qu'on va faire, passez la nourriture ! (Ouais, le con de Maman, mmiamm, mmiamm, miamm, ça c'est bon hein ! vous l'imaginez, et eux est-ce que vous **les** imaginez bien devant maintenant, c'est le point qu'ils fixent, le con de Maman va vous faire un clin d'œil allons, ne vous tortillez pas comme ça, ça ne va pas être dangereux. On le tient, il ne va pas vous dévorer cette fois-ci. Nous le tenons ici, nous tous, hein, ensemble, le con nourrissant de Maman en pleine lumière, la terre natale perdue, la revoici en toute beauté, sans danger, avec les bonnes sonorités qui vont le faire jouir pour vous. Ouais, la restitution de l'indu, c'est une notion juridique, ça veut dire qu'on restitue ce qui a été enlevé indûment. Nous répétons pour les besoins de cette justice, parce que le con de Maman avait envie d'être devant vous, vous nourrir. Ouais 1 voilà pourquoi on vous nourrit les yeux avec devant

70

tous ceux qui veulent ce con d'habitude, vous êtes dedans un peu étouffés, alors cette fois-ci, on vous a mis là pour le mettre lui dehors, pour qu'il y ait une relation meilleure, plus évidente, moins mystérieuse, cachée, défendue et aveugle, moins dénourrissante, frustrante, etc. Ainsi, maintenant, vous savez ce que vous faites là, où nous sommes — nous sommes bien, hein ! tous ensemble autour du con souffrant de Maman pour nous en occuper et, qui sait, peut-être le guérir, le remplir de ce qu'il veut en y mettant le monde entier, vous, les copains, toutes les générations passées et futures, grâce à vous. Ça c'est du chouette boulot qui vaut la peine, et puis, c'est marrant et c'est simple. Il suffit de tourner le bouton de la voix et du langage dans la bonne direction qui nous met en face de ce qui est important et bon. Evidemment ; c'est un peu brutal inattendu, mais surtout pour lui, ce lieu, ce gouffre de jouissance d'habitude absent, jamais nommé, jamais vu, oublié, gommé, enfoui, enterre, la bonne chose que personne n'a jamais le droit d'avoir, dont il fallait on vous l'avait dit, hein qu'on vous l'avait dit dont il fallait vous consoler de l'avoir perdu, que c'était le chemin perdu, bouché introuvable ! Marrant, un trou introuvable ! eh bien voilà ! trouvé, nommé, désigné, léché, sucé, adoré, regardé, célébré, partagé, diffusé, proclamé et clamé, enfoncé, pénétré ! Allez en avant ! vous sortez de votre distance, torpeur, vous foncez en avant, tout d'un coup vous galopez, tout le monde se lève, se dresse, entre en lm ! aah que vous êtes beaux, grands, forts. Elle va jouir ! allez, continuez, ne vous arrêtez pas, il est là, encore, ouais, c'est ça, encore et encore, c'est *vous*, c'est votre voie, vous y êtes, ne relâchez pas votre attention, votre énergie, c'est admirable.

71

Voilà, il faut peut-être recommencer, non ! pas tout de suite, vous avez compris, ouais, vous savez ce qui se passera la prochaine fois que vous viendrez au théâtre, qu'on vous adressera la parole vraiment, vous n'oublierez plus ce qui était oublié, ce ne sera plus jamais oublié ; vous savez à quoi vous devez servir, ce qui reste à faire, toujours, tous, à quoi sert la lumière, ce qu'elle sert à éclairer, le langage ce qu'il sert à réveiller, à faire jouir. Alors, c'est bien, on ne se quitte plus. Vous allez aller dire partout que le con de Maman existe, vous l'avez vu, vous l'avez fait jouir vous, lui, en ce moment, ce soir. Quel pouvoir ! Maintenant tout ce qu'on dit le fait jouir, c'est pour lui, on peut continuer indéfiniment, il est là, ouvert

pour nous, il ne s'en va plus, ne se referme plus, il est à nous, on ne peut plus vous l'enlever puisque vous avez compris où il est, comment on le fait venir, vous avez vu le truc ! rien dans les mains, rien dans les poches, tout s'est passé à l'intérieur de vous, entre nous tout ce corps, nous l'avons eu, nous nous sommes mis devant, nous l'avons mis, lui qui le voulait, devant nous. Maintenant, le con de Maman c'est moi, c'est chacun de nous, tout son corps, vos yeux ont vu ce qu'il fallait voir, ce qu'ils étaient faits pour voir, depuis le début ! Oui, vous avez de bons yeux, une bouche qui est bonne, qui a sucé ce qui demandait à être sucé depuis si longtemps, de bonnes jambes qui vous ont portés en avant pour faire tant de bien ; vous avez de bons visages c'est tout ce corps qui est bon, qui fonctionne bien puisqu'il sait pourquoi il fonctionne, le voilà dans sa finalité admirable. Ici, tout commence ; nous avons vu la porte de la vie, nous l'avons franchie. Elle est là, sous notre main, nous la tenons ouverte **avec** nos doigts, avec tout notre corps, la porte ne se

72

refermera plus et tout le monde va venir passer ici.

Nous sommes en face, vous et moi, nous sommes en face EN AVANT, nous avons libéré ce qui devait l'être, il est avec nous, nous pouvons nous lever et partir. Demain, nous redirons ce que nous avons vu et trouvé ici aujourd'hui pour d'autres qui ne savent pas encore tout à fait.

On recommence le boulot et ça va aller de plus en plus facilement, le chemin est tracé, il est ouvert et nous avons fait plein, plein de provisions.

DERNIER ENTRETIEN ENTRE ŒDIPE ET TIRÉSIAS (6 JUILLET 1966)

(Tous les deux sont à présent aveugles ; le corps de Jocaste suicidée est affalé sur un des trônes, mais Tirésias l'ignorera pendant toute la première partie de la scène.)

TIRÉSIAS

Œdipe ! Tu es encore là !

ŒDIPE

C'est toi, Tirésias ? Tu as bien fait de revenir. Pardonne-moi de t'avoir bousculé quand je ne pouvais supporter, tout à l'heure, ce qui depuis s'est avéré exact.

TIRÉSIAS

Oh ! ce n'est pas pour cela que je ne m'étais guère éloigné du lieu où ton sort allait se régler. Maintenant, c'est chose faite. Te voilà, le maudit ! Tu n'as plus rien à raire ici.

75

Va-t'en !

Va expier, en errant loin de cette ville, les crimes les plus abominables que tu ne peux plus nier y avoir commis. Tu as profané cette maison où tu es né, tu es le déshonneur de la dynastie de Thèbes et de la cité tout entière ; tu as foulé aux pieds les lois sacrées du mariage et de la filiation ; tu es un traître et un impie ; tu as usurpé le trône de ton père ; tu l'as spolié de son foyer et de ses biens, tu lui as dérobé son épouse ; mais, pire que tout, tu as souillé ta propre mère !

Estime-toi heureux d'avoir la vie sauve, mais ton châtement sera peut-être plus terrible : non seulement tu es expulsé de ce foyer natal mais encore, tu seras chassé de partout chaque fois que tu voudras t'arrêter sur ta longue route jusqu'à ta tombe ; les hommes à qui tu demanderas hospitalité et secours te fermeront leur porte en reconnaissant sur ta figure, avec horreur, les marques ineffaçables du plus odieux de tous les crimes contre la société et l'ordre établi des familles. Ainsi, le châtement réservé au plus abominable de la race humaine sera

renouvelé jour après jour, jusqu'à la fin des ans qui te restent à vivre.

ŒDIPE

Quelles paroles ! Ne t'inquiète pas, je m'en vais. Qui désirerait demeurer là où on lui adresse de tels mots, que tu parais décidé à répéter tant que je serai à portée de ta voix ; quelle terrible malédiction !

TIRÉSIAS

Bien sûr ! je te fais entendre ce que tu as mérité ; c'est par là que déjà ton châtement commence ; finie pour toi l'immunité royale ; tu n'as plus droit,

⁷⁶

ni à une maison à toi, ni à être l'hôte accueilli dans une maison étrangère sauf le temps de subir sans réplique la malédiction renouvelée qui t'en chasse ! Et moi, maintenant, je te le répète pour que tu puisses t'en convaincre et que s'ancre dans ton esprit le nom de ce qui t'attend.

ŒDIPE

Si le châtement est l'expulsion de partout, le plus grave est celle de la maison de mes parents ; les renouvellements ultérieurs ne seront qu'un rappel qui ravive celle-là.

TIRÉSIAS

Eh oui ! Tu as raison ; aussi, c'est pour cela qu'il importe qu'ici je ne me lasse pas de le répéter tant que tu y es présent encore.

ŒDIPE

Quel rôle terrible il t'a été donné de remplir ! Ainsi, non seulement tu es le juge mais aussi le bourreau chargé d'exécuter tes propres sentences, Tirésias. Cela ne doit pas être bien agréable et tu te serais épargné cette tâche si tu n'étais pas revenu ici maintenant ou du moins avant mon départ. Il faut que je te demande pardon d'être finalement cause de ce que tu es toi-même frappé par l'épreuve et malheureux.

TIRÉSIAS

Qu'essaies-tu de dire ? Je suis revenu avant ton départ pour faire mon devoir et te dire ce qu'il fallait, c'est-à-dire ce qui est juste. C'eût été trop facile que tu t'enfuyes comme un simple voleur, quitte d'une prise de conscience totale de l'ampleur de ton crime et de ta déchéance. Certes oui, mon rôle est

^{76 77}

ingrat et pénible mais je t'interdis de me demander pardon et de m'appeler malheureux ; le malheureux ici c'est toi, toi le criminel ; et pour avoir commis le pire des crimes, tu es le plus malheureux de tous les hommes, chargé d'endurer le pire des supplices, la honte et l'humiliation jusqu'à ta mort ; car tu dois servir d'exemple à tous les autres ; il faut que cesse ce genre de crime dont tous les enfants menacent, plus ou moins secrètement, leurs parents ; c'est pour le maintien général de l'ordre des familles que tu as troublé dans la tienne, qu'il y a lieu désormais que tu ailles de ville en ville, de pays en pays, et que tu inspires partout l'horreur. Tu seras traité comme un pestiféré ! car c'était ce crime-là, cette peste dont la puanteur mortelle frappait cette ville dont elle va être débarrassée par ton départ.

ŒDIPE

Oui, je vois, c'est pour l'exemple que mon destin est ainsi scellé depuis toujours par les anciens : je suis puni pour l'exemple sans qu'il y ait à se préoccuper de savoir s'il y a eu faute ou non.

TIRÉSIAS

(Rugissant.) Qu'oses-tu proférer ? Se débarrasser de son père, devenir le mari de sa propre mère, cela ne te suffit pas ? Ne fais pas l'innocent. Il fallait que tu en saches long sur la gravité

de pareils actes quand, toi-même, tu as avoué avoir fui Corinthe dans l'angoisse de les commettre !

ŒDIPE

Mais cette fuite ne prouve-t-elle pas justement ma volonté formelle de sacrifier tout pour éviter ces actes ?

76

TIRÉSIAS

(Rires.) Œdipe ! tu as été jugé par les Thébains, qu'aurais-tu pensé du voleur plaidant non coupable sous prétexte d'avoir quitté une maison pauvre les mains vides en jurant d'abandonner son métier de voleur, quelques heures avant d'être pris, chez des riches, la main dans le sac ? En d'autres temps, cet impudent aurait été condamné à avoir non seulement la main mais aussi la langue coupée !

Tu avoues qu'en quittant Corinthe tu avais la pensée d'éliminer ton père et d'épouser ta mère, et tu t'es mis sur la route te menant à ces actes. Que veux-tu de plus ? C'est de la préméditation. Tu as rêvé que tu commettais ces actes, donc tu as désiré tes commettre ! Quant aux protestations d'une fuite pour y échapper quand tu préfère en fait choisir la route qui y conduit, mieux vaut ne pas y insister.

ŒDIPE

N'en parlons plus. Ecoute, Tirésias, je suis prêt à partir, j'en ai même hâte, mais il reste encore quelques moments avant la fin de la nuit ; puisque je dois servir d'exemple en me montrant aux hommes, il faut sans doute commencer par ceux de cette ville-ci avant de la quitter ; comme tout dort encore, je suppose que je dois attendre la levée du jour et peut-être me tiendras-tu ici compagnie ?

TIRÉSIAS

Bien entendu, je ne te quitte plus, je reste pour veiller et être sûr que tu t'en ailles, mais tu as raison : il est salubre, oui, que les Thébains voient bien ton état de déchéance et assistent à ton expulsion de leur ville.

79

ŒDIPE

Voilà qui est dit. Es-tu content au moins ?

TIRÉSIAS

De quoi ?

ŒDIPE

Que je n'argumente plus contre toi de ma culpabilité.

TIRÉSIAS

Evidemment puisque j'ai raison.

ŒDIPE

C'est pour cela que je l'ai admis.

TIRÉSIAS

Hein ?

ŒDIPE

Oui, pour que tu sois content.

TIRÉSIAS

Non, parce que j'ai raison.

ŒDIPE

C'est la même chose.

TIRÉSIAS

J'ai raison mais je ne suis pas content.

ŒDIPE

Pourquoi ?

80

TIRÉSIAS

Vas-tu te taire ! Je ne suis pas content parce que tu parles. Tu n'as que trop longtemps parlé ici, beaucoup trop longtemps, beaucoup trop de mots.

ŒDIPE

Les Thébains ne détestaient pas ce que je leur disais.

TIRÉSIAS

C'est leur affaire ; presque tous en sont morts. Il était temps que j'arrive pour mettre fin à ce discours-là.

ŒDIPE

Eh bien, moi, je suis aussi content de ton arrivée et de ce que tu as fait ; en fait, maintenant, je puis dire que je suis entièrement content de tout.

TIRÉSIAS

Tu es devenu complètement fou.

ŒDIPE

Peut-être, le bonheur est aussi une folie. Imagine l'e qui m'arrive pour me combler : Thèbes, ma ville natale, va se trouver sauvée de la peste, je t'aide à remplir ta mission en me mettant en conformité avec celle-ci, et de plus, je vais servir tous les hommes à titre d'exemple.

TIRÉSIAS

Décidément, Œdipe, tu as tout perdu sauf une chose, ton orgueil, ce qui est normal pour te défendre maintenant mais attends un peu d'avoir vécu la suite.

81

ŒDIPE

Tirésias, n'est-ce pas toi qui fais preuve d'un peu d'orgueil ? Je viens de te dire que je suis content de ce que tu sois content toi-même de me chasser d'ici ; pourquoi veux-tu que je sois moins content des rapports que j'aurais avec ceux qui, plus tard, feraient pareil ?

TIRÉSIAS

Œdipe, j'en ai assez d'un entretien stérile ; si nous devons encore passer quelques instants ici ensemble, il n'est plus question de dialogue.

ŒDIPE

Mais, Tirésias, alors de nous deux, c'est toi qui viens de perdre quelque chose que moi je conserve : la possibilité de parler et d'écouter.

TIRÉSIAS

Il y a des dialogues sans intérêt ; d'ailleurs, nous ne parlons plus le même langage ; désormais, il y a un mur entre toi et les autres hommes qui ne t'adresseront la parole que de très loin, seulement pour t'interdire de les approcher. Quant à un discours utile, je pense déjà à celui que j'aurai à tenir ici, demain, pour réorganiser la cité que tu laisses sens dessus dessous.

ŒDIPE

Oui, tu vas pouvoir ainsi t'occuper de réparer mes fautes de gestion, en justifiant le droit de donner ton nom aux solutions qu'il faudra continuer à apporter aux éternels petits problèmes d'une cité, Quant aux autres hommes qui vont se trouver sur

82

ma route, ils feront ce qu'ils voudront. Tu dis que tous me chasseront ? Voire !

Puisque, en remplissant aujourd'hui le rôle du coupable pour des crimes que chaque génération impute à celle qu'elle fait venir au monde, je ne fais que répéter une histoire éternelle et immuable, il est impossible que je ne rencontre en chemin des homologues, d'autres Œdipes ayant connu le même sort que moi dans d'autres villes, et qui sait, peut-être des Œdipes chassés de Thèbes avant moi par d'autres Tirésias ; si vraiment les autres hommes refusent de nous parler, nous trouverons bien notre propre langage afin de nous comprendre. Mais s'il se fait que je sois vraiment seul, je me tairai sans peine car, étant prêt à m'entendre avec n'importe qui, je n'ai plus rien à dire de particulier à quiconque ; il n'y a plus place désormais pour de l'incompréhensible dans ma vie. Néanmoins, je suis tout de même heureux que ce soit toi qui t'occupes de cette cité après moi ; tu viens de montrer un grand sens des responsabilités conforme à ta réputation de sagesse ; ç'aura été une chance, avant de partir, d'avoir rencontré celui qui va reprendre en main les affaires et lui recommander mes enfants, même s'ils ont presque l'âge adulte ; aucun père, cependant, ne peut être sûr qu'il a rempli sa tâche entièrement et que ses enfants ont appris à vivre.

J'aimerais d'ailleurs leur dire un dernier mot avant de me mettre en route.

TIRÉSIAS

Ne t'inquiète pas pour eux, j'en prendrai d'autant mieux un soin particulier que je vais enfin reprendre ici ma place ancienne où je pourrais donner d'utiles conseils à leur mère.

83

ŒDIPE

Leur mère ? Tirésias ! Contrairement à ce que tu as dit, ne connaissais-tu pas toute la tragédie d'Œdipe ? Voyons, elle ne respire plus, Jocaste.

TIRÉSIAS

(Hurlement.) Quoi !

ŒDIPE

A côté de toi, assis dans son trône, ce qui reste de son corps est là.

TIRÉSIAS

Mais... tu l'as tuée ! Assassin ! Matricide ! Ton crime est mille fois pire que tout ce que je pensais, *(Il se couvre la tête de ses bras et sanglote)*

ŒDIPE

Elle s'est empoisonnée au moment où la vérité s'est dévoilée ; c'était impossible à éviter ; quoi que nous fassions, nous arrivions trop tard.

PROLOGUE D'UNE PIÈCE ¹ POUR MONTRER AUX YEUX QUE LA MORT ET L'ANGOISSE N'EXISTENT PAS (13 MAI 1968)

Mesdames, Messieurs,

Nous voici arrivés à la dernière étape, où ce qui reste à faire paraît devenu moins difficile ; à quoi bon le nier ? N'est-ce pas précisément l'attitude Inhumaine dont nous n'avons que trop

souffert et qui nous rend complices du crime ?

Quelqu'un parmi nous est condamné à mourir dans un avenir hélas ! très proche, quelqu'un qu'on a laissé trop longtemps sans soins et dont on a décelé trop tard le mal dont il était contaminé ; oui sans doute, si l'on s'y était pris plus tôt, on aurait pu encore le guérir, mais plus maintenant ; plus rien

1. Pièce écrite pour être jouée par des aveugles et pour montrer que les aveugles ne sont pas ceux qu'on croit.

85

de ce que nous pourrions ou voudrions faire, malgré toute-notre bonne volonté, ne servirait à réussir à le sauver en l'arrachant à un sort devenu inéluctable ; mieux vaut que d'emblée nous renoncions donc à œuvrer inutilement à contresens ; d'ailleurs, ce n'est pas pour cela que nous sommes réunis ; si nous sommes ici dans une salle de théâtre où lui-même, ce condamné, est venu chercher refuge pour quelques heures, lui qui sait de quel mal incurable il est atteint pour essayer au moins un peu le temps de sa présence d'en être distrait, qu'au moins cette fois-ci il ne soit pas trompé et ne s'en aille pas entièrement déçu de ne pas avoir trouvé cet oubli de la menace de sa mort qu'il était venu chercher en s'adressant à nous.

Que ce lieu lui soit un refuge, mieux, considérons-le comme notre Prince pour qui ce spectacle va être donné, et faisons-nous ses sujets, ses serviteurs, qui allons le servir lui qui ne l'a jamais été, chacun au mieux de la place qui lui échoit, les uns dans le rôle de spectateurs, les autres dans celui d'acteurs.

Ainsi ce sera du théâtre lui-même, et en totalité, dont il aura eu avant de mourir au moins une fois la représentation dans son intégralité, une fête en son honneur, de cette merveilleuse invention mise au point pour effacer temporairement l'angoisse, et ainsi, nous pouvons le remercier notre Prince, puis-. qu'à présent nous ne sommes plus venus chacun pour son propre compte, mais pour lui, pour cette joie extrême, contents nous aussi de recevoir de lui cette chance d'œuvrer à accomplir le rôle dévolu à chacun.

86

S'il meurt soulagé grâce à ce soir, nous n'aurons pas été ici seulement pour le temps de notre plaisir un peu perdu, nous le lui aurons consacré, à son soulagement, nous aurons achevé une bonne œuvre.

Tous auront servi le théâtre en participant à lui montrer ce que c'était, et lui, de même, venu exprès pour l'apprendre, en nous apportant sa solitude et une mort prochaine, en confiant à nos soins sa souffrance.

Mes amis !

Au nom de ce mourant en qui nous avons reconnu un Souverain digne de nous, je vous Implore, je vous en conjure, lui qui n'a jamais été l'imé, que personne n'avait jamais cherché encore à comprendre, aidons-le de toutes nos forces à conserver intacte ce soir, aussi longtemps qu'il est en notre pouvoir, cette distance déjà si réduite qu'il a réussi à maintenir ouverte entre sa personne et ceux qui le poursuivent et le traquent ; qu'il y ait ainsi une suspension dans cette chasse inhumaine dont il est injustement l'objet, par le fait même qu'on n'a jamais arrêté de se méprendre sur lui ; qu'ainsi acteurs et spectateurs par la solidarité d'une attention simulée pour le spectacle soient une distraction qui au moins impressionne et intimide les assassins poursuivants de ce malheureux. Pensons que c'est notre présence ici bien remplie et sa présence constante à notre esprit, l'élément inés16ré nouveau qui peut empêcher, retarder ses assaillants à le rejoindre pour l'achever déjà. Dès lors, si nous n'aurons rien su faire pour le sauver, nous lui aurons procuré au moins quelques heures de plus à vivre, à pouvoir respirer avec plus de calme.

87

Quel bien inestimable pour un condamné à mort qu'un tel sursis, et c'est pourquoi, il sera si

beau quo nous ayons pu réussir un acte si grave au prix d'un sacrifice, d'un effort qui pour ainsi dire ne nous coûte rien.

Ecoutez ! il bat en vous le cœur de ce malheureux, le cœur de notre Prince, vous le sentez entre vos mains, entre nos bras aimants qui le soutiennent, qui réchauffent encore un peu ce qui lui reste de vie.

Petit Prince, en ce moment nous savons que tu es heureux, toi déjà trop affaibli pour parler ou remuer, tu nous vois, tu nous écoutes, et maintenant oui tu te détends.

Nous te saluons, nous te remercions de l'offrande que tu nous fais de la mort prochaine de ton corps et de ton esprit, que tu consens à ce que nous nous l'appropriions déjà de ton vivant. Ton agonie nous appartient, elle nous grandit, elle grandira notre spectacle, elle le hissera à une place unique dans l'Histoire, hors de la série des meurtres insignifiants, des drames anonymes, perdus. C'est cet anonymat lui-même, le nom sous lequel une gloire posthume te sera reconnue, parce que c'est toi, et parce que c'est nous, qui trouvons par la grâce de ta faiblesse extrême en nous assez de force pour nous dire que nous avons le droit enfin qu'il en soit ainsi, et pour nous faire entrer du coup ensemble dans l'immortalité.

Comme la vie qui s'éteint devient précieuse, lui seul, notre condamné, sait tout ce qu'elle vaut ; c'est vers lui qu'entièrement il faut nous tourner pour

88

le savoir, et en recevoir le don constant de ce qu'il nous offre.

Quelle Providence faut-il remercier de nous avoir choisi justement nous, à qui elle a envoyé la mort de celui-là pour sanctifier notre soirée.

C'est si rare qu'on meure vraiment pour de bon au théâtre ; combien de spectacles truqués par des simulacres dérisoires qui ne peuvent tromper personne, ni remplir aucun office.

Notre Prince n'est-il pas, à l'article de la mort, la plénitude même de vie que nous avons tant besoin de lui arracher maintenant ? Il en devient aussi vivant qu'un nouveau-né qu'on apprête avec révérence pour le plus merveilleux, pour le plus grand, le plus beau des sacrifices ; l'échange de sa vie va nous rendre la nôtre et nous naîtrons de lui.

Voici le temps où l'ordre du règne vivant s'inverse, où meurent les nourrissons pour engendrer une race de vieillards rajeunis.

Pour le mettre en sûreté prenons-le dans notre bouche, avalons-le, qu'il ne risque jamais plus de reparaître aux yeux de ses ennemis terribles.

Petit Prince, nous allons te digérer, assimiler entièrement ce corps étranger dont toujours tu as dû jouer le rôle d'avoir honte en le cachant ; toi, à qui personne jamais n'a voulu goûter, ni toucher ! ce soir tu deviens part de nous, bon et chaud, toi pourchassé comme poison à travers l'interminable alerte des siècles, te voici à bout de course, tombant en nous, fruit mûri que nous n'espérions de sitôt cueillir ; tu peux enfin chuter maintenant sans crainte à la bonne place dont il ne faudra plus que

89

tu bouges, dont tu ne devras plus ressortir, dont tu ne seras plus jamais expulsé.

Que chacun se recroqueville, se tasse sur soi, simule d'être comme lui mourant, pour que lui l'unique traqué, ses ennemis ne le reconnaissent plus en le reconnaissant partout où ils devraient en finir avec nous tous, pour être sûrs d'atteindre celui-là.

Faisons-nous à son image ; que chacun, je vous en conjure, figure et représente l'incurable, aussi déchu, aussi lamentable, aussi horrible, prêt à succomber ; pour lui, acceptez de faire cela rien que pour le temps de cette dernière soirée ; que nul n'ait honte en songeant que tous feront pareil.

Nous allons essayer comme lui sagement, de ne plus trop remuer, d'à peine parler, seulement pour dire l'indispensable, l'inévitable à dire. Attention ! au point où il en est, le

moindre faux pas pourrait devenir irréparable ; allons vite ! mais doucement pour lui dérober honnêtement ses derniers souffles · qu'il ne meure pas avant de nous avoir rendu notre bien légitime, l'âme, qu'il est prêt à nous rendre, qu'elle ne revienne qu'à nous.

Si, en nous entendant, tu sens déjà s'épuiser tes ultimes ressources, retiens-les encore, ne gâche pas notre soirée, ne nous file pas entre les doigts avant que nous n'ayons fini de puiser de toi ce qui fera notre succès ; aie pitié de tes sujets, nous faisons ce que nous pouvons pour partager équitablement entre nos besoins qui sont si grands et les tiens devenus si minces, que tu ne pourras nous reprocher la part princière que nous allons nous tailler en toi, pour qu'à la fin du spectacle il ne reste plus

90

rien ; tu seras bien mort ; tu auras tout donné, nous aurons tout reçu.

Petite chose gaspillée, tu en as assez vu, on t'a trop souvent assassiné pour rien, mais c'est fini ce jeu atroce, plus que quelques instants, pour la toute dernière fois nous te le jurons, nous sommes les gardiens de ton tombeau, du mausolée invisible de ta vie éternelle de petit soldat sans nom qui nous ramène notre patrie où tu rentres vivant et que nous allons sceller.

Toi, notre victime persécutée, ce jour est bien celui de la fin de ta tristesse et de l'avènement de la joie ; regarde ce que nous allons te montrer, nous allons tout ouvrir devant toi pour que tu reconnaises ce que fut l'histoire de l'homme le plus misérable de tous, celui qui chuta après être monté au plus haut, descendit au plus bas.

Tu vas comprendre ! regarde ! voici venir une Thébaine ! quel est' ce paquet qu'elle tient serré contre elle ? Elle pleure ! La vie ne lui a pas été juste, ni à la ville d'où elle vient ; aucun malheur ne leur a été épargné ! Voici l'histoire d'un peuple qui vécut pour connaître le destin des temps de malheurs les plus terribles qui ne sont pas révolus, ceux qui affrontent le plus profond fléau. Que le spectacle de cette misère, Petit Prince, t'aide encore à supporter ton sort parmi nous si tu penses que plus tard le malheur terrible qui aura été le tien et le destin exceptionnel qui l'aura transformé ici pourra à son tour être représenté comme on va maintenant devant toi te représenter le leur, jusqu'à en fabriquer sur tes propres restes un mythe tout neuf.

Quand le monde s'arrêtera-t-il de raconter et de

91

porter tant de tragédies, d'avoir à les transporter toujours en avant de lui ?

Quand pourra-t-il enfin déposer le terrible fardeau de cette mission ?

Vois, tu n'es plus seul à mourir Petit Prince... D'autres s'approchent, viennent s'éteindre en ta compagnie, la cohorte d'une race maudite...

Voici Œdipe !

POUR JULIENNE 1971

Il faut enfin que tu sentes en toi la force de l'arracher à la dualité du monde coupé en deux, d'un côté toi, en face les autres, très loin, inaccessibles ; il faut que tu les sentes en toi, et toi admise en eux, dans la maison de tes pères, mais dans ce monde-ci, maintenant déjà où je t'y honore, où je l'y vois, là, vers le lieu où, en te levant, tu vas te mettre, de toi-même, en marche pour reconnaître ce château dans lequel .tu dormais parce que tu n'entendais pas encore assez clairement les signes des mots s'adressant indubitablement à toi prisonnière du rêve d'une autre, elle-même mais c'est cela que tu ne pouvais voir déjà prisonnière avant ta naissance d'une autre rêveuse, perdue celle-là hors de vue au-delà du temps, cachée dans quelque livre qu'il faut toute ta vie que tu cherches entre le bruissement rassurant des mots imprimés et le silence inquiétant d'une page encore trop nue, où c'est elle qui maintenant, par-dessus ton épaule, lit la présence paisible d'une dormeuse dont le sommeil profond se berce du rêve d'un

prisonnier, lui aussi endormi paisiblement dans la chambre de la prison de ce rêve du livre, comme l'enfant dans le ventre de son arrière-arrière-grand-mère

93

dont c'est le rêve qu'un arrière-arrière-petit-enfant vienne pour la réveiller de ce rêve, pour qu'elle libère cet enfant d'avoir à être pour elle prisonnier, cherchant à s'évader de ce rêve qu'elle fait, qu'elle se donne pour posséder ainsi un homme prisonnier, qui doit accepter d'y demeurer pour être auprès du rêve qu'elle fait d'un prisonnier d'une autre dormeuse.

Et toi, tu t'endors du rêve que l'homme fait d'espérer te réveiller.

Quelle erreur de croire que je serais celui qui désirerait blesser tes yeux quand ils sont pour moi la seule source d'une bénédiction dont ils ne savent pas que toute ma vie attend d'eux ce simple signe

quand sauront-ils qu'il est en leur seul pouvoir de le laisser voir ?

Quand auront-ils, ces yeux, assez de force et de confiance en eux, en leur destinée, pour ne plus jamais être contraints à douter qu'ils n'ont été créés ouverts dès l'origine que pour jouir de la destinée de la force de cette bénédiction quand retrouveront-ils cette origine où on les attend et où on les appelle avec tant de patience et de confiance en eux ?

Kijkhill, 18 septembre 1971.

DERNIÈRE SCÈNE ENTRE ŒDIPE ET LAÏOS (TIRÉSÍAS) RÉCONCILIÉS (SCÈNE ÉCRITE LE 4 DÉCEMBRE 1971)

(Jocaste est toujours affalée morte sur un des trônes.)

LAÏOS

Elle est morte parce qu'il y avait ce conflit qui nous aveuglait, nous empêchait de la voir, elle ne croyait pas que nous puissions être là ensemble 11uprès d'elle vivante, tous ; elle était convaincue d'une rivalité irréconciliable entre nous.

A présent nous connaissons toute la vérité de la tragédie d'Œdipe. Ah ! si les femmes savaient, si on pouvait leur apprendre ; et dire qu'il y en a tant t-11core ici et ailleurs pareilles à celle que nous avons trop et mal aimée !

Que reste-t-il pour nous ? Ici la tragédie est finie.

95

Nous avons découvert que nous n'étions que des comédiens à qui on avait demandé de ne pas savoir jouer une pièce écrite longtemps d'avance où notre rôle était de ne pouvoir y voir clair, qu'il n'y avait là q 'un tout petit enfant qui étouffait et qu'il **ne** fallait parler que pour le libérer, pour refaire **la** pièce où il nous était interdit de nous parler, et **ne** plus être contraints de simuler mortellement des querelles qui n'étaient pas les nôtres.

ŒDIPE

Laïos ! ne t'apitoie plus. Oui il reste une action possible : dire à tous la vraie histoire et la détruire, Nous avons mal joué et perdu jusqu'à présent, mais nous ne sommes pas morts. Devenons acteurs 1 demain nous rejouerons ce que nous venons d'apprendre. Voilà ce qu'elle voulait ; ce qu'elle n'a pu obtemr, faisons-le ! C'est son désir. Ainsi elle vivra ! O mère, entends-tu ?

LAÏOS

Elle a bougé ! Regarde !

JOCASTE

(Se redresse :) Fils, mari, mes frères ! Je me réveille d'un long sommeil. Je me sens bien. Je vous entendais vous parler, et vous aimer. Votre voix et votre décision m'ont rappelée à la

vie. La mort est loin ; vous l'avez tuée en moi en vous réconciliant. Venez vous tous, mes enfants, demain nous partons à Thèbes, nous allons faire le tour du monde et renaître partout en débarrassant le monde de toutes les pestes, en jouant et en apprenant à tous qu'il faut jouer la menace de la mort pour en être guéri.

REPRÉSENTATION CRITIQUE D'ŒDIPE ROI OU LES INCREVABLES (PIÈCE JOUÉE AU FESTIVAL D'AVIGNON, PLACE DE L'HORLOGE, EN 1972)

Prologue anti-Sophocle. Mesdames, Messieurs,

Ce soir dans la ville d'Avignon sera représentée une fameuse tragédie antique, l'un des drames les plus effroyables de tous les temps.

Afin d'épargner les personnes sensibles ou celles qui sont complètement stupides, pour leur faciliter le contact de douleurs trop éprouvantes, la direction de notre théâtre a décidé d'apporter quelques révélations

97

tout à fait inédites destinées à augmenter le plaisir d'assister au spectacle de cette malheureuse tragédie.

Mesdames et Messieurs,

Approchez, approchez ! Venez voir au-dehors **ce** que vous ne verrez pas à l'intérieur : les amours incestueuses de la belle Jocaste. Toute la **vérité** sur l'assassinat de Laïos, le fils perdu, retrouvé, **la** tragédie démasquée.

La plus grande mystification du siècle déculottée Tout ce qu'il faut savoir de la castration, de l'identification, de la catharsis, de la sublimation.

Voici le père assassiné, Laïos, celui qu'on n'a jamais vu, le personnage le plus mystérieux de tout le théâtre grec, présenté pour la première fois en public sous son vrai nom, en chair et en os, hors de son cercueil, avec son père Labdacos descendant d'Agénor et l'ancêtre Cadmos, fondateur de la famille,

La grande Peste de Thèbes avec ses idiots, ses goitreux, ses hydropiques.

Approchez, approchez, vous tous les pestiférés, les délaissés, les mal-aimés, les esseulés de la cité martyre,

Un spectacle de famille ! Voici les traîtres, les infanticides, la fête du crime et du pardon !

Séance complète de psychanalyse avec tous les grands artistes, le père Freud, le père Jung, le père Lacan,

Toutes les écoles, toutes les théories réconciliées.

Venez voir, voir de vos yeux les secrets de l'aveuglement, 2 000 ans de tragédie humaine ramenée en deux heures, deux minutes !

98

Venez assister à la fin de l'histoire avec les pères sauveurs ! ,

La vie est courte, Messieurs, Dames, venez voir le gouffre où on vous l'escamote, comment elle disparaît, comment on vous l'enlève ! Venez vous faire massacrer, c'est par ici !

Le Signifiant, le signifié, l'insignifiant et l'insignifié ! C'est ici qu'on liquide toute la méchanceté et la médiocrité humaines ! Le début d'une ère nouvelle.

La farce commence !

LAÏOS

Alors, Monsieur Œdipe, il paraît que vous avez tué votre père ? On vous a fait croire ça ?

Eh bien, c'est pas vrai ! Moi je le connais votre père ! Votre père c'est moi ! Hahaha ! Elle est bien bonne celle-là ! Vous voyez, il ne faut plus aller vous crever les yeux ! Et comment va Madame Jocaste, mon ancienne épouse ? Est-ce qu'elle baise toujours aussi bien ? Vous savez, Sophocle, il a raconté une drôle d'histoire d'assassinat à mon sujet ! Je vous aime bien, vous êtes un chic type !

JOCASTE

Tiens ! Mais c'est Laïos ! Comment ça va ? Qu'est-ce que vous faites là ? On vous croyait mort !

LAÏOS

Eh ! C'est Sophocle ! Il me fait jouer le rôle de Tirésias pour chasser le petit !

ŒDIPE

Il raconte ça, Monsieur Sophocle ? Oh ! que c'est comique ! Alors il te fait porter un masque ?

99

LAÏOS

Un masque terrible !

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! Fais voir le masque !

LAÏOS

Voilà ! J'ai même un bandeau sur les yeux.

Comme ça je fais croire que je suis aveugle.

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! Mais tu vas faire peur à tout le monde !

LAÏOS

C'est ça qu'il veut Monsieur Sophocle !

ŒDIPE

C'est ça qu'il veut Monsieur Sophocle ?

ŒDIPE

Alors, il veut faire croire que le père est mort ?

LAÏOS

Ouiiii ! Que tu m'as tué sur la route de Daulis !

ŒDIPE

Moi, je t'ai tué sur la route de Daulis ? Oh ! là ! là ! que c'est rigolo, ça ! Tu veux dire qu'au lieu de dire la vérité, que sur la route de Daulis quand on s'est rencontré, on est allé boire un coup, on doit pas le dire ?

LAÏOS

Non ! On ne doit pas ! On dit que tu m'as tué !

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! Mais c'est terrible ça !

LAÏOS

ŒDIPE

LAÏOS

Nous sommes une famille terrible !

Oh ! là ! là ! Que c'est rigolo !

LAÏOS

Et il veut que tu m'appelles Tirésias, pas Laïos !

ŒDIPE

Moi je dois t'appeler Tirésias, pas Laïos ?

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! Je comprends, ça c'est rigolo Ouiii !

On est une famille terrible !

LAÏOS

Ah ! mais si on est une famille terrible, on va faire une chose terrible !

Ti-ré-sias !

100

LAÏOS

ŒDIPE

Qu'est-ce qu'on va faire de terrible ?

101

LAÏOS

Eh bien, je vais te le dire moi.

ŒDIPE

Ouiii. Dis-le-moi !

LAÏOS

On va crever les yeux à tout le monde !

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! oui ! Ça c'est rigolo ! ça va être terrible ! Mais dis, comment on va faire ?

LAÏOS

Eh bien, on va leur dire que le père est mort !

ŒDIPE

Oh oui ! C'est ça ! Ça c'est une idée terrible ! Et ils vont souffrir ?

LAÏOS

Oh oui, ils vont souffrir.

ŒDIPE

Oh ! là ! là ! Qu'est-ce qu'on va les faire souffrir en leur disant ça ! Ça sera rigolo !

LAÏOS

Et tu sais ce qui va se passer ?

ŒDIPE

Non. Dis-le !

102

LAÏOS

Comment, tu ne le sais pas ?

ŒDIPE

Eh oui ! Je le sais ! Mais dis-le-moi !

LAÏOS

Si on leur dit que le père est mort, ils ne vont plus pouvoir bouger.

ŒDIPE

Oh oui ! Ça c'est vrai ! Ils ne pourront plus bouger.

LAÏOS

Tu comprends, si on leur dit que le père est mort, nous les tenons.

ŒDIPE

Oh ça c'est rigolo ! ouiii ! Nous les tenons, ouiii, ouiii, nous les tenons.

LAÏOS

Et alors ils sont mûrs pour la tragédie.

ŒDIPE

S'ils ont les yeux crevés, ils sont mûrs pour la tragédie ! Oh ! là ! là ce que tu es malin !

LAÏOS

Et c'est à ce moment-là qu'on peut, quand on les tient bien, jouer l'histoire de Sophocle, tu as compris ?

103

ŒDIPE

Ha ! On est terrible ! Alors moi, je joue Œdipe de Sophocle ?

LAÏOS

Au Palais des Papes !

LAÏOS

Non, pas toi. Il faut être sérieux !

ŒDIPE

Ah ça c'est vrai, je pourrais jamais garder mon sérieux assez longtemps.

LAÏOS

Alors on leur dit : « Le père est mort ! » et on

ŒDIPE

Oh, ça c'est rigolo ! Au Palais des Papes, hop ! au Palais des Papes ! Ecoutez, Madame Jocaste ! J'ai encore d'autres idées effrayantes pour ceux qui pensent que le père est mort On va les empêcher

<le voir que nous commettons l'inceste !

JOCASTE

les envoie... tu sais où on les envoie sieur Œdipe ?

ŒDIPE

Mon-

Oh ouiii ! empêchons-les de voir que nous faisons tous l'amour ensemble, mère-fille-père, etc., incestueusement ! Ça, il ne faut pas qu'ils le voient !

Ils n'ont pas le droit !

Non, Monsieur Laïos, je sais pas où on les envoie.

LAÏOS

Tu sais pas où on les envoie, ceux qui acceptent que le père est mort, ceux qui sont dans le mensonge, ce x qui croient tout ce qu'on leur dit, tu sais pas ou on les envoie ?

ŒDIPE

Non ! Où est-ce qu'on les envoie ?

LAÏOS

On les envoie où c'est qu'on les enferme !

ŒDIPE

Et où c'est qu'on les enferme, Monsieur Laïos ?

104

ŒDIPE

Tant qu'on leur répète que le père est mort, on est tranquille, ils ne voient pas que nous nous entendons bien ! Alors on sera dans l'inceste et eux, ils ne le verront pas !

JOCASTE

Oh ! ça va être marrant ! Comme ça, leurs yeux ne serviront à rien ! C'est comme si ils n'en ont pas !

ŒDIPE

Mais alors ! ce sera pire que dans l'histoire de Sophocle ! Encore plus de douleur ! Sophocle, c'est

<le la gnognote ! Ah, ils veulent de l'infanticide ! En voilà de l'infanticide ! En voilà plein les yeux !

105

JOCASTE

Oh ! Arrêtez ! Je n'en peux plus ! Ça va trop loin ! On a dit qu'on allait aider les gens à supporter Sophocle !

ŒDIPE

Sophocle, il est trop bon ! Il est trop gentil ! Ils ne le comprennent pas trop énigmatique !

ŒDIPE

Ils courent partout, ici, là ! chez les docteurs, au théâtre, ils cherchent le père disparu ! Alors nous, on a la paix !

JOCASTE

Tu veux dire que ça les chasse ?

ŒDIPE

JOCASTE

Ah ! là ! là ! Qu'est-ce qu'on rigole !

Voilà !

JOCASTE

Ecoutez, mais s'ils regardent quand même et voient ce qu'on fait ?

ŒDIPE

Mais ils ne le peuvent pas ! De quoi tu t'inquiètes ? Je te dis qu'ils ne voient rien ! Tu as dit « le père est mort », comme ça, très fort et hop ! rideau ! Même si on le faisait sous leur nez, ils ne le verraient pas ! Ça, c'est ce qu'il est défendu de voir.

JOCASTE

Mais alors, c'est comme s'ils n'étaient pas là !

ŒDIPE

Voilà ! hop ! le père est mort ! C'est eux qui disparaissent, on est tranquille pour un

moment ! Ils ont l'habitude ! Tu comprends, dès que tu leur dis « le père est mort », ils se mettent à chercher !

JOCASTE

Mais qu'est-ce qu'ils cherchent ?

106

Oh ! là ! là ! Alors, ça va !

ŒDIPE

Ça les pousse en avant ! Ils sont aveugles mais ils veulent revoir, alors les voilà qui galopent dans la direction... tu sais laquelle ? La direction du trou ! Là où il paraît que le père a disparu ! Voilà pourquoi ils regardent vers le vide et que leur regard reste vide !

JOCASTE

Oh ! là ! là ! Les pôvres !

ŒDIPE

Ils ont un grand trou dans les yeux ! Oh ! là ! là ! là ! là ! là ! là ! que c'est rigolo !

109

ŒDIPE OU LA VOLONTÉ DE TRANSPARENCE (DE TRANS-APPARENCE)

Ce qui confère à Œdipe son caractère de personnage tout à fait remarquable et exemplaire, c'est qu'il s'agit d'un héros dont le discours, non seulement, s'affirme comme volonté d'arriver, par le pouvoir de la réflexion de ce discours encore virtuel, à se découvrir le discours pour tous salvateur c'est-à-dire à démasquer la cachette de la vérité en tant que vérité salutaire pour toute sa cité qu'il veut sauver pour se sauver lui-même mais réussit effectivement à progresser jusqu'à atteindre le but final qu'il a visé puisque la pièce finit par la révélation à la lumière de ce qui avait été désigné comme caché au début et que, de même, la cité perdue au début faute de cette vérité réussit à être sauvée à la fin quand le discours d'Œdipe s'achève.

Ce qui est ainsi révélé chemin faisant à la conscience de tous les participants présents, c'est un modèle de coïncidence réalisable dans ces démarches réputées inconciliables pour atteindre

109

ensemble la vérité et la lumière, le salut et le bien général, grâce à une révélation sur le pouvoir des mots en tant qu'approfondissement réflexif permettant d'aller jusqu'à retrouver une connaissance absolue sur le sens d'un langage commun. Or, pareille adéquation est l'idéal toujours visé en principe par ceux qui cherchent à se servir honnêtement de l'usage de la parole.

Bien se servir du sens des mots, c'est aller dans le sens de la découverte de ce qu'est notre bon sens encore caché. Il s'agit tout en parlant de se maintenir constamment sur l'opération pendant qu'elle est en cours, sur ce qu'on essaie de faire de voir et d'entendre, pour toujours comprendre en quoi on n'a pas encore fini de réussir, en quoi il y a encore de l'échec, pour éliminer cet échec et accélérer la marche vers la fin que l'on poursuit ; il y a donc un mouvement d'accélération continue qui débouche en définitive sur la découverte de ce qu'est e général le sens des mots (de là le rapport actuel s1 mt1me entre psychanalyse et linguistique) et pour l'explorateur, un des éléments de ce qu'il découvre en cours de route, c'est son propre pouvoir qu'il avait en lui sans savoir ce qu'était ce pouvoir de s'en servir ; l'homme effectivement fait l'expérience du pouvoir de s'en servir ; l'homme se découvre et se rend à lui-même le pouvoir de réussir dans cette entreprise de découverte de sa vérité salutaire dans

laquelle il est obligé de se lancer parce que quelque chose lui manque ; c'est donc une chasse au trésor où l'homme se découvre lui-même, où le trésor que l'on découvre en faisant surgir les mots, c'est la connaissance de soi comme si c'était de la cachette intérieure dans laquelle on se retourne pour en sortir que quelque chose se

110

libérait grâce à ce mouvement d'extériorisation expressive des mots qui sortent et qui deviennent de plus en plus clairs. C'est ainsi que la vérité sort progressivement du puits ; telle est l'opération de la maïeutique.

Le retournement réflexif sur cette démarche permet alors de comprendre quel est l'outil magique dont on dispose réellement ; c'est donc une réintégration dans le sentiment de pouvoir faire fonctionner cette part de nous-mêmes qui est le pouvoir de parler pour arriver à nous réconcilier et nous entendre, en tant que pouvoir de produire une résurrection, la redécouverte de soi.

Il s'agit de redécouverte et non pas simplement de découverte parce que l'opération consiste à dévoiler à nouveau ce qui avait dû se cacher pour se protéger ; on découvre en même temps la possibilité d'accéder à la maîtrise des rapports humains par le langage et donc celle de ne plus avoir besoin de recourir à un système de protection par lequel on évite les rapports craints comme trop dangereux. Dans la mesure où des problèmes de rapport de forces interviennent dans ces relations, la parole entière, retrouvée et maîtrisée, devient la possibilité de renoncer à tout autre système de contrôle de ces relations ; c'est donc arriver à renoncer au mensonge du masque de fer et de l'autorité apparente, masque dont des expériences de frustration ont imposé le port pour cacher ses désirs d'amour comme si on ne voulait rien ou comme si on avait l'air de vouloir autre chose que ce que l'on veut vraiment ; en se retournant pour reconnaître le sens de la vérité de sa parole, on découvre qu'il faut se tourner vers ses parents, ou plutôt vers les frus-

111

trations parentales, expériences constitutives des prisons de la parole, pour les renverser et en sortir et que l'on ne parle jamais en pratique, on ne désire jamais parler que par besoin de répondre ! au problème que les parents se posent, que leur déguisement nous pose, leur impossibilité d'être dans la vérité nous posant le problème du mensonge et de la vérité et l'obligation ou bien de parler en mentant ou bien de finalement réussir à leur ôter la crainte de dire la vérité si nous en avons le courage.

La démarche d'Œdipe permet de saisir la théorie de ce problème, de cette relation entre la marche du discours, la marche vers la vérité et la marche-retour au mensonge de ses parents, ainsi que la découverte fondamentale de ce qu'est ce mensonge : les parents ne sont en fait pas des parents ; leur mensonge, c'est qu'en vérité ceux qui jouent le rôle d'apparaître comme des parents, ne sont que des enfants ; là est la mystification de gens qui doivent chercher à se faire passer pour des parents ; là est le mensonge criminel qu'ils établissent en fondant avec des nouveaux venus une relation parent-enfant fautive et délirante qui leur permet de se restaurer dans un rapport de dominance où ils peuvent se donner à eux-mêmes le pouvoir abusif d'imposer à de plus faibles qu'eux une relation mensongère du même type que celle qu'ils ont subie. C'est une relation de langage mensongère puisqu'elle érige et institutionnalise entre des individus une fautive différence où les uns sont maîtres et les autres esclaves ; voilà le mensonge dont nous sommes victimes puisque c'est à cause de ce mensonge même qu'on nous a fait venir au monde ; c'est en cela que notre vie est un men-

112

songe au départ et que toute notre lutte est entreprise pour transformer ce mensonge en vérité, pour renverser quelque chose dans l'autre sens et arriver à renverser notre situation injuste, pour faire une découverte neuve : au lieu d'être les derniers, être les premiers. Et c'est pour cela que la société occidentale, dont l'histoire s'érige sous la poussée d'une « quête de progrès », cherche à se perfectionner pour aboutir à un retour au paradis, probablement par la

découverte... puisque chaque génération découvre encore quelque chose ; la dernière découverte est celle qui s'inscrit en ce moment par ce discours-ci qui tend à la représentation d'une réflexion sur l'ensemble du problème de la réflexion où, en regardant toute l'histoire humaine, on réussit à regarder tous les hommes, donc où on est tourné dans le bon sens vers eux, vers l'origine, là où, à la fin de la dernière étape de la démarche totale, on est arrivé à se reconnaître tous, là où nous sommes les premiers et où nous pouvons travailler. Saisir le sens de l'ensemble de l'opération, c'est saisir celui de l'ensemble de l'entreprise totale de vivre.

La volonté de transparence menée jusqu'à sa fin découvre le vrai pouvoir des mots de se restituer à la lumière, d'éliminer tout ce qui, au sens des autres, porte atteinte, s'interpose dans le droit de jouir d'un regard totalement transparent.

C'est pourquoi le discours d'Œdipe nous donne un modèle de l'entreprise de totalisation que tout homme est condamné à devoir accomplir avant de n'avoir plus à parler, pour atteindre le lieu où sûrement il n'a plus rien à dire qu'à parler pour les autres, et le droit de le faire doit révéler qu'il

113

parle pour découvrir ses parents qui se dérobent ; il doit parler pour eux pour qu'ils cessent de se dérober se restituer à soi ses père et mère pour aider ceux qui se dérobent piteusement à l'entreprise à retrouver les leurs.

Le discours d'Œdipe est celui qui permet à chacun d'atteindre son retournement réflexif en vue de retrouver l'origine du sujet du discours.

La grande découverte qu'Œdipe fait dans son discours, est de retrouver ses parents, cachés et masqués à l'origine de son discours, et à la fin ce discours finit par réussir à les découvrir ; ce sont eux les auteurs de son discours et de ce qu'il vit.

En se retournant pour découvrir ce qui le fait parler, Œdipe découvre la généralité de la démarche du discours qui tend au mouvement de la réflexivité parfaite et totale, et qui l'atteint.

Chercher ce qui nous fait parler et chercher notre origine sont une même chose.

Œdipe parle pour découvrir ce qui le fait parler ; c'est la recherche du feed-back du discours, son véritable auteur, la recherche du mouvement de se retourner pour le voir. Œdipe découvre ainsi que les parents sont au début et à la fin du discours qui ne commence qu'à cause de la perte du droit de les voir.

Il découvre le rapport entre le pouvoir des mots et le besoin de revoir, de récupérer la lumière escamotée par les mauvais discours des esprits mal éclairés. Sa démarche est un retournement réflexif permanent sur elle-même en vue d'atteindre une vision totale où il retrouve et récupère tout le sens de son existence.

Démarche proprement admirable puisqu'elle nous découvre le moyen, l'outil du pouvoir absolu, d'acquérir la restitution dont la perte et l'espoir de le retrouver sont à l'origine de ce qui entame le procès du langage, que le retour de la lumière en tant que connaissance achève. La démarche dialectique de ce discours consiste à représenter ceux qui jouent les parents comme dédoublés chacun en un bon et un mauvais parent ; il faut et il suffit alors de détacher, d'arracher le bon du mauvais, voir celui qu'on veut voir et supprimer celui qui empêche, qui masque, qui interdit de voir le bon. Donc il faut nécessairement démasquer le mauvais parent pour révéler le bon. La fin de la quête œdipienne est d'avoir retrouvé le bon parent et laissé dehors le discours de l'autre.

Démarche la plus enrichissante, la plus nourrissante : quête de la nourriture spirituelle désignée comme manquante où le progrès du discours se nourrit immédiatement de son feed-back de vision critique, de sorte qu'il se précise lui-même à tout moment pour **savoir s'il** manque encore réellement ce qu'il était parti chercher. Il y a donc constamment un contrôle

immédiat de l'action en cours pour dépister, réduire et éliminer tout détour superflu et atteindre le but salutaire infailliblement et de plus en plus vite.

C'est un discours dont le progrès se nourrit de son feed-back : primo, du besoin de vision de la lumière vitale chez ceux à qui il s'adresse, secundo,

114 115

de leurs signes de demande pour recevoir en retour cette vision dont ils ont été injustement frustrés, tertio, des obstacles qu'ils prévoient encore à ce retour, c'est-à-dire essentiellement la crainte de voir, s'ils acceptaient de rouvrir leur regard à la vision de la lumière avec le risque que l'obstacle ancien, en tant qu'agent mal intentionné (revanchard) qui l'a douloureusement coupé antérieurement, profite de cette réouverture pour revenir à nouveau faire mal, pour assassiner une fois de plus la vie de cette lumière essentielle en condamnant son passage et le désir de l'avoir.

Le pouvoir de prédiction d'Œdipe quant à son propre pouvoir salutaire qu'il saura mettre infailliblement en œuvre est directement lié à l'inspiration sacrée dont il est pris en assumant la mission qui lui est désignée par les discours de ceux qui s'adressent à lui pour lui demander d'être leur sauveur : il jure en termes sacramentaux de découvrir la vérité concernant la disparition d'un homme qu'il a des raisons de considérer, compte tenu des liens matrimoniaux du disparu, comme son propre père¹.

Est Œdipe celui qui d'emblée affirme en termes de discours performatif (serment) qu'il sera

Cf. Jésus se proclamant fils légitime du Verbe créateur. Ici est le lieu où le discours de légitimation se fait surgissement recréateur d'existence incontestable. Comment ? Quel est le secret de cette opération magique du Saint-Esprit ? En tant que force de représentation du rapport entre ce discours et la manière dont il est représenté par celui qui le représente, elle est capable de provoquer une réouverture des consciences, c'est-à-dire notamment de leur perception de l'être en cassant des limitations imposées et acceptées antérieurement.

matif qui sauvera sa cité qu'ainsi il la relèvera des discours qui la font tomber, qui l'enfoncent, qui la disloquent, la désarticulent, qu'il réalisera par la dialectique de son discours performatif, l'Aufhebung de la cité et découvrira la vérité de la lumière cachée dans les discours trompeurs qui affirment le malheur de la présence de la peste alors que le simulacre du théâtre révèle qu'il n'y a pas de peste présente que dans la présence de ceux qui ne peuvent rien faire entendre d'autre que de tels discours pestifères.

Le discours d'Œdipe se présente d'emblée comme un discours critique sur le discours, c'est-à-dire comme un discours réflexif.

Ce discours découvre ce que sont « l'entendement » et « la réflexion » : un retournement récupérateur du droit légitime de regard clair sur le discours de l'autre qui a suscité une privation, un assombrissement de la jouissance tranquille de ce droit de regard tourné vers la lumière. Il s'agit de transformer la source du discours de l'autre, considéré au départ comme venant d'un parent détenteur d'un pouvoir oppressif et expulseur, et arriver à le regarder comme venant d'un enfant impuissant qui demande qu'on lui rende la lumière qu'il ne peut plus transmettre parce qu'il n'en a plus. Œdipe est celui qui ne veut rien être d'autre que ce qu'il se fait par le progrès de son discours de révélation pour le salut de tous. Il est le héros qui définit son existence héroïque par le discours qui lui permet d'affirmer sa liberté, en tant que pouvoir d'avoir toujours la force de se maintenir en état de disponibilité complète quoi qu'il arrive, pour déchiffrer

116 117

l'énigme contenue dans les discours porteurs d'insuffisances, donc de l'inquiétude des autres.

Il n'a d'existence que celle qu'il produit pour lui-même à mesure de l'effet de reconnaissance réciproque et réflexive de celle qu'il réussit à produire pour tous les autres, qu'il réussit à leur procurer en ayant un discours qui, par son retournement critique et réflexif permanent, tend à expliciter ce qu'est universellement le pouvoir du langage, et comment on délivre la langue maternelle de la cachette audio-phonique où elle est emprisonnée pour tous

ceux qui pourraient l'avoir et qui ne l'ont pas, mais qui la cherchent et la désirent, l'attendent et l'espèrent, c'est-à-dire tous les hommes.

La quête d'Œdipe est à mettre en rapport avec la formule « marcher dans la présence de ses parents, être dans cette présence... » dont la Bible use en parlant du Juste.

La quête de justice d'Œdipe vise à démasquer les circonstances tragiques qui le privent de cette présence totale, c'est-à-dire de ce qui lui manque pour être un Juste. C'est donc une quête de la Sagesse, ce que devrait être la démarche du philosophe.

ŒDIPE ET ANTIGONE (9 JUILLET 1968)

Le modèle exemplaire de la relation entre Œdipe aveugle et Antigone, qui lui sert d'yeux pour le conduire à travers l'errance de son exil et le guider sain et sauf jusqu'au lieu où son destin doit s'accomplir, au nom d'un amour filial dont le caractère d'inceste prohibé est tourné, comme légitimé par le désir d'achever l'entreprise récupératrice du sens de ces malheurs inouïs, là où son arrivée procurera le salut aux hommes de cette cité nouvelle vers laquelle leur couple se met en marche mais aussi grâce à l'aveuglement d'Œdipe qui ainsi se coupe, se préserve du risque d'échouer sur le même écueil qu'Orphée dans sa quête, cette relation modèle ne peut-elle servir de guide pour éclairer ceux qui cherchent, encore en tâtonnant, par quelles représentations les plus complètes faire comprendre à des spectateurs passifs par où ils peuvent réintégrer le pouvoir perdu de se servir de leurs regrets et de leur parole, par quel spectacle privilégié ils apprendront à devenir leur propre guide pour eux-mêmes exilés, aveugles et solitaires mais moins chanceux qu'Œdipe, moins éclairés intérieu-

119

rement que lui, demeurant arrêtés et bloqués dans l'ignorance où ils ont été jetés retrouver le droit d'échapper à leur passivité et de se remettre en marche dans le sens d'un meilleur sort, trouvant par là même à donner un sens au malheur d'avoir été frappés d'interdiction de séjour, en réussissant d'un même coup de maître à dépasser totalement le tragique de l'existence.

L'humanité n'est-elle comparable qu'à un vieillard aveugle ignorant de sa route, qui clame pour retrouver une Antigone qui le reconduise jusqu'à elle-même, à leur rencontre et à cette remise en marche, guidés par le sens commun de leur désir légitime de ne plus se perdre, de ne plus perdre le droit de faire cette progression ensemble, en s'éclairant la voie d'un regard aimant et grand ouvert pour reconnaître le parcours du temps leur restant à vivre et de l'ouvrage à accomplir jour après jour pour franchir ce parcours avec bonheur et sagesse ?

L'humanité est bien un vieillard aveugle tant que ce sont des vieillards aveugles qui en conduisent et en gouvernent les destinées, abandonnées à la fatalité aussi longtemps qu'elle n'aura pas retrouvé son Antigone et ne l'aura délivrée de la grotte où la retient le désir possessif de Créon.

Mais chaque démarche que nous faisons n'est-elle pas obscurément la tentative de retrouver à nouveau la présence d'Antigone à nos côtés, inspirant et guidant nos pas vers le but salutaire, désiré et nécessaire, prête à servir de guide à notre main qui tient la plume et se retournant sur le cheminement de celle-ci, pour veiller et prendre soin que

120

le vieil homme ne fasse nul faux pas qui l'éloigne d'elle ou entrave cette marche visant à manifester et révéler leur rencontre et leur entente définitivement acquise à titre de modèle d'union pour tous ceux auxquels le discours, rédigé exprès à l'adresse de ceux qui doivent encore réapprendre à leurs facultés de voir et d'entendre où et comment reconnaître cette vérité qui est la leur puisqu'elle a été retrouvée pour eux —, apportera le soutien actif de la présence avançant sous les yeux de ces deux êtres ayant tellement bien trouvé le véritable amour ensemble qu'ils ont découvert le secret de leur droit de se retourner sur eux-mêmes (à renverser l'interdit de regarder leur réunion avec plaisir renverser le tragique d'Orphée), sur

leur démarche de vieil homme aveugle et exilé, guidé par la main, le regard, le pas et la voix de sa fille aimante, et de se reconnaître comme un modèle universel d'union réalisée pour parvenir à réussir non seulement une _quête de retrouvaille du sens, mais d'accès réel au but poursuivi ?

Il suffit qu'Œdipe soit celui qui, définitivement, renonce à autre chose que ce qu'il peut regarder à travers le regard de celle qui veut le conduire au but qu'il s'est fixé ; que sa voix renonce à prononcer d'autres paroles que celles qu'Antigone lui adresse d'une voix d'enfant, très douce et très sûre, pour guider sagement sa progression, pour qu'elle se fasse dans la sécurité la plus rapide à atteindre ceux vers qui il s'agit de se porter en tant que message qui leur révèle qu'ils sont ceux qui sont capables de se servir à leur tour du pouvoir en eux de mise en marche du regard et de la voix d'un enfant aimant.

121

Œdipe est celui qui se découvre son Antigone en soi, découverte par laquelle il retrouve et se restitue le bon usage d'un regard et d'une voix efficaces, notamment à tirer le regard et la voix du vieil homme, à le sauver de l'exil, de la déchéance de cette vieillesse.

Ainsi de l'opacité blafarde de la feuille de papier, il est possible qu'émerge lentement, mot à mot, le retour de la vision et de la voix de cette Antigone dont les mots réussissent à faire, en même temps, voir et entendre le royaume heureux d'un enfant présent ici, sous les espèces des sons tendres de sa voix, et non plus le royaume appartenant à quelque vieux souverain faussement bienveillant qui ne nous donnerait qu'une hospitalité fragile et ruineuse à notre liberté, mais le guide sûr d'un retour à notre propre royaume d'autrefois, se montrant comme ce qui peut être définitivement reconquis et maîtrisé comme usage de son regard et de sa voix pour se faire soi-même bon guide.

ŒDIPE ET LA QUESTION DU PÈRE (20 SEPTEMBRE 1968)

La conclusion de toute l'histoire d'Œdipe est qu'il n'y a en vérité pas de père, que toute la notion de « Père » est une mystification.

Il n'y a que des gens qui jouent le rôle de « rôle du père ». Toujours, dans un but abusif pour pouvoir se procurer impunément quelque chose, un avantage défendu à l'abri d'un masque, donc par une ruse frauduleuse ; la notion de Père n'est qu'un masque d'autorité pour s'assurer un droit au recours « légitime » (c'est-à-dire avec bonne conscience) à la force pour redire l'autre, celui à qui on fait le coup de s'imposer avec le titre d'être son Père pour le réduire à une sorte d'esclavage, de passivité.

Au total, il s'agit d'un certain usage du langage, le son « père » étant utilisé par quelqu'un qui se donne uniquement un titre, en vertu duquel l'autre lui doit automatiquement respect, obéissance, sou-

123

mission, donc c'est un titre qui, toujours, sert à l'abus.

Le titre de « bon père » est un concept vide, le bon père est toujours, en réalité, absent, mort, assassiné. Le « bon père », c'est ce qu'on n'a jamais puisque cela ne désigne personne de vivant donc, fatalement, c'est celui qui n'existe pas. En fait, il n'y a jamais eu de « Père ».

Dès lors, on peut toujours accuser, on peut toujours réussir à faire croire aux gens que ce sont eux les responsables de ce manque, eux les coupables qui ont tué le bon père, c'est le discours repris par celui qui accuse ses enfants de ne pas lui donner l'occasion d'être le bon père.

Nous sommes rivés à un système où on est toujours en train d'accuser quelqu'un d'avoir tué le bon père puisque le bon père n'est que l'idéal, l'image de ce que le mauvais père ne réussit jamais à être, à remplir simplement.

Le seul rôle vraiment valable de père, c'est de se dépouiller du masque en servant de deuxième mère, de double à la bonne mère. Le bon père n'est que celui qui fait revenir la bonne mère par le fait d'annuler les erreurs de l'autre mère qui fait face au mauvais père.

« Si je ne puis pas être ton bon père, c'est que tu es coupable. » « Donc, je refuse d'être ton bon père et j'ai raison d'agir ainsi. » « Parce que le Bon Père est mort, je ne peux faire autrement que de l'écraser. »

124

Ainsi, est enfin trouvée une explication justificative du malheur d'une absence en déplaçant la culpabilité sur un bouc émissaire. On voit le côté diabolique de cette manière de parler aux gens, la mystification dans laquelle nous sommes enfermés avec cette idée de Père manquant, ces discours sur le « Père introuvable ». Cette mystification est imposée grâce au fait qu'il y a face à face un personnage qui a la force, une grosse voix, la puissance, ayant pour lui la société (puisque tout est complice de cette mystification), qui a l'appui des autorités pour faire jouer son piège et qu'il se trouve face à quelqu'un d'écrasé que tout oblige à le croire.

Dans une telle situation, on peut toujours prétendre que le Bon Père est mort, a été tué puisqu'il nous manque ; il n'est pas venu, tout le monde accuse et souffre de son absence, de son départ. C'est pourquoi, nous nous sentons globalement tous plus ou moins responsables de cette absence, alors qu'il suffirait de comprendre pour tous que c'est un fantôme, comme le fantôme du Père de Hamlet. Ce que représente le « Bon Père » absent, c'est tout au plus l'idéal que les gens ne réussissent encore jamais à atteindre, l'image qui est la somme, le commun dénominateur ou le plus grand multiple commun de tous les rêves inassouvis qui traînent dans une société. Le Bon Père, c'est de Gaulle, ou bien le Bon Dieu, le réceptacle de tous les rêves inassouvis qui traînent dans une société. Le Bon Père, c'est le de Gaulle ou bien le Bon Dieu, le réceptacle de tous les rêves, l'ancrage, l'envers ou plutôt l'endroit, le lieu de toutes les insuffisances désignées par le mauvais usage du langage, puisqu'on nous désigne toujours des insuffisances, et

125

qui crée ainsi et perpétue seulement de fausses insuffisances, donc de fausses consciences, en nous affirmant lourdement que nous sommes petits, faibles, malades, incapables de jouir (l'interdit).

DONC, EN JOUANT LA PIÈCE D'ŒDIPE

Donc, en jouant la pièce d'Œdipe non seulement nous démasquons Tirésias, le père déguisé, le faux sage, mais nous démasquons Œdipe lui-même, nous démasquons l'entreprise totale de n'importe quel rôle, nous démasquons le rôle, le fait de jouer, et nous démasquons le théâtre en jouant le théâtre, le théâtre devenant alors un démasquage continu, notamment de l'usage autoritaire du langage, c'est-à-dire d'un usage qui exclut le droit de réponse, qui interdit le dialogue, le discours autoritaire ne servant qu'à couper la parole et à aveugler celui à qui il s'adresse en le retournant vers une tâche à accomplir en qualité d'esclave obéissant sans discussion.

Alors nous passons à l'acte et nous mettons les parents à la place de spectateurs mais à la place de spectateurs qui vont retourner à l'école, nous allons leur apprendre la vérité, ce que c'est que la marche à la vérité et nous allons leur dévoiler ce qui leur avait été caché par leurs parents, c'est-à-dire que nous devenons vraiment les bons parents de tous les hommes, puisque nous allons apprendre

127

à vivre à tous les hommes, nous allons les aider à supprimer, à dépasser le problème qui leur a été collé par leurs mauvais parents. Il fallait encore qu'ils nous aient tellement emmerdés pour qu'on soit obligé d'aller fouiller dans la culture pour trouver la pièce *d'Œdipe roi* pour

tout comprendre ; or tout ce que nous avons compris maintenant, en définitive, c'est cela la totalité de la réponse à la question qu'ils nous ont posée, et qui était une question terriblement pleine de contradictions, et alors c'est à la recherche du besoin de résoudre toutes ces contradictions que nous sommes maintenant engagés dans cette action très dialectique et très subtile de renversement continu. Maintenant tu ne sais pas encore très bien quel est ton rôle, mais à partir du moment où tu sauras jouer et que tu auras en bouche les paroles d'Œdipe, eh bien cela deviendra très facile pour toi, une fois que tu auras la parole, jouer la pièce est un prétexte pour avoir la parole, en face des parents ; c'est sous le prétexte du jeu, de l'amusement qu'en définitive on va retourner toutes les règles, à l'abri de la convention théâtrale. Il faut pas croire que cela va être difficile ; au contraire, c'est la simplicité même vers, laquelle nous allons parce que nous sommes engagés dans l'action qui résout l'ensemble des problèmes ; cela veut dire qu'il y a une perspective dans laquelle il n'y a plus aucun obstacle, c'est la machine personnelle qui se met en marche à partir du moment où tu as la parole et où il y a une scène et où l'entreprise humaine n'est plus illimitée par l'insécurité de savoir ce qui va se passer au cas où on réussit ; elle est réduite à l'espace de la représentation qui dure deux heures ; donc on retrouve tout en deux heures dans un certain endroit, où l'on amène le monde entier et la totalité

128

de toutes les contradictions à l'intérieur de cet espace pour les résoudre, pour fabriquer ce passage, cette transformation, et à ce moment-là il n'y a plus à avoir peur de l'énormité de l'entreprise, puisqu'elle ne dure que deux heures, donc quoi qu'il arrive l'essentiel c'est que ça ne dure que deux heures et qu'alors ce n'est pas dangereux et parce qu'il s'agit tout le temps de retourner et de fabriquer davantage, une fois que la machine est lancée tu parviens à dire les choses sur toutes sortes de rythmes différents, tu peux changer de voix, tu peux hurler tout en étant extrêmement clair et il s'agit vraiment de jouer avec le psychisme des spectateurs, d'une façon très magique puisque, à ce moment-là, dans la perspective où nous nous placerons, ils seront absolument en haleine.

Au théâtre l'idée c'est que la . . tu vois la bonne mère apparaît avec les yeux, c'est très gentil que tu aies tout le temps de la mauvaise mère avec la voix, comme je le fais maintenant, mais il faudrait que je te fasse apparaître devant les yeux de la bonne mère, ce que j'ai fait en te parlant des femmes qui viendront au théâtre, du coup tu vois de ce côté-là tu n'es plus inquiet, tu te vois déjà en train de nager dans du vagin, de la matrice. Bien oui, il faut considérer que le théâtre est un grand vagin, dans lequel on va bien s'amuser, tous ensemble, tu vas voir c'est très bandant, c'est vraiment tout le temps faire l'amour, ce va-et-vient, tu vas voir comme ça va tourner, encore, il t'en faut encore ou bien tu es épuisé. .

Eh bien oui, puisqu'on va tuer la mauvaise mère dans le théâtre, c'est-à-dire le mauvais usage des mots, les mots qui conduisent à l'aveuglement ; or il s'agit donc de tout le temps renverser dans le registre visuel ce qui se dérobe au niveau de l'ouïe,

129

de l'entendement, puisque chaque fois que je te parle tu as l'impression que je te dis que tu ne peux pas voir ; si j'ai une voix de père castrateur, ça veut dire que je t'enlève tes yeux, tu peux plus voir, je te dérobe quelque chose à ton regard, mais au contraire si je te dis regarde maintenant, regarde ce que tu vois et vois à quel point c'est beau que tu es là, que tu es tranquillement chez toi, dans ta maison et que tu peux voir tout ce qui se passe puisque tu es maintenant un père tu acquiesces le statut paternel dans cette maison au lieu d'y avoir le statut précaire du fils menacé de ne pas pouvoir tout voir, puisque dans la mesure où tu te sens tout seul dans la chambre où tu te trouves, eh bien tu y es encore menacé, menacé de quelque chose qui se trouve derrière la porte et d'entendre ce que tu es en train de fabriquer dans cette pièce ou tu essayes de t'intéresser au rôle d'Œdipe et dès lors tu aurais une tendance à vouloir t'échapper de la prison où on t'installe. Bien entendu tout ça c'est très inquiétant puisque tu es

encore à deux doigts de la prison, puisque tu es à portée de voix de la voix qui t'emprisonne, dès lors tu ne peux que l'entendre, elle surgit tout le temps, je la fais surgir puisque chaque fois que je t'appelle à en sortir tu entends la voix qui te rappelle et qui te dit « mais il n'en est pas question Benoît, eh là, Benoît, Benoît ». C'est marrant hein comme ça fonctionne... Tu vois, l'idée c'est de voyager, quand tu n'es déjà plus dans cette maison... quand tu es au théâtre et cette maison où tu es devient un théâtre puisque au lieu d'être collé dans le rôle que les autres t'imposent tu vas prendre une certaine distance par rapport à ce rôle et tu deviens l'acteur de ce rôle qu'eux t'imposent jusqu'à présent passivement, donc tu vas agir en te montrant passif, tu agis en

130

fait maintenant, donc tu as une conduite de réussite dans la mesure où tu les satisfais en partie et que tu mûris ton plan de reconquête.

IL Y A PLUSIEURS FAÇONS D'ABORDER ŒDIPE

Il y a plusieurs façons d'aborder *Œdipe*, la pièce de Sophocle. A une première lecture, on peut la considérer comme le modèle tragique de l'histoire de l'homme qui perd tout, où Tout se perd : il perd son royaume, il perd le droit à la parole, il perd sa mère... C'est le modèle du monde où les choses ne peuvent pas demeurer ensemble, où les gens qui s'aiment ne peuvent pas demeurer ensemble, où on est dans la séparation entre les générations ; c'est une image du monde dans lequel nous sommes ; le modèle exemplaire de notre tragédie, de notre impuissance à garder quelque chose de l'ordre de la totalité, c'est-à-dire de devoir toujours vivre, d'aboutir à l'exil, quelque effort qu'on fasse pour pouvoir l'éviter. Il y a une dégradation, un abandon, une perte. Œdipe c'est l'homme perdu, l'homme qui se perd lui-même, qui ne peut que se perdre à nouveau, c'est le monde dans lequel nous sommes habitués à vivre, un arrière-monde où tout au plus on est sur le seuil d'un bonheur mais que l'on ne peut franchir, un bonheur où on

133

n'entre jamais. C'est le monde aussi des livres, c'est-à-dire où, à défaut de l'objet d'amour primitif, on se contente d'un substitut atténué, éloigné, qui abolit par subterfuge mécanique, psychologique la distance, l'éloignement, l'absence, la mort, mais c'est en fait un monde où il y a l'absence, la distance et la mort, et le livre ne fait que simplement s'interposer pour atténuer l'effet douloureux. C'est un monde du mauvais père, de la mauvaise mère, de la possessivité, de l'obligation de devoir demeurer attaché à une ville, à une demeure, à une maison à laquelle il faut revenir, dont on ne peut pas s'éloigner tout en étant finalement pas la demeure dans laquelle on peut rester et qui est la demeure où on peut jouir tout à fait du bonheur.

C'est aussi le monde de l'aveuglement, de l'absence de lumière, de la caverne où on vit d'apparitions fugitives, d'apparences, où on se contente d'apparences.

Dans ce monde-là, il y a le théâtre ; le théâtre, c'est aussi un reflet, une image de la dualité, de la coupure, de la séparation des deux lieux : il y a les acteurs et les spectateurs ; mais c'est une caverne privilégiée puisqu'elle redouble le tragique réel de la vie et, en le redoublant, elle permet justement de se mettre à plus grande distance neuve par rapport au tragique vécu. Les gens vont au théâtre pour acquérir ce regard supplémentaire grâce auquel on peut voir le reflet de sa propre tragédie et donc s'offrir une chance neuve de réconcilier son regard, de le purger de cet aveuglement, de cette coupure, de cette séparation, de cette mort, puisque le théâtre est vision, représentation, donc absence de la mort, absence de l'éloignement. Le théâtre, c'est tout le temps le contraire de la tragédie. Donc, il y a là un mouvement dialectique

134

qui fait du théâtre le lieu où on peut voir et dépasser le mythe d'Œdipe en ce qu'il a de douloureux ; c'est-à-dire où on se rend compte que la tragédie que nous vivons n'est pas une

tragédie mais n'est qu'une comédie. C'est une difficulté, c'est le fait que nous acceptons une certaine impuissance mais on peut, c'est ça que je commence à leur montrer, mais on peut faire ce que je fais, c'est-à-dire on peut se situer à un endroit où on a tout ce que Œdipe a de bon mais où on ne subit pas la perte, on ne subit pas l'exil, on ne subit pas l'éloignement. C'est pourquoi je peux, pour le représenter, affirmer qu'Œdipe a les meilleures choses de la vie, c'est-à-dire p r exemple, ce mariage, cette signification primitive qu'il a pour sa mère. Je peux moi me mettre à la place d'Œdipe. Je décrète que je peux être le mari de ma mère sans que le plafond me tombe sur la tête. Ça veut dire qu'on peut détragédiser : je ne veux pas parler d'une façon tragique. On peut parler de ces choses sans nécessairement avoir une façon tragique d'aborder la question, sans avoir un discours qui se présente tragiquement, c'est-à-dire qu'on peut montrer ces choses et en parler *pour son plaisir*, c'est-à-dire qu'on peut se mettre à la place où on est Œdipe, le mari de sa mère, tant que j'ai la parole. Œdipe dans la pièce ne peut pas le demeurer parce que les autres ont la parole et viennent l'enquiquiner avec leurs discours, ils viennent le culpabiliser, ils viennent l'obliger à perdre à nouveau ce qu'il avait, ce qu'il a, tandis que moi, tant que je reste maître de la parole, je peux en profiter pour me maintenir à cette place et au contraire, l'affirmer toujours, dire que la place que j'occupe n'est pas tragique, au contraire de ce qui est raconté dans la pièce. C'est-à-dire que je prends donc le bon de la pièce et je laisse de côté

135

le mauvais en montrant qu'il ne faut pas être obligé d'être dans la perte ; on peut se servir de l'audience que les gens nous accordent, m'accordent en ce moment pour jouir de ce pouvoir qui en même temps est quelque chose qui me permet d'agir pour leur représenter à eux quelque chose qui est bon, quelque chose où je ne me sers de ce pouvoir de la parole que pour me montrer dans cette réconciliation où je suis Œdipe, le père et la mère, où je suis dans un état de fusion avec le père et la mère et où ce n'est pas tragique, où je montre que l'on peut faire cela, on peut être cela et qu'il suffit alors de se mettre à cette place, qu'on peut occuper une place pareille sans nécessairement devoir en être expulsé, c'est-à-dire qu'on peut apporter, représenter aux autres le retour de la présence d'un enfant qui a la présence de son père et de sa mère, qui les reconstitue sans arrêt uniquement pour montrer quelque chose, pour montrer aux autres qu'ils peuvent également avoir leur père et leur mère, c'est-à-dire ne plus être des Œdipes honteux qui en sont privés, qui ont vécu la tragédie et qui sont dans l'expulsion ; maintenant, nous faisons cesser l'expulsion, nous faisons cet acte théâtral où nous faisons cesser le manque, le manque n'existe plus, c'est-à-dire que nous pouvons parler de tout cela et avoir du plaisir sans que quelqu'un d'autre ne puisse revenir le détruire. Il y a toujours des Tirésias, des Jocastes, des Créons, mais ils n'ont pas la parole pour l'instant, c'est moi qui ai la parole et je m'en sers pour les retarder, les éloigner et pour leur dire à eux aussi qu'ils peuvent retrouver quelque chose et ne doivent plus se servir de ruses, ils ne doivent plus prendre la parole uniquement pour contester cette attitude d'Œdipe puisque eux-mêmes ne la contesteraient que parce

136

qu'ils ne sont que des Œdipes eux-mêmes qui croient encore qu'il ne peut y avoir la parole que pour un des deux, qu'il y a un conflit de maîtrise et de pouvoir concernant la parole. Alors, il n'y a plus de conflit dans la mesure où je leur donne, où je donne à eux, à l'enfant qui est en eux, quelque chose en ce moment, c'est-à-dire qu'ils cessent d'être inquiets. Quand je parle aux gens, je m'adresse à d'autres regards et à d'autres oreilles que ceux qui sont là ; chacun m'apporte des prisonniers qui sont en lui, c'est des gens, des yeux aveugles, des oreilles assourdies qui veulent entendre un message, qui veulent qu'on leur dise quelque chose et qu'on les regarde et qui veulent pour être finalement en paix et pour laisser en paix ceux qui les ont amenés là, qui avaient mission précisément de les protéger, de les satisfaire et de leur fournir en fin de compte cette nourriture qu'ils reçoivent en ce moment. C'est pour ça que c'est un discours, une manière de parler qui est réconciliatrice pour les enfants, pour ceux qui sont

là vis-à-vis de leurs propres absents, vis-à-vis de leurs propres pères et mères. Donc c'est leur restituer le droit d'être ouvertement des Œdipes, des expulsés ayant retrouvé cette fusion.

CE QUE JE VOUDRAIS VOUS EXPLIQUER

(Extrait d'un exposé fait le 12 juin 1969 aux élèves infirmières de l'hôpital psychiatrique de Moisselles.)

Ce que je voudrais vous expliquer par rapport à la pièce de Sophocle que vous allez lire, c'est qu'il y a quelque chose de caché qui n'apparaît pas dans l'histoire d'un gars à qui on fait croire qu'il a tué son père pour épouser sa mère ; et, au bout de ce qui lui arrive, il devrait s'en aller. On le culpabilise d'avoir fait l'amour à sa mère (d'être venu au monde) comme si le fait d'avoir fait l'amour à sa mère équivalait à une destruction du père.

Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est qu'en réalité il n'a pas fait cela du tout, il n'a pas du tout tué son père et, quant à l'idée d'avoir fait l'amour à sa mère, c'est le problème de tous les gosses ; tous les gosses sont au début de leur vie le mari ou le souverain de leur mère puisque leur naissance fait d'une femme une reine ; dans la

139

mesure où il a la voix pour appeler sa mère qui obéit, il est le roi ; l'enfant se sent le mari parce que c'est la mère qui le regarde comme tel, c'est son regard à elle d'où il tire sa propre signification, son identité qui est alors royale, le sens de son regard royal privilégié qu'elle pose sur lui. Pour la mère, l'arrivée de l'enfant représente l'objet phallique, compensation et renversement de son sentiment de castration.

L'enfant est ainsi regardé au début, jusqu'au jour où ce regard lui est enlevé, lorsque la mère cesse de le regarder comme tel (c'est pourquoi, dans Sophocle, Tirésias a le regard crevé, et que le regard crevé correspond à la mise à mort de la mère), lorsque l'enfant n'a plus ce pouvoir d'exercer cette fascination magique sur sa mère, qu'il est éjecté de ce pouvoir, alors, il cesse de se percevoir dans le regard ouvert total de sa mère posé sur lui, il ne peut plus s'y reconnaître comme le roi toutpuissant qu'il y était au début.

C'est cela le problème de la *puissance* qu'il s'agit de récupérer avec l'entreprise théâtrale que je vous propose de mettre sur pied en jouant *Œdipe roi*, la pièce où, avec la reprise ludique temporaire du premier rôle du roi-mari de la mère, l'on se donne à nouveau le *pouvoir*, celui de représenter le savoir qu'il s'agit de récupérer par l'opération de dévoilement de la vérité sur le début de la vie de chacun (on se donne un temps de simulation, de pouvoir de simulation du premier moment où on a dû simuler de nous donner le pouvoir, puis de nous demander de simuler de croire qu'on nous l'enlevait). Il s'agit notamment de retrouver effectivement une place d'où l'on recommence à avoir droit d'être regardé (la place d'un conférencier qui parle de ce sujet) à nouveau comme l'objet phallique fascinant qu'il était au début.

Dans la mesure où, tout au début, l'enfant est *acteur*, il joue à représenter quelque chose que la mère croit devoir lui faire croire lui être manquant, qu'elle avait le sentiment d'avoir perdu suite à cette image fausse de castration qu'elle a accepté de faire croire qu'elle se laissait imposer dans un temps antérieur... grâce à l'arrivée de l'enfant (au jeu des simulations autour de cette arrivée) la simulation de castration disparaît, l'enfant (celui qui accepte de jouer le rôle de l'enfant) représente une substitution parfaite de l'objet phallique et il est regardé et nommé comme tel. Or, puisque nous avons tous été regardés et nommés comme tels au début, et que n'importe qui peut représenter quelqu'un qui a été regardé et nommé comme tel, c'est donc cela que je vous suggère de retrouver, de recommencer (de simuler de recommencer) ensemble les uns par les autres, de façon qu'il n'y ait plus de jeu de la coupure, que par l'apparent labeur de cette représentation active et consciente, par l'échange des regards, nous

voyant mutuellement réussir dans cette entreprise, nous effaçons, nous faisons disparaître, nous éteignons la nécessité malade à laquelle obéissent (ou font croire qu'ils y obéissent, alors que, grâce à un système de double vie, ils font tout autre chose par ailleurs) ceux qui imposent à d'autres la coupure, l'expulsion du regard, du rôle de l'acteur. _ .

Le génie de l'histoire de Sophocle est de nous raconter l'aventure tragique qu'on nous a fait croire devoir arriver à chacun individuellement,

140 141

l'interdiction de jouer, l'expulsion, le passage du moment où on est acteur royal à celui où on perd grandiosément toutes ces prérogatives initiales, où on est dépouillé de sa royauté pour devoir jouer le rôle d'esclave aveugle assoiffé de revanche, victime sacrifiée, mutilée, celui-là même qui doit faire semblant de renoncer et faire semblant de cesser d'être clairvoyant, de dire à l'autre qu'il est l'objet phallique initial de sa mère, *l'agent provocateur de la jouissance* (l'acteur).

Décider de jouer l'histoire d'Œdipe c'est se donner d'emblée un moyen, une bonne ruse pour réussir à se mettre à distance pour regarder toute l'histoire « tragique » que l'on a dû subir, pour la comprendre, en supprimer l'aveuglement, pour opérer la révision de la simulation de condamnation par laquelle on transmet à une trop grande sensibilité le rôle de ne plus se montrer dorénavant qu'atrophie.

En deux heures, on rejoue la tragédie de toute la fausse existence, la fausse destinée qu'on nous a fait croire être la vraie (c'est, pour cela, qu'Œdipe c'est la démarche vers la vérité, le théâtre se déployant comme activité privilégiée pour purger la vérité du mensonge qui l'escamote) qui, par ce travail de deuil, cesse d'être tragédie insaisissable puisque précisément enfin ici et maintenant on la ramasse, on se fait toujours davantage maître de reprendre, de comprendre ce qui s'est passé : quand on a cru devoir nous faire jouer le rôle de celui qui perd, à qui on soustrait cette maîtrise, ce n'était, ce n'est qu'un jeu.

Il n'y a sûrement plus d'Œdipes abandonnés, relégués, puisque chacun retrouve un frère dans cet Œdipe de Sophocle qui se remet à chaque représentation à souffrir à notre place l'ancien drame, qui y prend notre place, et sur lui, notre souffrance et ainsi nous en débarrasse ; nous sommes sauvés (de la bêtise et du mensonge sur la vie) par le retour même de ce personnage imaginaire dont nous prenons la décision de nous donner à nous-mêmes et à ceux que nous représentons, c'est-à-dire tous les hommes présents, passés et futurs, la représentation aimante ; nous ne parlons plus que pour dire que nous représentons Œdipe, pour arriver à, pour retrouver le but de ce savoir et pour en opérer la révélation efficace à la sensibilité blessée et trompée de tous.

142

CE MYTHE DU PÈRE «MANQUANT»

Ce mythe du père « manquant » et « inaccessible », quel poison, quelle mystification, quel aveuglement mon pauvre ami, réveille-toi de cette connerie. Pour qui travailles-tu à colporter encore ce vieux mythe, cette mystification qui n'a pas de sens, et qui t'empêche de vivre, de parler, voilà : je suis le père, et je deviens manquant, inaccessible pour satisfaire ton désir, pour satisfaire la mystification ancienne, es-tu content ?

Enfin tu as ce que tu devais vouloir de moi, je ne te refuse plus ma mort, je te la donne, mon chéri ! voilà, adieu, je pars ainsi que J. à qui tu as demandé la même chose, la seule chose que tu saches considérer comme étant à toi nous te saluons et nous partons ensemble pour satisfaire une fois de plus dans ta folie. Adieu ! adieu tu bandes c'est bien joie infinie, adieux infinis, départ, séparation déchirante.

Quel théâtre ! en me quittant au parloir de V., une de tes plus belles sorties de scène tu us

été sublime.

145

Quel acteur ! Non, jamais moi je ne rivaliserais avec ça, imbattable ! C'est à toi qu'appartiennent les plus belles sorties ! Joie infinie : les adieux !

Cœur rompu, blessé ! n'y touchez plus il est brisé, magnifique.

Jusqu'à la dernière goutte tu nous auras fait vibrer jusqu'au tréfonds inaccessible, ah Père inaccessible !!!

Tu as vraiment bien aidé Maman à ce départ, quel numéro ! Elle aussi elle n'a bien sûr pu que t'imiter, mais sans t'égaliser. Dans ton genre tu es inégalable. Bravo, et merci !

Magnifique, magnifique toujours pareil à toi-même immuablement quel talent, quelle contribution à l'art et à l'histoire, à l'art du comédien, du comédien tragique bien sûr, le plus tragique, la dernière extrémité du tragique !

Après toi on n'en fera plus jamais un pareil, c'est promis ! Qu'est-ce que tu nous auras fait pleurer, superbe ! quel modèle ! Il n'y a pas d'autre mot, pas d'autre nom, tu n'en mérites pas d'autre : you're the best, the greatest pitre in the world.

Et quelle sortie de scène tu es en train de faire ici ! Tous mes efforts soutiennent ton dernier effort, allons, pousse ! mon petit chéri !

Quelle sortie, mes amis, quelle sortie fulgurante, une crotte inoubliable, lumineuse, on n'en finit pas de l'applaudir.

C'est lui, c'est elle ECCE HOMO, in gloriam dei patris ça c'est du gâteau MMiammm, mmmiammm, mmmiammm.

146

VOILÀ LA SCÈNE GRÂCE À LAQUELLE NOUS ALLONS SORTIR D'EXIL

Voilà la scène grâce à laquelle nous allons sortir d'exil. Ici nous pouvons parler utilement puisque d'autres nous écoutent. Nous pouvons être dans le retour et le dire. Grâce à vous notre maladie s'achève, grâce à vous votre malédiction va s'éteindre. C'est ce que notre jeu va vous montrer. Ce que vous nous avez apporté en venant ici, nous allons maintenant vous le rendre. Nous allons vous le rendre visible par nos paroles. Nous allons imiter toutes les paroles, tous les simulacres de ceux qui ont précipité et frappé d'exil ceux qui à leur tour vous ont précipité ici. Nous allons nous rendre maîtres de ce simulacre en le répétant et nous allons le balayer de la conscience de ceux dont vous êtes les serviteurs, les envoyés auprès de nous, ces rois éteints.

Regardez bien ! Nous sommes des rois éteints, regardez ce miracle ! Regardez, nous bougeons, nous vous faisons signe. Les rois éteints sont des ...

150-151 (manque)

Pas de consolation

Rien !

Pas de dessert

Pas de gâteau

Pas de théâtre

Pas de lumière

Eteignez (*on éteint*) (*Longue pause*)

Alors vous ne voulez pas partir ! Vous allez être sages maintenant, vous voulez qu'on rallume. Non on ne rallumera pas ; nous partons, nous claquons les portes. Les machinistes s'en vont. Vous allez rester tout seuls et vous débrouiller sans nous. Nous en avons marre d'être vos nurses.

D'ailleurs la maison est vendue. A minuit le bail expire. Ce n'est plus un théâtre. Elle va servir de four crématoire, de chambre à gaz, vous entendez ce sifflement . ? Vous feriez mieux de partir avant l'asphyxie. Non, ils restent jusqu'à la dernière minute, ils croient qu'on va changer d'avis, qu'on va les aimer, que ceci n'est qu'un jeu. Pauvres idiots dupés ils croient vraiment à la promesse qu'on va les sauver et non qu'ils doivent se sauver eux-mêmes. Vous attendez du secours du dehors. Non, vous croyez que nous allons avoir pitié, donc qu'on va se remettre à vous mettre dans le coup et à jouer (au retour de la bonne vieille complicité théâtrale rassurante). Jamais vous ne pourriez imaginer que nous sommes vraiment des assassins.

(Bruits dans le noir, sirènes, etc. Terreur.)

(Bruit assourdissant Concorde 135 décibels.)

Donc vous avez cru que nous allions vous faire du bien, que nous ne serions pas comme les autres.

Elle est bien bonne celle-là ! Mais pourquoi ? parce que nous vous comprendrions mieux, que

152

nous serions meilleurs, vous avez pensé que nous ne serions pas les mauvais. Qu'est-ce que vous faites pour nous rendre bons ? Vous avez donné de l'argent ; ah vous avez cru que la gentillesse et le pardon s'achètent ! Donc qu'on jouerait et vous en montrerait pour votre argent.

Eh bien on va essayer, vous allez payer une nouvelle fois pour voir la suite. Il fallait aller en face. Là on ne fait pas de mal. C'est du tout mâché. La victime est sur la scène. C'est là qu'il fallait aller pour pleurer sur votre sort, aller chercher de la consolation à l'aveuglement de nos tristes ancêtres que vous trimbalez partout, le miroir de votre misère, de votre saleté irrémédiable qu'ils vous ont léguée, cette atrophie de la vue, cette perte de la totalité, l'expulsion et l'exil. Allez porter cela là-bas, eux vous aimeront, ils sont rodés pour ça. Ils ont tellement peur de ne pas l'être. Ils sont prêts à toutes les compromissions pour échapper au sort de leur personnage. Ils ont tellement peur d'être des Œdipes, des coupables, ils ont tellement peur qu'on ne recommence à les accuser d'avoir voulu tuer leur père et qu'on voie qu'ils sont vautrés dans le ventre bien dodu de leur maman, dans son beau château, dans le grand palais de Papa qui est parti et leur a laissé la place, la scène à laquelle ils n'ont pas droit ; et s'ils ne sont pas contents d'être des lâches terrorisés ; qu'ils viennent jouer ici à notre place.

VOICI LA PROMESSE DE LA RÉVOLUTION DE TOUS LES TEMPS (10 JUILLET 1966)

Voici la promesse de la révolution de tous les temps — au sens littéral —, la redécouverte du paradis perdu vainement cherché par tous les grands découvreurs ; « recherche » signifie tentative de renversement, de résorption de la malédiction de vivre, de l'expulsion du jardin primitif au centre duquel se dresse la demeure familiale, par une démarche de fuite, d'éloignement des enfants abandonnés et chassés comme le Petit Poucet et ses frères, cherchant vainement le chemin du retour en ramassant les mots du double discours parental irréconciliable ; le cheminement n'est qu'égrènement du temps ou de l'espace à contresens, recherche ou temps perdu, de l'espace vital du continent perdu, par la route inverse découvrant

l'Amérique, révolutions idéologiques pour résoudre le faux problème des conflits stériles de générations, Marx culbutant Hegel pour retrouver les révolutionnaires français désirés comme grands-pères, idem pour

155

Hegel cherchant les mêmes à travers Kant, celui-ci traversant Leibniz pour atteindre à la fois Locke, Descartes et Spinoza, etc., pour saisir avec l'autorisation du roi d'Espagne ou d'un prince allemand la mère toujours vierge, la philosophie, la métaphysique, la nouvelle Chine, la nouvelle lune, ou tout autre domaine scientifique neuf, etc.

Toutes ces découvertes intéressantes se sont faites en remontant à trois générations, jusqu'au grand-père, mais dans une seule ligne d'ascendants, par la démarche trinaire thèse, antithèse, synthèse et de là le caractère toujours partiel de ces demi-révolutions qui ne servent finalement qu'à lanterner et dominer les nouvelles générations futures par le renouvellement d'une promesse illusoire, c'est-à-dire strictement temporaire, de libération, par une source d'abondance saisissable à titre privatif qu'en dehors du paradis perdu grâce à la mise en place d'un langage prétendument nouveau, destiné en réalité essentiellement à couper la parole à la génération précédente et à gagner dans l'univers du discours le conflit ouvert par l'expulsion, le refoulement du discours de celle-ci (le côté revanchard de ces « révolutions »).

Chaque génération se construit un Palais de Justice, une maison de lois pour s'abriter de la génération qui la précède et de celle qui la suit, y trouvant une image de liberté de pouvoir juger la première et de condamner la seconde. Chaque génération revendique le droit à la propriété et à la maîtrise d'un nouveau discours... où elle pourra enfin se reposer, et arrêter sa fuite loin de la maison dont elle a été chassée par la génération précédente ; elle cherche à se fonder une nouvelle

156

demeure légitime, où elle soit reconnue maître par de nouveaux esclaves, ses enfants 1, jusqu'au jour où ceux-ci à leur tour fuiront le discours d'oppression et de mauvais sevrage et reprendront plus loin dans le temps ou dans l'espace le même processus, que ces enfants attendent avec impatience la disparition de leurs maîtres parentaux, ou qu'ils émigrent ailleurs pour fonder leur nouveau foyer à distance suffisante, hors de portée de la voix redoutée, toujours la même depuis la Genèse (pour le langage comme maison, cf. reprise de la formulation biblique notamment par Heidegger, Sartre, etc.).

Toute appropriation, toute possession n'est que tentative de réappropriation, démarche en sens inverse pour contester, renverser l'ordre d'un discours contenant le jugement de condamnation à la perte de la plénitude originelle ; cette perte étant justifiée dans ce jugement par un discours implicite ou explicite sur la notion de « péché originel ».

Adam et Eve n'étaient donc pas le premier homme et la première femme chassés du paradis, mais déjà un petit-fils et une petite-fille des premiers propriétaires. Chaque génération, n'étant chassée du langage de la précédente que parce que celle-ci l'avait été elle-même précédemment, cherche le discours qui réconcilie le conflit, la rivalité, l'antagonisme, c'est-à-dire qui efface en la dési-

1. « Maître-esclave » évidemment il s'agit de référence à la figure dialectique hégélienne, Hegel ayant en l'historicisant ans « l'absolu » sublimé ce qui n'est du point de vue génétique que la problématique de la relation mère-enfant primitive.

157

gnant la marque même de la blessure, de la coupure, donc là où se circonscrivent les limites du paradis qui a été perdu entre le discours de ses pères et celui de ses grands-pères. Soit trois générations successives, 1, 2, et 3 : le discours de la génération 3 est celui qui tient pour acquis l'objet encore disputé entre les discours des générations 1 et 2.

Dans une société humaine composée d'individus ayant des rapports de langage, toute lutte est lutte pour la parole.

Toute parole est destinée à nommer ce qui manque à un individu dans ses rapports à un autre dans un code déchiffrable par cet autre. Il s'agit de supprimer ce qui manque, en le nommant.

Toute parole proférée tend donc à supprimer l'absence du droit à la parole ; dès son surgissement, la parole se nomme elle-même ainsi que l'existence de deux individus au moins. Celui qui parle nomme celui qui lui manque, à qui il s'adresse. C'est le cri du nom de l'autre que l'on appelle pour mettre fin à son éloignement. La parole nomme et tend à supprimer l'éloignement de l'autre. La première parole est « maman », l'autre privilégié, d'où son existence individuelle est sortie par séparation, éloignement à sa naissance. Vivre, exister signifie : être éloigné de l'autre privilégié ; toute démarche vitale est marche en sens inverse, retour au prénatal, suppression du mouvement de l'existence elle-même. Là est la différence entre le règne animal et le règne humain : dans le règne animal la suppression de l'éloignement, de la coupure, est

158

réalisée imparfaitement à titre tout à fait temporaire par la retrouvaille symbolique de l'autre privilégié, dans l'accouplement du mâle et de la femelle suivie de la période de gestation ; le lien corporel se prolonge en s'amenuisant jusqu'au sevrage, l'allaitement étant un moyen de compenser au moins partiellement l'effet de la brutale coupure du cordon ombilical. Ainsi, dans le règne animal la lutte pour supprimer l'éloignement est un échec puisqu'elle ne se réalise qu'en engendrant l'éloignement à nouveau.

Le soleil est retour à la conscience prénatale, suppression de la séparation, lieu de repos, de la tranquillité et de la protection originelle ; de là l'audace des actions rêvées à l'abri de cette protection, permettant de réaliser toutes les reconquêtes interdites à l'état de veille. Le rêve est chemin inverse de la distance ressentie douloureusement à l'état de veille, prolongement, continuation non freinée du cheminement-retour telles que les conditions de l'existence éveillée le font voir comme barré.

Le langage est tentative de sortir du règne animal, de le supprimer en tant que chaîne sans fin de malheur ne se supprimant que par le temps d'une brève victoire symbolique en engendrant à nouveau le malheur. A condition d'avoir le droit d'être utilisée, la parole permet d'avoir en le nommant l'objet manquant, apte à satisfaire tout désir animal. Nommer cet objet, c'est l'avoir, c'est remplir le désir de son objet. La possibilité, le droit de pouvoir toujours user de la parole pour remplir le désir de son objet, supprime le désir. Le désir n'est qu'attente de l'objet désiré et doute inquiet de ne

159

pas l'obtenir. Il n'y a donc que de faux désirs ; les désirs ne sont que des provocations, des recherches de la preuve du droit à supprimer de manière temporaire et inefficace le malheur de l'existence. Parler tend vers la suppression de la nécessité de parler ; parler revendique le droit de parler, c'est-à-dire le mode humain de suppression de l'asservissement au règne animal.

Cet aboutissement est inéluctable puisque tout l'effort vital de l'histoire humaine depuis l'invention du langage tend vers ce moment final par une course contre le règne animal et les ruses de celui-ci pour créer de nouveaux obstacles à son adversaire notamment lorsqu'il décuple la population.

Toute la difficulté jusqu'à présent insurmontable du retour au paradis, à l'impossibilité de le nommer sauf par des synonymes d'utopie vient de ce que le sentiment d'exister à l'extérieur est le résultat, l'aboutissement de plusieurs opérations successives de coupure qui, chacune, blesse un niveau de perception et de sensibilité distinct mais dont l'accumulation est mémorisée en surimpression, de sorte que la coupure se présente comme un sillon dans lequel a repassé plusieurs fois le couperet, jusqu'à avoir creusé un fossé infranchissable. Après avoir été expulsé de la paroi utérine, nous sommes chassés au-delà, d'abord d'un mur de silence,

puis d'un rempart de mots, et enfin tout espoir de retour affectif est exclu par le regard absent et vainement quêté de nos parents. Autrement dit, le paradis se présente. donc, étant donné les références et les enjambements de générations, d'où descendent comme d'étages différents, pour nous écraser, ces divers registres de signes d'expulsion, comme une

160

superposition de plusieurs paradis tombant de cinq ou six générations superposées, et formant finalement ensemble une tour pareille à une **ziggurath** renversée.

Chaque génération emportant dans la tombe le secret du chemin du retour, qu'en l'ignorant elle-même elle a fait espérer à la suivante seule manière de maintenir celle-ci en vie il ne reste plus à celle-ci qu'à chercher à réaliser cet espoir par une démarche en avant où elle procède yeux fermés et oreilles bouchées pour ne plus percevoir les anciens signes de malédiction. Elle n'a plus dès lors que le recours à la « liberté » d'user de ses jambes pour fuir, ou de ses mains pour reconstruire, ou de sa bouche pour inventer un nouveau langage révolutionnaire, si elle. veut tenter de se projeter ou de se propulser ou de se protéger pour mettre fin à une trop grande angoisse, à moins que, l'étau n'étant trop serré, elle se contente, comme ce fut spécialement le cas au long des siècles du Moyen Age, de l'illusion obtenue en renversant les rôles, c'est-à-dire en expulsant à son tour. Une nouvelle génération créée à cet effet ; ce qui, au minimum, permet d'avoir la sensation de ne. as avoir été privé d'une plus grande part du moins de paradis que ceux de la génération précédente d'où ont été hérités les signes justificateurs du malheur décrit comme commun et immuable.

Mais il est des époques pour lesquelles il est plus exact de dire ou bien de remplacer la formule « nous sommes expulsés du paradis » par « le paradis nous expulse » pour désigner un conflit plus ou moins virulent entre générations successives.

161

Quoi qu'il en soit, le nom même de paradis, son imprécision et par conséquent sa malléabilité passepartout, sauf quant à une référence explicite à la fois à un domaine perdu mais destiné à être recherché ! dans la direction d'un temps futur plus ou moins rapproché — en tout cas par une génération future — marque qu'il s'agit jusqu'à présent pour les hommes d'une donnée imprimée à leur sensibilité sans qu'ils aient pu appeler par son vrai nom le sens de leur vie, et ce pour le motif qu'ils n'ont pas réussi à s'arracher encore, étant donné les conditions douloureuses dans lesquelles est imprimée en eux cette donnée, à l'idée que l'effacement d'un tel malheur, en le nommant correctement, ne soit soumis à une *autorisation* 1 qu'ils n'ont pas encore. Voilà pourquoi l'avènement des hommes libres est encore en suspens et que la race humaine est liée une étape préhumaine par des relations maîtres-esclaves qui renouvellent et perpétuent à la fois le besoin et l'absence de l'autorisation requise pour que les hommes puissent se nommer, s'appeler par leur véritable nom sans recourir à l'artifice d'un mot comme citoyen, camarade, frère, lesquels n'ont pu opérer qu'un nivellement strictement temporaire en unissant entre eux les esclaves d'une génération à seule fin de leur donner le pouvoir de chasser leurs maîtres, c'est-à-dire de devenir maîtres à leur tour pour qui ce titre n'aurait pas de sens sans la création de nouvelles catégories d'esclaves. en cas de pénurie à cet égard, les hommes jusqu'à présent ont toujours eu la possibilité minimale de

1. *Autorisation.* : notion de passeport que nous cherchons à travers nos œuvres à nous fabriquer — pour retraverser la frontière de l'exil de l'altérité, pour rentrer au royaume de l'identité (passeport : pièce d'identité).

162

satisfaire ce penchant en traitant les femmes comme telles-il n'est si pauvre charbonnier qui ne puisse accéder de la sorte à la maîtrise en son logis.

La maîtrise, quelles que soient ses formes, s'appliquant à des « choses appropriées », maison et tous biens meubles ou immeubles généralement quelconques, ou à des mots, talent oratoire, ou à des hybrides de choses et de mots confondus comme sont les livres, ou à des personnes, les esclaves étant des individus considérés et traités comme des choses, les élèves

endoctrinés dans le discours d'une parole figée et dogmatique, etc., toutes ces formes de maîtrise remplissent d'un même coup dans un dosage variable des fonctions de fuite, de cachette, à l'abri desquelles puisse être organisé un discours intérieur individuel ou partagé par un nombre restreint d'individus pro curant l'illusion d'un paradis artificiel, par un effet de réduction de tension due au malheur en se procurant un moyen de *s'appeler* moins malheureux qu'une autre catégorie d'individus. (Une fois saisi le pouvoir des mots exercé pour formuler seulement les mots du pouvoir... autoritaire du commandement.)

Il s'agit toujours d'une question d'opportunité ; le langage peut servir à remplacer les choses dont on se trouve privé, par exemple· en les décrétant démodées (langage du snobisme), les choses peuvent servir à remplacer les personnes (remplacement de l'esclavage par le machinisme) à noter le caractère stable des signes que donnent les choses (à condition d'être fabriquées en matériaux durables opposé au caractère capricieux des signes

163

souhaités des personnes vivantes — refuge des enfants dans la maîtrise de leurs jouets, poupées...).

Toutes ces relations d'objets, même· avec les personnes, sont destinées à tourner la crainte de relations intersubjectives réelles et continues avec autrui, l'impossibilité d'atteindre une pleine communion authentique, le langage étant utilisé soit à des fins de commandement, soit à des fins de dispute (« avoir des mots avec quelqu'un ») (le langage de la dispute s'étendant de la déclaration de guerre au traité précaire de paix dit « perpétuel » en passant par la controverse, le travail livresque de deuil, etc.) tandis que le silence est le signe du malentendu en vue d'un accord tacite pour résister à la pression de discours tiers, accord qui se noue entre deux zones individuelles de silence déterminant ce que l'un est incapable d'entendre et l'autre de dire. (Ce sont les deux types très distincts de refoulement de la parole c'est toujours entre un refoulé de chacune de ces sortes que se font les accouplements plus ou moins durables entre individus comme par exemple dans le mariage ·où en principe le domaine du langage de la dispute est délimité d'avance par la frontière de deux zones de silence refoulé complémentaires.)

Résoudre la question d'exister revient à ceci : savoir reconnaître ceux vers qui il y a lieu de se tourner pour nommer la parole essentielle manquant à l'existence humaine. C'est la question fondamentale du langage dont la réponse est fournie en renversant l'orientation de tous les usages de discours qui développent un cheminement soit spatial soit temporel vers la réalisation de ce fondement essentiel.

164

Le renversement de la notion de sens découvre dans ses discours l'écart qu'ils maintiennent ouvert pour se priver du bénéfice d'atteindre le but final souhaité en fournissant une justification de l'échec partiel de la recherche.

À PRÉSENT

A présent nous disons le langage en en purgeant ce qui l'écrase, c'est-à-dire l'interdit de voir une certaine scène, de voir celui qui voulait voir cette levée de l'interdit. Nous voyons ici celles qui le lui ont interdit, nous les avons fait revenir dire autre chose, se dire elles-mêmes autrement, nous mettre au milieu d'elles, au milieu du discours qui parle d'elles en s'adressant à vous, à votre désir qu'elles soient dans ce discours, qu'elles soient au milieu de vous où vous voulez les voir et les sentir revenues et appelées. Voilà, cette scène, ce retour a eu lieu ; cette scène, le monde y était dès le début du langage et ce recul sur le corps qui le nomme entier, qui le regarde le plaisir de le nommer. Il est là ce langage à distance, et c'est lui le corps que nous regardons, ce langage que nous goûtons avec tous ses yeux, ce langage admirable qui nous admire pendant que nous sommes tournés vers lui et fascinés par lui qui est le nôtre

sortant de nous comme notre mère-enfant de tous. Voilà levé le voile de ces yeux, de ce langage ; le langage n'a plus d'interdit à se regarder naître et s'aimer se regarder, à redescendre dans ce lieu naturel, vibration amoureuse du corps non interdit, sans vio-

167

lence qui y retourne au langage. Oui, ici nous sommes venus faire l'amour au langage, venus lui restituer et répéter cette relation d'inceste originel puisque c'est lui qui nous a faits, il nous a créés, nous lui devons chaque mot, et à chacun ce respect, amour et reconnaissance de nous faire avec et être avec nos pères qu'il a faits et eux qui l'ont fait être pour que nous nous retournions ici, sur lui, avec amour, sur lui qui fait nos corps et nos regards qui sont au moment où il les fait jouir en descendant en eux avant même qu'ils ne naissent pour les faire éclore et le susciter lui vainqueur se tournant son souffle vers elles qui l'appellent de leur désir de voir ce qu'il y avait avant ; avant, avant, il y avait du langage et avant il y avait quoi ? encore du langage, il y avait ceci, il y avait cette douceur, il y avait ce théâtre, cette scène où nous sommes, où tout a commencé.

Venez en moi le langage ! Moi je vous appelle cette fois ! C'est moi le langage qui vous parle, qui vient vous chercher, répondre à votre demande de moi, venez dans mon intérieur, que je me répande en vous comme je le désire, comme une bonne pluie qui puisse vous nourrir, vous soulever en moi, voilà, je suis la langue maternelle ayant retrouvé ses enfants. Vous me cherchiez, cherchiez à me servir comme on vous l'avait demandé quand on vous a appris à parler. Oui ! quel miracle, pour la première fois au monde la langue parle d'elle-même ! Oui voici, vous êtes dans le temps où elle a réussi à faire ça, elle se fait l'amour devant elle-même car elle est en vous, et c'est elle en vous qui s'intéresse à elle-même. Nous sommes entrés dans ce temps-là nouveau ; elle est arrivée, elle naissant et se faisant naître à chaque mot de son désir de

168

naître, désir qui était là depuis si longtemps suspendu jusqu'à ce moment où elle éclate. Je me regarde, elle écoute en chacun de nous à présent, elle est sortie de sa cachette, la voix, de toutes les impuretés qui la cachaient, la masquaient ; elle a retrouvé tous ses morceaux et chaque nouvel enfant en qui elle se glisse pour retrouver sa propre image encore meilleure plus rapide ; la voilà sortant de toutes les bouches, recueillie, dorlotée, reconnue pour ce qu'elle est, notre vraie mère increvable, éternelle, immuable qui a toujours été là, intarissable, source inépuisable de sa propre vie à laquelle les nôtres sont consacrées. Elle sort de sa cachette, n'a plus besoin de faire semblant de servir à autre chose qu'à être servie par nos bouches, par nos mots, par nos parents, par nos enfants, par leurs bouches, par leurs mots toutes leurs bouches, tout cela est rouvert, reconnaissable, nommable à chaque mot, elle est là, alléluia, allons la montrer à tous, elle est sauvée comme nos parents et les leurs nous ont demandé de le faire ; elle ne devra plus jamais mourir comme on nous a demandé de le dire comme elle a demandé à nos parents et aux leurs, et à tous nos ancêtres de nous dire et de nous demander de le dire. Oui à chaque génération elle vient toquer à la porte, faire renouveler la même demande exigeante. Maintenant nous l'avons reconnue, fait entrer, entendue frapper, nous l'avons accomplie comme nos ancêtres, et perpétuée, embellie encore, nous lui avons rendu hommage, en ce moment elle dormait elle se réveille, se remet en marche, cette flamme des mots ; la voilà toute cette chaleur, cette lumière qu'elle tient, contient, retient pour nous la ramener chaque jour. Ah ! le beau secret que voilà à hurler partout, à hurler par tous, vague furieuse, défer-

169

lante de joie, irrésistible, langue, sons, musique, tu nous appelles nous l'humanité, tes enfants, à te nommer, tu appelas notre souffle à le partager, toi qui appartiens à tous, richesse qui est totalement à tous, dont nul ne peut, n'est capable de priver quiconque jamais. Tu es notre vérité de l'humanité et tu n'est pas près d'avoir fini de nous faire entendre parler de toi !

PARLER ÉCRIRE, RÉFLÉCHIR, DÉLIBÉRER

Parler, écrire, réfléchir, délibérer, etc., c'est recourir au pouvoir dynamique, réactif des mots ; l'utilisation du langage est le moyen de transport en commun pour retrouver la présence avec autrui, pour supprimer la distance insatisfaisante qui sépare de lui, réduire son éloignement, ôter les obstacles réels ou imaginaires qui empêchent l'un et l'autre de se voir et de se reconnaître un sens, un temps commun de vivre ensemble, pour remplacer l'altérité du non-sens, de l'absence (l'ab-sens) par de l'identité de sens, pour éliminer l'aliénation, les mots étant travail, une constante recherche d'application des principes dialectiques d'identité et de non-contradiction

L'efficacité d'un discours dépend de la quantité de sens commun qu'il parvient à dévoiler à ceux qu'il vise à toucher ; le discours idéal serait celui par lequel celui qui l'énonce, faisant un appel et une démonstration constants des principes de non-contradiction et d'identité entre lui-même et ses auditeurs, supprimerait toute distance entre eux, de

171

telle sorte que les auditeurs ou lecteurs s'imprègnent du sentiment que ce discours est le leur, qu'il est non seulement celui qui leur donne à voir le discours qu'ils souhaitaient entendre mais leur fournit les moyens de l'utiliser eux-mêmes ; c'est un discours qui au fur et à mesure de sa progression leur fournirait les remèdes à tous les obstacles, au doute qui pourrait les assaillir quant à la possibilité de s'approprier effectivement ce discours tous et chacun. Le pouvoir libérateur d'un discours résulte de l'ouverture de possibilités nouvelles fournies aux auditeurs du droit de parler en utilisant à leur tour ce discours entre eux ; ce serait le discours qui montrerait et établirait dans l'esprit de tous la connaissance et la conscience convaincue de leur non-contradiction et de leur identité complète ; le véritable discours universel serait celui qui parviendrait à donner à connaître à tous les hommes ce qui serait leur vrai sens commun et qui, partant, établirait les bases de leur non-contradiction et de leur identité totale et réelle au-delà des mots.

Mettre des gens d'accord revient à leur faire accepter de voir et reconnaître un sens commun préexistant en chacun d'eux mais non encore explicité par un discours efficace, les autorisant à se le reconnaître après s'être regardés entre eux ; un tel discours est celui qui se poursuit jusqu'au moment où tous, par l'effet du discours, l'effet de retournement des mots - cv. *infra*), seront arrivés à se retourner pour voir et admettre leur accord sur le sens commun préexistant, c'est-à-dire quand ils se seront tous retournés pour regarder dans le même sens.

Une prise de conscience et de connaissance porte nécessairement toujours sur un élément appartenant

172

au passé à un moment où les moyens d'avoir cette connaissance ont fait défaut. Arriver à prendre connaissance, c'est toujours récupérer des moyens ; des instruments de prise de connaissance, pour mieux voir ce qui existait déjà mais n'a pu être totalement vu une première fois. Une élucidation n'est jamais que la fin d'un aveuglement, un retournement du regard sur lui-même pour arriver à réaliser sa propre réouverture, son dessillement en tant qu'instrument de connaissance pour revoir ce qui primitivement a dû cesser de l'être, c'est-à-dire le processus d'aveuglement lui-même (*idem* pour l'audition et le refoulement de la parole). Ce qui est à montrer aux hommes, c'est le moyen de se regarder à nouveau, de s'entendre, de se parler, d'utiliser un pouvoir de présence dans la réalité que chacun a eu à l'origine (« ils ont des yeux et ne voient pas, des oreilles et n'entendent pas »), en leur expliquant comment ils ont été amenés à devoir cesser de s'en servir, à y renoncer pour se plier à des discours anciens sur le sens commun, lesquels étaient déjà fondés sur une limitation, une renonciation à une part importante de leur usage (aveuglement, assourdissement et refoulement sont les trois mamelles de la nourrice sèche qu'est l'aliénation).

Les mots « vrais » sont ceux qui par-delà leur support linguistique créent un mouvement, une mise en marche d'accès vers une retrouvaille, d'un bien-être en commun paraissant jusque-là inaccessible. . .

Apprendre à vivre ensemble, c'est avoir trouvé le temps de se retourner pour se regarder, avoir aboli la crainte de regarder, celle de l'aliénation,

173

du sentiment d'infériorité et de différence insurmontable (problème du double caractère autorisateur du discours, v. *infra*).

Papier noirci de caractères, écriture, lecture, mouvement des mots, etc., c'est toujours encore avoir affaire aux difficultés tragiques d'être et d'avoir de la présence totale. Le monde où on pense, écrit, parle, etc., est celui où on ne se connaît pas encore, où on ne s'aime pas encore, mais où on travaille l'outil qu'on sent obscurément nous mettre en vue de ce but.

Mais comment en se servant des moyens en usage dans cet « arrière-monde », faire le saut dans la présence totale, puisque ces moyens sont en même temps ceux utilisés précisément pour survivre dans l'arrière-monde, et s'y installer aussi confortablement que possible ?

La seule vérité qu'on puisse dire ou écrire sur les mots, est qu'ils sont incapables de représenter par eux-mêmes la vérité ; les mots servent à représenter et appeler pour les présents ce qui leur manque ou plutôt ce qu'ils croient leur manquer, pour conjurer ce manque. Utiliser le mot « vérité » c'est représenter ce qui est absent, mais éventuellement visé comme but. Faute de quoi les absents ont toujours tort. En fait, « vérité » n'est qu'un mot-levier argumentatif pour démontrer l'« erreur » lorsqu'on ne veut plus se servir du couple « bien-mal » jugé trop subjectif).

De la doctrine d'Aristote sur les « jugements de vérité » on a abusivement déduit qu'il y a de la vérité dans les mots, ce qui n'est qu'une image qui, en s'imposant elle-même comme vérité, a fait bien

174

du tort à la cause des relations réelles. En fait les hommes n'ont jamais appelé du nom de vérité que les valeurs leur représentant la sécurité, de là les incroyables glissades dans l'emploi du terme, jusqu'à la formule « A chacun sa vérité ». (Tant que les rapports réels entre individus ne sont pas sûrs...).

La vérité ne commence qu'après que les bons mots ont été trouvés et tous dits, au moment où les individus peuvent commencer à se regarder et découvrir leur identité, toutes contradictions, antagonismes entre eux ayant été éliminés par le pouvoir de rapprochement et de réflexion commune des mots.

En fait de se servir de mots pour « montrer », il ne s'agit jamais que de permettre d'envoyer de l'autorisation à l'autre de nous regarder, jusqu'à apercevoir notre identité, voir qu'il n'est que le même que moi. Tout homme représente tous les hommes. En tout homme que je regarde, je vois tous les hommes, y compris moi-même.

Tel est le sens du mythe socratique de la caverne, dont Platon, homme de parole écrite, éloigné déjà de la parole vivante de son père spirituel (v. *infra*), ne rapporte qu'une version réduite à un clair-obscur pour pouvoir placer sa « bonne idée » de gouvernement de la cité par les philosophes, c'est-à-dire se placer lui-même en tête : émettre les idées claires et « vraies », c'est trouver au bon moment les mots justes qu'il faut faire entendre aux prisonniers de l'aveuglement, à ceux qui sont paralysés

175

côte à côte mais ont le regard braqué vers l'imaginaire des ombres parce qu'ils se croient interdit de se regarder entre eux et de se parler librement. La dialectique est donc bien cette opération de retournement du sens des mots qui permet aux individus de commencer à pivoter pour pouvoir faire face à leurs semblables, et faire la découverte de la connaissance de ce qu'ils sont eux-mêmes dans celle de leur voisin. Demeurer enfermé dans la caverne signifie

n'avoir pas encore recouvré le pouvoir de retournement des mots, être encore incapable de parler sinon pour se raccrocher et répéter les « idées reçues », c'est-à-dire les discours autorisés par ceux qui disposent de l'autorité et qui ont interdit tout autre usage du langage que le leur, ceux qui ont accaparé le pouvoir des mots le figeant dans un « discours du pouvoir » des mots d'ordre, le discours du maître à l'esclave privé de voix au chapitre. La caverne est donc ainsi le lieu où est enfermé le discours refoulé de celui qui se sent prisonnier des idées reçues, ces ombres qui perpétuent un état d'aveuglement et d'aliénation générale d'une collectivité. En ce sens, la caverne n'est autre que notre bouche d'où ne peuvent sortir tous les mots que nous souhaiterions dire à des gens qui nous terrorisent, nous laissant bouche cousue par leurs signes d'interdiction soit passifs, s'ils font mine de devoir souffrir de certains discours, soit actifs s'ils nous refusent la parole en nous la coupant. La première étape vers la libération est donc celle du défolement, du retour à la libre parole, à la voie menant vers la reconnaissance, la renaissance, à la connaissance. Rendre aux gens la parole c'est leur apprendre à commencer à se retourner vers le bon sens commun, à se dessiller les yeux, à couvrir de leur propre voix le

176

bruit assourdissant des discours oppressifs, des idées reçues dont ils peuvent alors commencer à se détourner.

Le théâtre est la meilleure école pour cet apprentissage puisque s'y reconstituent les conditions mêmes de l'emprisonnement dans la caverne, les spectateurs étant prisonniers de la fascination du divertissement de ces ombres que sont les personnages aveuglés par les passions et prisonniers des mots, d'un texte écrit d'avance, représentés par des acteurs eux-mêmes aveuglés par les projecteurs les empêchant de voir ceux qui les < zyeuvent > cachés dans l'ombre mais enchaînés à leurs sièges. La valeur de la représentation théâtrale dépendra notamment du dépassement de ces situations qui symbolisent en réduction celles dont la vie quotidienne est prisonnière en suscitant leur prise de conscience, de sorte que la fin du spectacle et la sortie du théâtre correspondent effectivement à un sentiment de libération de la caverne au sens où le mythe l'entend, les spectateurs retrouvant leur pouvoir de liberté en même temps que l'usage complet de la libre parole (voilà comment dans des circonstances favorables, une représentation de *la Muette de Portici* a réussi à la sortie du théâtre le déclenchement d'une révolution ; Brecht, à des fins révolutionnaires niais sans songer sans doute à ce précédent, a également eu recours dans *Mère Courage* à un personnage de jeune fille muette auquel s'identifie immanquablement la pureté intérieure bâillonnée des spectateurs).

Mais nul ne peut espérer trouver des idées justes ni un bon usage des mots par une sortie solitaire à l'extérieur de la caverne. On fait de bons mots

177

ou de bonnes idées, il n'y a que les appels qu'on trouve avec un peu de recul, pour héler efficacement et toucher ceux qui, demeurent dans les recoins plus obscurs et les convaincre qu'ils peuvent faire quelques mouvements et commencer à se retourner vers un nouveau son de cloche.

La fin de tout discours n'est que celle-là, donc tout discours parle de et dans la caverne et esquisse le sens d'un mouvement pour en sortir, pour retrouver tout au bout le silence originel de l'accord parfait. La caverne n'est donc que le pouvoir même de représentation des mots qui représentent ce qui est absent et ce qui manque ; là où il y a encore besoin de langage, il y a encore de l'aliénation à supprimer, du manque de pouvoir de vivre. Les hommes ne sortiront de la caverne qu'en acceptant de voir qu'il ne leur manque plus rien, quand ils accepteront de se suffire tous les uns aux autres, et renonceront à l'artifice de se manquer, par la perpétuation des discours retardataires recréant le sentiment de privation là où il y a surabondance.

En attendant cette terminaison lointaine sinon hypothétique, aucun discours solitaire ne

permet l'évasion ; qui croit pouvoir planter là ses semblables par le pouvoir des mots se condamne au « délire de mots ou d'idées », c'est-à-dire à la folie qui ne distingue plus mythes et réalités ; c'est à peu près cela du reste en traduction claire le reproche d'Aristote à l'idéalisme de Platon ; mais la critique d'Aristote est purement négative et incompréhensive du glissement commis. On réconcilie Platon avec lui-même en comprenant qu'il a négligé un point capital de méthode : Si la dialectique des contraires ramène effectivement, en la menant jus-

178

qu'au bout, au monisme de la réconciliation et de l'accord de soi à soi, c'est grâce à l'entrée en jeu de la connaissance intuitive préverbale ; mais celle-ci ne se formule s'il faut la formuler que par un retour au dualisme de la dialectique du langage ; là où il y a des mots il n'y a point d'être ; là est toute l'absurdité du problème de l'ontologie. Le mot « être » ne se suffit pas pour que l'être soit : seul « se suffire » suffit ¹.

1. Du mot « suffire » :

Les traducteurs de Hegel ont encore à s'aviser de ce que « suffire » fournit, satisfait et proprement suffit à tous les sens du terme clé de la dialectique hégélienne *Aufheben* comportant notamment, ainsi que son origine latine *uffice* : soulever, supprimer, récupérer, porter en avant, réconcilier, totaliser, etc.

On retrouve ce terme clé dans les formules les plus fondamentales : le principe leibnizien de raison suffisante ; le principe, à la base de tout raisonnement scientifique pour établir une loi naturelle, de la condition nécessaire et suffisante ; la formule d'Archimède pour le levier : un point d'appui suffirait à soulever le monde ; c'est la formule que nous suggérons de reprendre pour l'élévation de l'humanité de l'enfance et de l'aliénation jusqu'à l'âge adulte : le discours-mère énonçant en totalité la sagesse du jugement de Salomon suffirait (comme on soulève le nouveau-né pour le montrer et le faire reconnaître comme bien vivant) ; dans la métaphysique de Spinoza, Dieu est la substance qui se suffit à elle-même ; l'œuf de Colomb : « il suffisait d'y penser » ; héros, étymologiquement s'apparente au terme grec signifiant suffire, le héros étant celui qui se suffit à lui-même (qui se passe des dieux).

Il est vrai qu'en français le terme a subi une sorte de déclasserment : avec le sens péjoratif du qualificatif « suffisant » pour celui qui se prétend capable de se passer des autres ; de même, l'interjection *c suffit >* pour dire « tais-toi ! », cette formule a sans doute une origine royale ; c'est celle de l'exercice du pouvoir suprême de décision utilisé pour couper court et trancher les débats entre contradicteurs ; par là on retrouve son sens plein et toute la valeur du terme pour le discours-

179

Puisque ce sont les mots qui recréent la caverne, c'est qu'en réalité il n'y en a point hors d'eux ; l'aveuglement et l'assourdissement à la réalité sensible est directement lié au pouvoir de la représentation irréaliste qui est la fonction même du langage ; que l'on songe aux cris de guerre que les hommes poussent pour monter à l'assaut et qui ne leur servent qu'à s'aveugler, à s'assourdir aux dangers qu'ils ne sauraient affronter sinon : le jour où les hommes ne parleront plus, c'est qu'ils ne monteront plus à l'assaut. Mais à les entendre, ne songe-t-on pas qu'ils sont pratiquement tous d'anciens combattants descendus *shellshocked* du front de leur premier combat, revivant interminablement une scène de danger et de carnage qui les rend à tout jamais prisonniers de l'automatisme de leurs anciens gestes de réflexe de défense, dressés pour livrer un nouvel assaut là où le combat aurait depuis longtemps cessé s'il ne se trouvait, presque chaque fois, un autre malheureux fantôme pour leur faire en face la même grimace et se montrer agité du même geste, gouverné par la même ancienne peur. (Les mots encore à dire = altérité aliénation, enfer que les autres nous représentent et qui masque sans cesse la vérité de l'heureuse et suffisante présence s'ils voulaient bien accepter de ne plus s'y dérober et de se taire *Huis clos* où « l'Enfer c'est les autres » n'est que cela.)

Ainsi on ne parle que pour tuer des mots, des fantômes ; voilà l'échec ; rien n'a la vie aussi dure que les chimères auxquelles on la prête tout entière.

mère final, aboutissement, dépassement et renversement de tous les problèmes généralement quelconques encore pendants dans les discours particuliers.

Il n'y a de caverne que tant que l'on y croit, c'est-à-dire qu'en entendant raconter le mythe

on se sente appelé à faire la réponse de Glaucon à Socrate : « oui, nous sommes les prisonniers de cette caverne », donc tant qu'on croit aux mots, à la valeur des siens, nécessaires pour être protégé de ceux des autres.

Finalement, l'enseignement privilégié du mythe de la caverne est de remettre et faire voir les mots à leur juste place ; il suffit de repasser sur eux comme avec une gomme plusieurs fois pour les alléger, les rendre transparents, leur ôter leur poids jusqu'à ce qu'enfin ils se volatilisent et disparaissent, qu'il ne reste plus qu'un son laissant entendre que le mot est mort. (Probablement le truc employé par Nietzsche avec le mot « Dieu ».) Cf. *La répétition* de Kierkegaard n'est rien d'autre que la théorie d'un exercice d'un tel travail de deuil sur les mots dont tous les livres font une application constante. Cette expérience peut être faite par la répétition suffisamment longue de n'importe quels mots, les plus terribles ; tel est du reste le rôle qu'a à remplir le jeu des tragédies ; les acteurs doivent dire le texte en rendant audible qu'ils n'ont, quant à eux, pas la moindre foi dans les mots pour lesquels meurent leurs personnages. Dans la relation acteurs-spectateurs, le texte n'est que prétexte au retour, à la maturation pendant la représentation d'une reprise de connaissance intuitive de leur identité et de leur non-contradiction réciproque, les uns donnant aux autres à comprendre que jamais les mots eux-mêmes ne sauraient arriver à cela ; une des vérités appelée à naître pour être partagée entre tous les présents.

180 181

La récupération du droit d'ouvrir la bouche pour dépasser les idées reçues et stéréotypées, en sortir, s'en délivrer, est la seule vraie leçon de tous les dialogues de Socrate, transcendant leur contenu. Mais probablement que Socrate n'a pas lui-même été jusqu'au bout du pouvoir des mots, et n'a pas su s'en servir pour maîtriser toutes ses contradictions intimes et aller au terme de son procès intérieur.

Impossible de comprendre l'énigme historique de Socrate sans voir l'importance de Xanthippe, une des plus solides réputations de mégère de l'Antiquité. Pourquoi avoir justement choisi celle-là, la plus agressive, celle qui devait exercer la pression contre laquelle seule l'ironie pouvait être efficace ! Ce choix révèle le Socrate secret, celui qui est resté sa vie durant coincé dans le bain de son débat tragique originel.

Ce n'est évidemment pas avec de l'ironie, cette redoutable arme offensive-défensive, que l'on arrive à mener à bien et jusqu'au bout une maïeutique ; c'est tout le problème de l'aliénation : l'homme à faire, à fabriquer en le faisant renaître, se cache comme une bête qui a peur. Pour le faire ressortir de sa carapace, il faut le rassurer, lui injecter de la confiance par des trésors de douceur ; l'ironie corrosive, le scepticisme, le pouvoir terrible du négatif (Hegel) n'ont de valeur que quand ils dévoilent parce qu'ils vont vers un meilleur positif un homme n'est pas pour soi-même seulement une question sans réponse.

A force d'interroger les autres, on trouve des réponses à ses propres questions, mais Socrate
182
posait aux autres ses propres questions auxquelles il ne paraissait presque jamais trouver de réponse ; cela devait être insupportable d'entendre répéter par quelqu'un questionnant sans cesse : « Moi, tout ce que je sais, c'est que je ne sais rien ».

L'ironie est le mode agressif de défense des hommes d'esprit, pour réduire un sentiment personnel d'infériorité et convaincre les autres d'imbécillité. Mais c'est évidemment une conduite encore semi-tragique, l'ironie n'a qu'une efficacité éphémère, elle fait le vide autour d'elle. Tôt ou tard, elle marche de compagnie avec le mépris et l'attitude condescendante (n'est-ce pas pauvre Nietzsche). En tout « intellectuel », en tout « homme d'idées », supprime une blessure secrète jamais guérie d'où remontent par effluves les bouffées d'orgueil et de mépris des hommes.

L'« intellectuel » est celui qui s'installe dans la différence de « nature », entendez, du

niveau intellectuel, sur la montagne, ou cherche à se hisser sur un piédestal [cela est la marque d'un système scolaire crétinisant fondé sur la notion de premier de la classe où un critère dit « d'intelligence » est considéré comme un levier de réussite (entendez « au-dessus des autres »), une marchandise primable, les récompenses en espèces trébuchantes pour les bons bulletins, ersatz de l'amour maternel. Si « l'intelligence » correspond à une faculté humaine, il est évident que nous l'avons tous, identiquement, comme nous avons deux yeux et un cœur, etc. ; et personne n'est responsable d'être né dans une jungle amazonienne ou dans celle d'un milieu petit-bourgeois ayant une mentalité étri-

183

quée-étriquante où on lui aura mutilé cette faculté au départ l'attitude monstrueuse qui est générale envers les filles -1 pour essayer d'être sur un perchoir là où la mère le verra et l'admira, à l'abri d'une possible -perturbation du champ visuel par des rivaux (père, frères, sœurs, tous obstacles que la mère, à l'origine, a admis comme capables d'investir et troubler le champ entre elle et l'enfant, en venant la distraire, capter son attention).

Chacun se démène pour retrouver le « droit » de pouvoir se retourner vers maman, après avoir essayé d'écarter l'altérité, source d'aliénation faisant écran dans le regard de la mère et l'empêchant de regarder son enfant, de rendre à celui-ci l'identité primitive complète. Tout être passe sa vie à essayer de récupérer la maîtrise du regard total de sa première mère, à récupérer l'autorisation de ce retour, à ramener sur lui le regard de sa mère, en s'agitant, en se mettant là par exemple la forte position sociale bien en vue — où sa mère lui rendra enfin l'admiration qu'elle lui donna autrefois comme nouveau-né.

Mais dans la dialectique du jugement de Salomon c'est encore vouloir demeurer l'enfant.

Les rapports sociaux baignent à l'état endémique dans un climat d'accusation et de culpabilité diffuse, puisque tout le monde galope pour retrouver une bonne mère, et que la société n'est dans le meilleur des cas que la moins mauvaise possible de toutes les mauvaises mères.

Tant qu'on n'a pas bien compris le problème — c'est-à-dire le sien propre — pour quitter la place tragique de l'étant abandonné et satisfait, la question est : « à qui la faute ? qui est méchant ? », et il s'agit toujours pour chacun de répondre par la disculpation en prouvant : « c'est pas moi, c'est lui ».

Toute société fait une consommation fantastique de boucs émissaires : dans la société bourgeoise actuelle ce sont les charrettes pleines des déçus, déclassés, clochards, beatniks, etc., sur qui se posent, pour se rassurer, les regards des bons bourgeois enfants parvenus à la réussite matérielle sans rien y trouver qu'une source d'inquiétude et des raisons de nouvelles poursuites de richesse ; la course à la poursuite de la possession de signes extérieurs de la maternité n'a pratiquement pas de limite il n'y a pas de satisfaction réelle atteignable au niveau du « paraître ». Mais pourquoi ?

A l'origine, c'est la mère qui apparaît et disparaît dans le champ perceptif de l'enfant impuissant à maîtriser sa *présence*. La conquête ultérieure de la maîtrise de la présence sera de la part de l'enfant, se poursuivant plus tard chez l'adulte, un jeu de « paraître-disparaître » aux regards des autres (Hugo, vieillard, écrit : « lorsque l'enfant paraît... »)

en fait, il s'agissait pour lui de l'apparition de l'enfant Victor sous sa plume ; l'enfant ne *paraît* pas il *est* là..., jusqu'à ce que le cercle de famille l'étouffe) pour essayer d'être maître des relations duelles, pour ne plus souffrir passivement du jeu frustrateur d'autrui il s'agit évidemment d'un jeu de séduction qui en soi ne comporte qu'une récompense narcissique (maîtrise de l'angoisse pendant le mouvement ou plutôt simple oubli momentané). Au départ, paraître n'est qu'une étape médiatrice

185

pour arriver à être là, se retrouver dans la bonne relation duelle ; mais on ne parvient

cependant plus jamais à revenir, puisque par hypothèse le jeu « paraître-disparaître » de l'un répond à la crainte de celui de l'autre ; donc dans un second temps, cette crainte, pour éviter d'en souffrir, oblige à disparaître *avant* l'autre, donc tout de suite (Cendrillon). Bien entendu, celui qui disparaît s'arrange pour être suivi, sinon il revient et recommence.

Paraître ne sert en principe qu'à maîtriser le déclenchement du signal « retour de la mère » par l'enfant. Mais en définitive, apparaître au second temps aboutit à comparaître, .. devant des juges maternels à qui appartiendra la décision de l'octroi du droit à jouir de la présence.

Donc paraître revient à un système de défense aveugle où la présence est finalement obtenue et maintenue à coup d'agitation, de surenchère constante du paraître pour accumuler les preuves d'une innocence improuvable, pour conserver l'attention des juges, tenir en suspens leur jugement de condamnation à la solitude (épée de Damoclès), retarder leur départ écoeuré, leur disparition et le rejet définitif de l'enfant poseur, insupportable, aux oubliettes. L'individu du paraître manifeste des signaux d'appel sans pouvoir efficace réel (s'il parle, il sait qu'à l'autre revient le dernier mot et s'il parle beaucoup c'est pour reculer ce dernier mot d'abandon par l'autre), des signaux de redondance sans contenu d'information : son discours répète à l'infini « je sais parler » j'ai le pouvoir de parler, je, je, je, par ici, regardez-moi, j'existe, regardez-moi... » (*idem* pour la jolie femme).

186

Utiliser le mot « présence » (d'ailleurs comme le mot « je »), c'est apparemment une absurdité par où se laisse découvrir un paradoxe du langage, et la raison que tout espoir de transmettre « le sens » au moyen d'une communication par écriture et lecture est un leurre, repose sur un double contresens effroyable, source et cause du maintien de l'existence en Occident, au niveau d'un arrière-monde de sous-hommes, c'est-à-dire celui de la substitution d'une présence imaginaire représentée, choisifiée, clouée sur papier ou au mur, à une présence réelle d'autant plus introuvable dans la réalité qu'on ne l'y cherche plus en se contentant de plonger dans le bain d'encre et une grande consommation de papiers de toutes sortes.

Avoir besoin d'écrire ou de dire « je » ou « présence » implique la nécessité de représenter des réalités évidentes en principe, mais pourtant senties comme douteuses, insuffisamment perceptibles, en vue d'améliorer leur perception. Qu'une société contraigne un de ses membres à écrire un balbutiement aussi élémentaire que « je pense, donc je suis » est vraiment un signe tragique éloquent. Mais avoir réussi à le dire est évidemment un succès (d'ailleurs nous en applaudissons Descartes) ; ayant été le tremplin qui lui a permis d'aller vers les autres qui, eux, apparemment refusaient ou étaient incapables de lui apprendre qu'il était. (Inutile d'insister sur les élucubrations scolastiques autour du mot < être > et des preuves ontologiques auxquelles s'amuse encore les désœuvrés de la philosophie moderne : Heidegger, etc.)

Le problème de la présence est celui du « nous ».

Si « je » et « tu » n'arrivent pas à se maintenir

187

ensemble mais s'ils y arrivent parfois en de brefs instants privilégiés dans un « nous » paisible, c'est à cause de « il », l'absent, qui n'est pas encore avec nous et qui oblige « je » et « tu » finalement à se séparer, à se sentir à nouveau seuls, abandonnés, et à devoir recommencer la conjugaison d'être, d'avoir et de faire à la première personne pour récupérer un sentiment du droit d'exister dans un lieu et un temps déterminés, d'où pouvoir repartir vers « nous » à la recherche du « tu » et espérer arriver avec lui à un « nous » le plus stable possible 1. C'est la navette incessante que chacun fait et à laquelle nous sommes voués sans atteindre la somme définitive de « nous sommes là » pour de bon, tant qu'il y aura de l'altérité pour revenir détruire l'identité (v. *infra*) « il » c'est le voisin, le russe, le chinois, le diable, le percepteur d'impôts, etc. .

Là est un des secrets du discours chrétien et de son caractère apaisant ; le Christ, c'est le «

Il » qui est arrivé, qui est bon, qui aime « je » et « tu », qui leur pardonne tout et leur permet d'être ensemble. Or « je » et « tu » c'est toujours la mère et l'enfant (v. *infra*).

Mais l'écriture et la lecture et c'est l'explication de leur succès chez nous sont un truc, une fiction, qui s'ajoute à celle du langage lui-même, permet de résoudre des difficultés de la présence (de la suppression de l'altérité), mais les

Quand le transport en commun par le langage vient à manquer, on régresse au stade des grosses voitures individuelles pour le reconquérir (la poussette du premier âge enfin maîtrisée pour conduire soi-même bobonne). '

=

résout trop bien, à trop bon compte, de sorte que l'imaginaire du monde de la présence représentée est finalement considéré comme plus vivant et sûr que le monde où on rencontre les « autres », non identifiables, trompeurs, blessants, surtout capricieux, c'est-à-dire changeant d'identité, jamais sûrs, jamais identiques à eux-mêmes, etc. De là vient le déplacement de la notion de vérité, et son installation là où elle ne peut jamais être vraiment trouvée : sur le papier.

La possibilité de retrouver un substitut de présence totale avec le papier vierge couvert par soi et par un identique à soi (Dieu ayant créé l'homme à son image 1) d'un langage également désigné comme celui de la présence divine incarnée, permet vraiment une totalisation imaginaire incomparablement plus pleine et stable que dans la réalité, dont le mouvement, les contradictions, les résurgences d'altérité investissent constamment les commencements d'ébauches d'identités et de restructuration de présence avec un horrible et douloureux effet détotalisateur qui ramène les individus déçus au repliement vers la recherche du salut représenté dans les « Ecritures », la fuite de la réalité vers le passé d'un meilleur ancien.

Tant qu'il y a encore besoin de mots, il y a de l'absence encore, de l'altérité à résoudre, à conjurer, à supprimer, de l'altérité qui gêne et retarde l'avènement de la présence totale.

1. C'est pourquoi l'écrivain se prend si facilement pour « Dieu » en « créant du sens humain » par l'opération du Saint-Esprit descendant sur le papier vierge.

188 189

Mais sur le papier, la valeur des mots est complètement inversée ; ils créent de la présence commune de celui qui les lit (un livre est un double lit) ¹ et de celui qui les a écrits ; donc, tant qu'il y a des mots écrits, il y a encore de la présence, et peu importe quel contenu ont les mots, du moment qu'ils sont présentés sous la forme la plus agréable à lire compte tenu de la longueur du texte ; c'est la question du style : cette musicalité qui tire le regard du lecteur toujours plus loin en le maintenant en suspens par la promesse d'une augmentation de présence s'il poursuit sa lecture. Le style ainsi est une continuelle retenue de ce qu'en principe les mots sont censés apporter d'emblée. Le style dit toujours : « Oui, mais attendez, ce n'est pas tout, plus de vérité est encore à venir, j'ai encore menti, mais maintenant c'est promis, je vais tout vous avouer. »

... Tout bon livre est un roman policier où la révélation de l'identité de l'assassin, qui empêche écrivain et lecteur d'être en présence sinon par le papier, est tenue en suspens jusqu'à la fin. La réconciliation imaginaire entre littérateur et lecteur se fait toujours aux dépens et sur le dos d'un tiers inconnu qui empêchera à jamais les uns et les autres de se réconcilier réellement ; c'est le malentendu dont prétendent souffrir tous les écrivains, mais qu'ils entretiennent soigneusement de livre en livre. L'inconnu n'est que l'écran de la feuille de papier vers laquelle celui qui écrit pointe avec

Le testament = lit double — les héritiers qui y sont couchés, et le testateur qui s'y couche déjà dans sa tombe le livre pourvu qu'il soit épais fournit à la fois matelas, draps et couverture.

¹⁹⁰

son doigt qui tient la plume infatigable pour répondre à la question de savoir qui il est : suivez mon doigt, lisez mes œuvres. Je suis ce que j'ai laissé paraître de moi... (dans la devanture des libraires).

Le paradoxe de toute écriture et de toute lecture, et l'échec irrémédiable de ces activités dans la mesure où elles visent la récupération de la compréhension mutuelle, une restauration du sens commun de la possibilité de vivre ensemble, lorsqu'il s'agit, en créant les conditions de présence primitive, de renverser les signes négatifs pour retourner concrètement les mécanismes originaires ayant, à un stade préverbal de l'existence, entraînés dans chaque cas individuel l'aveuglement et l'assourdissement des sens perceptifs de la réalité vient de ce que l'exercice de ces activités impose précisément l'isolement, l'abstraction, c'est-à-dire le maintien jusqu'à ce qu'elles se terminent au moins, de la cause même et de l'origine de l'angoisse, de la source de l'aliénation ; elles postulent, donc entraînent une régression, un recul et une maintenance dans une position statique lacunaire de non-transmission, de non-connaissance et de perpétuation de rapports de sous-existence tragique dont il s'agissait en principe de sortir.

Toute doctrine qui vise un retour à la vie, un rétablissement de la présence continue, une libération de toute aliénation provoquée par l'angoisse de l'absence et de l'éloignement, est incompatible avec l'usage de l'écriture qui, par hypothèse, postule l'échec de cette doctrine. L'utilisation de l'écriture signifie accepter de se servir du véhicule de l'échec, celui qui par conséquent y ramène.

¹⁹¹

C'est aussi contradictoire et absurde que si Jésus, doutant de la valeur de l'enseignement de sa Parole et subsumant l'échec complet de ses efforts pour la transmettre à autrui par sa voix de son vivant, s'était institué son propre historiographe et avait rédigé lui-même les Ecritures. De même imagine-t-on Socrate rédigeant lui-même ses dialogues après coup !

Avec l'écriture on passe des relations vivantes où seuls les gens existent, à l'arrière-monde lunaire de l'existence des mots substantivés par le fait que le lecteur perçoit qu'un homme vivant y a autrefois projeté « la quintessence de sa pensée » vivante et l'a couchée sur papier pour lui.

L'écriture est toujours un message d'outre-tombe ; nul ne l'a si bien senti que Kafka dont toute l'œuvre charrie cette image. A du papier noirci on peut faire supporter autant de parole vivante que de chair et d'os véritables à un écran de cinéma.

L'écriture et la lecture sont les lieux où se perpétue un mode morbide de pensée, celle qui se transmet à titre testamentaire là où les hommes sont incapables d'un échange verbal immédiat entre vifs.

Les livres ne sont que des fosses communes, des cimetières où sont enfouies les pensées moribondes ; chaque mot est une inscription funéraire sur une pierre tombale qui, pour peu qu'on la retourne, laisse le regard plonger dans un caveau où l'histoire a jeté pêle-mêle derrière elle l'amoncellement de papier gaspillé à se battre pour modifier l'usage de

¹⁹²

ce mot ; les mots « liberté », « Dieu », « amour », etc., représentant chacun un Hadès grouillant de millions de damnés, morts d'épuisement, écrasés par ces mots devenus trop lourds, quand on les subit au frontispice de temples en les acceptant comme des choses en soi.

Ecrivains et lecteurs perpétuent un univers de semi-vivants emmurés dans la solitude, pris au piège de l'accoutumance à leur propre remède contre autrui, qui tentent vainement de rejoindre leur autre moitié par les voies inaccessibles de l'imaginaire, car cet objet matériel

qu'est la feuille de papier ne libérerait qui y pose les yeux du monde de la représentation qu'en suscitant le dégoût de ce qu'elle est, et non par les formules littéraires consolatrices du lecteur où on lui conte la nausée de celui qui ramasse du papier souillé dans la rue mais finit par trouver refuge à son impuissance de vivre dans l'écriture d'un livre qui s'appelle *la Nausée*, la littérature ne trouvant ni cohérence ni justification au temps de vivre perdu par l'écrivain puis par le lecteur que dans un tel retournement narcissique sur sa propre image. (Cf. l'identité presque mot pour mot des phrases terminales au conditionnel de *la Nausée*, du *Temps Retrouvé*, de *la Modification* de Butor, et sans doute de bien d'autres.)

Le « croyez et attendez » de *la Colonie pénitentiaire* est bien le seul message qu'un livre puisse transmettre, à savoir : croyez en la littérature, et attendez le livre suivant. Le seul livre valable serait celui qui se détruirait lui-même ; mais alors à quoi bon l'écrire. Sans doute est-ce celui auquel quelques rares ont su renoncer pour garder le silence. (Rimbaud...)

CE QU'EST AU JUSTE LE « SENS DES MOTS »

« Voici qu'eux tous forment un seul peuple et ont un seul langage. S'ils commencent à faire cela, rien désormais ne leur sera impossible de tout ce qu'ils décideront de faire. »

Genèse, XI, 6.

Ce qu'est au juste le « sens des mots », l'essence du langage, voilà la question assurément fondamentale à laquelle les linguistes ne savent guère mieux répondre que M. Jourdain.

Et pourtant cette essence est là, mise en œuvre dès que l'on parle ou que l'on écrit... Mais alors, l'empêchement à y voir clair ne vient-il pas de ce que, en se servant des mots, on s'en trouve encore toujours trop près ?

Au contraire, la mise en représentation théâtrale de relations sociales telles qu'elles s'enchaînent et se construisent au niveau verbal, opère nécessairement une mise à distance de l'usage du langage, et il en est ainsi quelle que soit la forme ou la « théorie » théâtrale appliquée, la non-

195

perception de cette distance cependant dans la plupart des cas n'étant que le résultat de mécanismes psychiques auxquels recourent inconsciemment tant les acteurs que les spectateurs complices à cet égard pour supprimer, pour combler précisément cette distance et ce, pour des raisons de sécurité, de satisfaction immédiate, dans la mesure où toute distance est ressentie comme éloignement angoissant auquel il faut chercher à mettre fin, donc en renonçant à la possibilité d'un jeu conscient portant directement sur cette distance, et d'en tirer le parti dialectique édifiant qu'elle permet.

Pourtant, l'étude de ce qui se passe au théâtre de manière habituellement imparfaite, de ce qui pourrait s'y passer, et des moyens d'y parvenir si les gens de théâtre avaient la connaissance et la maîtrise des phénomènes qu'ils manipulent et déclenchent sur scène, en dépliant ce redoublement de la démarche qui réobscurcit la question de l'essence du langage (par effacement permanent immédiat de la distance), suscite une possibilité nouvelle d'approche de cette question, et de dévoilement progressif d'une réponse en cours de représentation, l'activité théâtrale étant alors considérée comme laboratoire où le langage est traité en objet d'expérience et où la fin poursuivie est de fournir à tous les participants la connaissance de cette essence par la destruction une sorte de jeu de massacre -. de tout ce que les mots ne sont pas.

Les meilleures expériences seront celles pratiquées sur les situations où le langage atteint sa négativité la plus extrême en conduisant les personnages au pire, c'est-à-dire les tragédies (on sait qu'il y a une tradition philosophique d'intérêt pour

196

la tragédie : Aristote, Diderot, Voltaire, Goethe, Hegel, Nietzsche, Lukàcs, Sartre...). ·

Une observation apparemment inédite pourrait peut-être fournir le point de départ d'une nouvelle hypothèse :

Depuis l'origine de la tragédie dans le théâtre grec jusqu'à nos jours, les textes accueillis et reconnus par le public comme représentant les meilleurs chefs-d'œuvre développent pratiquement tous des intrigues dont le pivot tragique est le thème général de la « mauvaise mère », que ce thème y soit explicite ou plus ou moins déguisé derrière une figure féminine portant un titre de belle-mère, de reine, etc.

Par mauvaise mère, il faut entendre : mère abusive, possessive, dénaturée, incestueuse, ou bien sous une forme atténuée, la mère généralement instable, capricieuse, insuffisante et inapte à répondre à l'attente d'autres personnages qui en éprouvent et expriment des sentiments de grave privation à l'égard de cette influence néfaste.

L'observation est facile à vérifier pour des personnages comme : Clytemnestre, mère d'Oreste et d'Electre, Jocaste, mère d'Edipe, d'Antigone, d'Étéocle et de Polynice (*les Sept contre Thèbes*), Volumnia (un nom qui est tout un programme !), mère de Coriolan, Gertrude, mère d'Hamlet, Phèdre, Mère Courage. ·

Richard III rejette sur sa mère toute la responsabilité de son esprit de turpitude, etc.

Mais ce thème se retrouve encore, plus ou moins altéré, par exemple chez Athalie cherchant à mettre

197

à mort l'enfant Joas, le thème étant là redoublé par l'évocation de Jézabel, ou chez la sanguinaire Lady Macbeth ; le roi Lear est un vieillard retombé en enfance sous le pouvoir maternel de ses méchantes filles ; une analyse des séquestrés d'Altona montrerait que le ressort secret des comportements persécutés-persécuteurs de tous les personnages gît dans la carence totale d'une mère, l'intrigue étant conduite à l'abri du pouvoir mystificateur des mots remarquablement mis en place par l'auteur, au fil des tentatives de chacun pour combler le vide de cette absence, en étant cependant incapable de s'y référer expressément et de l'admettre comme cause réelle du dérèglement de ses attitudes envers les autres. ·

D'autre part, très souvent le thème de la mauvaise mère est mis en valeur par la présence, dans les tragédies, d'une seconde figure antithétique de femme pure, innocente, fragile, vertueuse mais malheureuse et persécutée, vouée à un sort inhumain, sacrifiée elle-même ou dans la personne de ses enfants ; elle représente l'espoir du salut finalement inaccessible au héros tragique central dont la démarche logomachique est une navette entre les deux pôles de ces figures féminines opposées dont l'attraction contradictoire l'entraîne dans un tourbillon de délire et d'aveuglement de plus en plus rapide, jusqu'à ce qu'à force de trahisons accumulées, il finisse par se casser, le bout de son voyage échouant dans la mort avant qu'il n'ait réussi à atteindre le but qu'il prétendait poursuivre.

C'est évidemment aussi le thème de Tristan et Yseult, modèle de tous les romans tragiques.

198

Bref, le fondement du destin tragique apparaîtrait comme une quête désespérée et parfois forcenée pour atteindre la sagesse du bon usage 4es mots, dont le modèle réussi serait la parabole du jugement de Salomon, mais quête vouée à l'échec parce que le héros tragique est partie principale intéressée à un débat dans lequel il ne parvient pas à intervenir utilement sur le plan verbal : c'est lui l'enfant. {Le thème du jugement de Salomon a été utilisé par Brecht dans *le Cercle de craie caucasien* et en partie par Pirandello dans *la Fable de l'enfant trouvé* ; mais le débat triangulaire de l'homme louvoyant entre deux femmes est le plus classique de l'histoire du théâtre ; il est enfoui dans des œuvres contemporaines importantes comme *Chacun sa vérité, Huis clos...*)

Or, pour saisir la possibilité d'une issue au tragique réel des relations humaines, les

tragédies théâtrales sans issue sont l'enseignement le plus précieux : puisqu'elles peuvent être jouées par des comédiens qui en assument les rôles, elles démontrent que le tragique entre individus n'est jamais rien de plus qu'une comédie de mots tragiques, de simples chaînes verbales dont on peut démonter la mécanique et comprendre le fonctionnement, s'il s'agit d'éviter de tomber dans l'aveuglement des personnages et les pièges de leur fausse lucidité.

L'enfant, coincé entre deux figures maternelles contradictoires, paraît bien correspondre au schéma de l'impasse tragique où toute existence humaine serait dès le départ engagée à se débattre -. le « débat » fondamental — sous l'impulsion du mouvement d'altération, de dislocation, de désagrégation

199

de la première relation de l'enfant à autrui, celle qu'il a avec sa mère dans les premières semaines sinon dans les premiers mois après sa naissance, et qui représente une totalité indistinctive -. La totalité par excellence où l'enfant est inclus sans individualité propre de ce qui sera séparé, lorsqu'il s'agira plus tard de distinguer et de nommer les forces éparpillées, celles de l'amour, de la présence, de la nutrition à satiété, de la chaleur, du plaisir et de la joie, de la sécurité... en somme ; de tout ce qui est bon et dont se compose le bien, où matérialité et spiritualité ne font qu'un, où le nouveau-né repose complètement en paix à côté de sa mère dans un espace pratiquement sans distance, où il reçoit communication immédiate du flux total de la substance nourricière vitale, où se prolonge en quelque sorte le bien-être de l'état prénatal.

Toute la problématique de l'existence revient à l'adaptation aux conséquences de cette perte pour s'en protéger, y survivre et finalement l'accepter d'abord pour, plus tard, tenter de la réparer, compte tenu des mécanismes de défense que l'enfant est en mesure d'élaborer et de se constituer au cours des étapes successives du processus d'éloignement de la présence maternelle.

Rien n'est moins absurde que de remonter et de fixer à ce passage capital le point de départ et l'explication de tout comportement subséquent, car toutes les activités humaines, qu'il s'agisse de la vie quotidienne, familiale, sociale, politique, culturelle, religieuse, scientifique et y compris les discours tendant à fournir des explications ou des améliorations à ces activités ainsi que le processus

200

même du langage et de l'exercice du pouvoir de parler, --que les intéressés l'aient reconnu explicitement ou qu'à défaut du sentiment d'avoir le droit de se faire cet aveu, ils aient agi en se cachant le sens véritable de leurs actions, notamment parce qu'il eût été trop douloureux de viser et de parler d'un objectif final inaccessible — se révèlent à l'examen obéir à une même poussée dans une seule véritable direction, avoir toutes un seul et même sens : celui d'un mouvement dirigé vers le retour à la totalité de la relation originelle, pour retrouver, récupérer, reconquérir, se réapproprier ; se réassurer la maîtrise de la plus grande partie possible des attributs composant la bonne maternité, qu'il ait fallu recourir aux uns pour mieux recouvrer les autres, jugés soit meilleurs, soit plus accessibles au regard, tant des conditions environnantes, des facteurs individuels ou : collectifs d'aptitude, d'énergie, de volonté, etc., tenant précisément aux répercussions psychiques des conditions dans lesquelles la perte a été infligée, et compte tenu de l'impossibilité jusqu'à présent — sauf peut-être à des échelons locaux d'ailleurs imparfaits ou pour des civilisations ayant retrouvé dans un état de satisfaction qu'elles jugeaient indépassable une raison suffisante de disparaître — de réaliser la réintégration totale, absolue, quitte à s'en fournir une illusion sur le plan imaginaire idéal et optatif d'un discours mythique.

Donc, la plénitude originelle ne peut durer. Nulle mère, si bonne et prête à combler son enfant soit-elle, n'est, dans les conditions où son existence continue à devoir se débattre vis-à-vis du monde extérieur, capable de lui garantir le présent de sa présence totale. Quand les

mœurs ne sont pas de

201

promener en toutes circonstances de labeur ou de loisir son enfant sur le dos, à brève échéance, la mère est contrainte de le priver d'une part importante de son temps, ou disons mieux, de leur temps commun, de lui faire attendre son retour et celui de ses bienfaits. La séparation, la distanciation frustratoire précoce - généralement pratiquée en Occident paraît une caractéristique prédominante du comportement ultérieur des individus de cette société, et si l'on considère le lien entre les phénomènes d'angoisse et d'insécurité provoqués inéluctablement par cette précocité, la source de l'instabilité, facteur de dynamisme qui a précipité un mouvement de recherche, de progrès et d'amélioration des conditions de vie par une tension individuelle plus forte qu'ailleurs, éveillant un besoin de restauration d'une sécurité ayant fortement manqué au départ de la vie, le système occidental paraît cependant toujours entraîner un blocage à un seuil infranchissable de non-satisfaction, couplé à des capacités de libération considérable d'énergie et de labeur pour tendre vers une satisfaction qui recule toujours hors d'atteinte. (C'est là ce qui justifie le succès d'un discours sur la culpabilité et un péché originel, le conditionnement à la dialectique de l'âne et de la carotte étant considéré comme la règle d'or du meilleur système éducatif.)

La perte progressive de la totalité et de l'unicité initiales de la mère parfaite, présente, puissante et bienfaitante, entraîne des perturbations dans la vision du monde du nourrisson sous deux aspects complémentaires : un dédoublement du visage maternel et un mécanisme de défense sous forme de réduction de sa perception sensorielle.

202

En fait de frustration, la mère n'impose pas seulement son absence prolongée, mais répond aux vagissements d'appel en revenant se montrer pour faire taire l'enfant sans lui fournir la satisfaction qu'il demande ; elle lui présente alors un visage entièrement différent de celui de la bonne mère qu'il a appris déjà à reconnaître, un visage fermé, assombri, tendu, sévère, éventuellement courroucé (« quelle mère n'a point de tempête ») portant les marques de l'ensemble des circonstances extérieures qui contrarient sa volonté de s'occuper de l'enfant, la prive de son propre plaisir à maintenir cette relation privilégiée en harmonie parfaite et qui, en l'astreignant à d'autres tâches, mettent directement en question son droit à être une bonne mère, et, d'autre part, du besoin correspondant qu'elle peut avoir d'apaiser sa propre inquiétude à l'égard d'une culpabilité qu'elle pourrait ressentir des privations qu'elle s'est infligées en voulant forcer l'enfant à se taire, à interrompre le signal d'appel qui, lorsqu'elle ne peut y répondre, résonne comme une accusation tyrannique. Quelle mère, n'ayant pas le temps de satisfaire les demandes de son enfant, trouve le calme et la patience suffisants pour lui faire accepter, à mesure comptée de l'éveil de ses facultés, les réductions de sa présence totale, de manière à ce qu'il s'adapte à les subir sans dommage ?

Au début, l'enfant crie jusqu'à ce que la mère revienne et le satisfasse pleinement ; entre les cris et le retour de la satisfaction, le passage est alors continu, indemne de toute rupture : de temps ; de la sorte, l'enfant s'assure par ses cris une maîtrise de la relation : remplissant l'absence momentanée de la mère par le bruit de sa voix, il se donne à

203

lui-même d'entendre le signal du retour imminent qu'il réclame ; crier devient alors pour lui un signe positif de conduite, de réussite par lequel il se fournit un moyen sûr de patienter, lorsque la mère respecte une régularité dans les délais de sa réponse négative aux cris, et si elle ne perturbe pas déjà par des modifications trop fantaisistes de ses temps de retour, le premier système, le plus élémentaire, de relation médiatisée élaborée par l'enfant. (En évoquant cette confiance de l'enfant, on songe à la beauté touchante du passage de *la Chanson de Roland* sur les appels du cor lancés à Charlemagne.) C'est ici que se noue cette notion si importante de *respect* dans la relation à autrui sur laquelle insistent les philosophies de

l'existence. C'est quand les cris s'éteignent d'épuisement qu'il faut craindre une lésion affective inquiétante, l'« hospitalisme », selon le terme des spécialistes, des très jeunes enfants soignés en institutions et trop longtemps privés de leur mère.

Mais la situation de l'enfant change radicalement lorsqu'on lui impose de cesser ses cris avant d'être satisfait ; du coup, il perd le moyen de maîtriser lui-même l'absence ; et cette amputation du pouvoir de maîtriser lui-même un signal-mère équivaut à lui-infliger celle d'une part de la totalité de la relation ; l'unicité continue et intemporelle initiale fait place à une dualité où alternent des laps de temps de valeur contraire, chacun lié à une des deux images opposées du visage maternel. Le regard de la mère frustrante fonctionne comme un refus de considérer et de voir le besoin manifesté par l'enfant ; c'est en cela qu'il est fermé et durci par une sorte d'aveuglement ; proprement alors, la mère ne reconnaît plus son enfant ; ses yeux sont

204

bien sur lui mais regardent ailleurs et ne le voient plus ; ils sont remplis de toutes les causes d'énervation et de pression qu'elle subit de l'extérieur, réveillant ses problèmes d'anxiété et de tension suspendus à un temps de trêve que son milieu lui a accordé...

L'élan primitif par lequel la mère souhaite restaurer, sinon améliorer ce qu'elle a elle-même connu à sa naissance, la reconstitution de sa propre relation mère-enfant originaire, a peu de chances de résister à la détérioration, à moins de circonstances personnelles exceptionnelles qui ne viennent en tout cas jamais des facilités offertes par l'amélioration des conditions matérielles¹.

Le redoublement de la frustration de ses demandes par des signes négatifs de non-reconnaissance et regard absent, équivaut à un refus de la quasi totalité du flux vital et doit nécessairement être ressenti par l'enfant comme une menace de mort, sans que la mère d'ailleurs ne s'en aperçoive, puisque, par hypothèse, la perception de l'étant est suspendue. Pour survivre à ces manifestations de réjection, et pour autant que leur dose ne lui soit pas fatale soit qu'elle puisse aller jusqu'à entraîner effectivement la mort, si elle provoque des lésions psychosomatiques, soit qu'elle soit à la base de troubles psychiques destinés à se perpétuer ultérieurement sous forme de constitution névrotique

1. Des facteurs de cette sorte ne sont jamais capables en soi d'enrayer le processus du délaissement se décharger du soin des enfants en des mains mercenaires, nourrices ou bonnes, n'est pas de nature à réduire le risque de confusion ni de dédoublement de visages. ·

205

ou psychotique —, l'enfant devra adapter son système sensoriel et le régler sur le rythme des alternances de conduite de la mère pour autant que celle-ci conserve une certaine régularité dans l'irrégularité afin de se protéger contre la souffrance que lui inflige la réception des signes de non-amour et de privation de la relation primitive.

Aidé par ses facultés de mimétisme, l'enfant adoptera une réduction de la sensibilité de sa perception visuelle en intégrant peu à peu un véritable programme de prévisibilité quant aux signes annonciateurs des perturbations « météorologiques » de l'humeur maternelle ; cette perte de lucidité est la condition de survie pour supporter et surmonter l'affreux déclin de la bonne lumière rayonnante de la totalité maternelle originelle¹.

L'ambivalence inéluctable de la mère et la dualité de vision qui en découle est à l'origine du déséquilibre plus ou moins tragique et du sentiment d'abandon qui caractérise pratiquement la condition humaine occidentale vouée à tous ces sentiments de manque, d'impossibilité d'être dont témoignent les philosophies existentialistes à l'« individualisme », à une quête désespérée — à moins qu'elle ne trouve la fuite dans l'oubli, l'anesthésie dans l'un ou l'autre discours compensateur mythique que cette société, qui s'efforce et tend à représenter la moins mauvaise des mères possibles sur ses membres, met à leur disposition. Le « délaissement dans

le monde », des philoso-

1. La cybernétique n'est que l'application électronique aux problèmes d'adaptation de cellules ultra-sensibles à la réception d'informations extérieures par l'organisme humain.

206

phies existentialistes n'est rien d'autre que celui dont les psychopédiatres ont à s'occuper dans les cas de brutalité anormalement grave de la perte de la présence et du bien-être primitifs.

La dialectique des deux visages maternels est celle de l'exil et du royaume : parce que la mère est soumise à cette dialectique dans le monde extérieur, elle est amenée à devoir en jouer vis-à-vis de son enfant et c'est par ce truchement que celui-ci fera l'apprentissage de cette altérité, la mère tentant de stabiliser en système éducatif l'impossibilité d'éluider les problèmes extérieurs, leurs contradictions et la nécessité de les résoudre pour survivre.

En fait, c'est une erreur terminologique de parler de la première relation originaire de plénitude comme d'une relation à autrui. Tant qu'il n'y a pas d'individualisation nécessaire découlant des besoins de protection contre l'éloignement de la mère, il s'agit, entre les deux et pour chacun, d'une relation de soi à soi, d'identité parfaite. L'altérité ne surgit qu'au stade de dédoublement ; c'est celle où la mère est plongée pendant qu'elle est sous l'emprise de relations tierces qui investissent l'espace et le temps entre elle et l'enfant, et deviennent des écrans. La dialectique des deux mères, ainsi, est celle de l'alternance de relations maternelles tantôt d'identité, tantôt d'altérité. C'est la base de la division dualiste du monde entre bons et méchants, système qui sert toute leur vie aux individus dans l'établissement de leurs rapports entre eux en y trouvant un certain équilibre : nous cherchons les rapports avec ceux qui sont comme nous ; nous nous prémunissons contre ceux qui sont différents et dangereux. Toutes les coupures du monde en

207

deux parties opposées, considérées comme irréconciliables on voit maintenant pourquoi trouvent leur origine et leur explication dans la formation des facultés représentatives de chaque enfant ; d'où il découle que l'aliénation, l'« intolérance », l'aveuglement et l'assourdissement à l'existence et à la présence sur terre de la plus grande partie des autres individus apparaissent comme une condition pour avoir, de temps en temps, quelques bons rapports avec un tout petit nombre d'entre eux.

L'apprentissage du langage ne fera que fournir une superstructure projective au procès de ce dualisme déjà fondamentalement entamé par la perte et le mouvement d'attente et de recherche d'un morceau toujours manquant d'une part de temps et d'identité. Le problème de la maîtrise de soi, de la confiance en soi, est celui des techniques de réappropriation efficaces et autorisées pour remplir la relation primitive elle-même, c'est-à-dire le recours à des substituts, notamment lorsque l'enfant se crée à lui-même des jeux, se donne lui-même le droit de sourire, s'accorde le plaisir d'une détente générale, dès qu'il récupère à travers une activité ludique une preuve qu'il est en mesure de parer par ses propres moyens à son sentiment de privation. Au stade préverbal, il trouvera les premiers palliatifs du non-contrôle total sur celle dont il désire la présence, par des jeux de maîtrise sur les objets, dès qu'il peut appréhender et s'approprier à titre personnel la matérialité qui l'entoure ; c'est la phase de la tentative ludique de reconstitution de la présence avec des objets inanimés de la matérialité environnante, plus sûre que la trompeuse altérité vivante.

Les premiers pas dans l'apprentissage des relations verbales articulées rouvrent une nouvelle phase d'espoir de reconquête et de maîtrise de la présence totale (on sait le regain d'intérêt des mères pour l'enfant lorsqu'elles abordent ce nouveau mode de relation). C'est la question de ce qui a si bien été nommé la « langue maternelle » et dont le premier mot que la mère cherche et réussit à inculquer est « maman ».

A mesure qu'elle consacre du temps à lui apprendre les mots, ceux-ci deviennent doublement les signes d'une recomposition de la première maternité (ce qui justifie les

soliloques plus ou moins incohérents que les enfants poursuivent plus tard pour leur propre compte). L'enfant retrouve la première maîtrise qu'il a connue, comme effet de sa voix. Dès qu'il est capable d'articuler le premier mot, il récupère l'usage total de la voix qui lui permet de nommer en une ou deux syllabes la totalité de ce qui, précédemment, nécessitait des cris ininterrompus jusqu'au retour de la mère, et qui avait été amputé lorsque celle-ci avait exigé qu'il interrompe le signal avant qu'il ne remplisse sa fonction signifiante par la satisfaction réclamée. Au début du langage que la mère lui apprend, tous les mots ont la même valeur significative pour l'enfant, ils signifient « présence maternelle ¹ ».

Là est le fondement de ce que les linguistes appellent l' < arbitraire > des signes linguistiques.

1. De là les malentendus lorsque l'enfant répète « à tort et à travers » mais avec béatitude n'importe quel mot qu'il entend dire par sa mère et qui seront de nouvelles sources de blessures en cas de réprimande.

208 209

N'importe quelle combinaison vocale maternelle peut être rattachée au sens agréable de son retour ou au contraire au déplaisir de son mécontentement ; de plus, si rien n'est aussi arbitraire qu'un signe linguistique, rien ultérieurement ne permettra aussi bien à l'enfant et plus tard à l'adulte de supprimer l'arbitraire de l'absence, s'il a su acquérir la maîtrise du bon usage des mots.

Au départ, il n'y a que des maîtres mots, tous les mots nouveaux sont bons, sont chargés de bon sens, font du bien, refont le Bien en totalité. Chacun-signifie le tout, c'est-à-dire c mère >, présence, etc. Bien parler, c'est obéir en répétant bien les mots que la mère enseigne ; en répondant à l'attente de la mère, n'importe quel mot prononcé a le pouvoir magique de rendre la totalité de sa présence, la récompense de son sourire content et le bon sens d'un mot, son sens magique est d'obtenir la réouverture du visage heureux de la mère, l'accès à son trésor, le « Sésame ouvre-toi » ; ce sens, c'est la vertu du mot de renverser, de retourner une situation désagréable en réinstallant la relation heureuse première ; s'il a cette vertu, n'importe quel mot met fin à la séparation, rouvre la communion mystique totale du temps de l'éternel présent retrouvé (stade ludique du langage total, maîtrisé).

A ce stade, chaque mot est une sorte de modèle réduit du jugement de Salomon comme il en sera de même plus tard pour ce que l'on appelle les « mots clés » ou « idées forces » (les mots ayant une force opérationnelle totalisatrice) qui sont toujours des mots neufs, non corrompus ou remis en odeur de sainteté par une personnalité, capables

210

d'opérer une « révolution », la restitution d'une part importante de la totalité du sens, devenu introuvable dans le bavardage quotidien : c un mot suffit > pour sortir de l'enfer du manque, de la privation, de l'absence, du non-sens, pour s'élever et retrouver le paradis perdu de la présence et de l'amour total, du sens plein de la vie. Telle est l'opération, le sens linguistique qu'ultérieurement chaque usage de la langue maternelle poursuit. Mais le répit ne dure guère. Il reste à l'enfant, hélas, à entamer la douloureuse expérience qui referme l'espoir et rouvre le débat des deux mères, la reprise du combat, de l'écoulement du temps pour survivre, mais cette fois sur le terrain d'une autre procédure dont le maquis remplace la loi de la jungle du règne animal : le procès du langage, celui des mots où l'enfant va de plus en plus être appelé, voué par les autres, eux-mêmes engagés par leur propre jeu personnel de défense et d'accusation, à devoir comparaître pour c s'expliquer >, pour justifier la cause de sa présence et tenter de gagner sa vie par une lutte désespérée, interminable avec les mots — c'est l'effort de détruire des mots par d'autres (les c querelles de mots >) pour chercher à renverser l'irrenversable mur des mots dont les autres l'écrasent pour lui signifier que chacun est définitivement et irrémédiablement séparé de son premier bonheur, chassé de la totalité elle-même engloutie dans la décomposition, l'éparpillement du langage, l'effilochage de tous les discours négatifs sur l'attente, l'impuissance, le renoncement, la déception, la culpabilité,

l'impossibilité du véritable amour, la tromperie des rapports humains, l'absence, le manque de temps, tous les discours par lesquels les êtres humains, vivant ensemble, se refusent leur présence mutuelle, en

211

s'énumérant à l'infini la liste des conditions irréalisées et irréalisables justifiant le caractère inéluctable de cette « situation » malheureuse de chacun ¹.

Là est le véritable lieu d'explication des premiers versets mystérieux de l'Évangile de saint Jean sur le verbe initial illuminateur et créateur.

Avec la distinction des mots qui font mal, qui ne sont « pas bien », commence l'initiation à la dialectique des contraires, à la notion qu'un seul mot ne suffit pas, du moins ne suffit plus dans la réalité (seul l'univers de l'imaginaire symbolique, lui, conservera ce pouvoir) à faire le bien, celui-ci devant résulter du passage d'un mot à l'autre. Par l'effet de suppression que le second a sur le premier, ce nouvel apprentissage est lié à celui d'une notion d'avancement discursif du temps entre un avant et un après et dès lors l'enfant perd l'impression primitive que le bien est un retour ; c'est le stade des doigts pointés par les figures de l'autorité, d'une part vers le mal passé qu'il faut apprendre à ne plus commettre, et d'autre part vers l'avenir d'une amélioration constante de la conduite (« d'abord ta soupe, puis tu auras un baiser » et de l'apprentissage (c'est ce même doigt pointé dont

1. De là cette perversion du mot « situation » dans le sens « acquérir une bonne position sociale », entendez une situation où l'on est moins écrasé qu'écraseur, l'équilibre vital dépendant d'un jeu de compensations entre les parties supérieure et inférieure des esp es, entre lesquelles chaque individu est coincé, avec une illusion plus ou moins grande de marge de liberté, qui n'est que celle de pouvoir passer plusieurs fois par jour des unes aux autres pouvoir de « traverser des frontières ».

212

l'enfant s'emparera comme .marque de maîtrise pour suivre les lignes d'écriture de ses premiers livres).

Avec le vocabulaire et son émiettement permettant de s'assurer une possibilité d'évoquer le monde nommé des autres, la relation à la maternité prend une nouvelle orientation. Elle s'installe dans la matérialité à conquérir en la reconstituant mot à mot par le puzzle du langage, dont la bonne utilisation trouve des récompenses globales dans un système réglé de gratifications maternelles avec les médiations supplémentaires fournies par la scolarité : le bonheur s'identifie à l'apprentissage du bon usage du langage, miroirs l'un de l'autre, où la mise en route du pouvoir de réflexion de l'enfant l'entraîne dans un mouvement par renvoi et appui de l'un à l'autre, les voyages circulaires journaliers (ou hebdomadaires ou mensuels, s'il est en pension) vers les éducateurs et l'éducation auxquels sa mère l'adresse, et où le fil des jours s'occupe à mériter le moment de retrouver peut-être un baiser maternel avant de s'endormir. (*A la recherche du temps perdu*, miroir et livre de chevet d'une société prosaïque, affamée de tendresse, consolée et bercée par le retour musical des mots dont la découverte de Proust lui ramène au front et prolonge la brûlure du baiser furtif au goût ancien.)

Tout se passe cependant comme si le phénomène de la croissance de l'enfant était pour la mère le signe d'un écoulement de la plénitude du premier temps, la croissance d'un éloignement lent mais irrémédiable, un nouvel exil définitif hors du royaume des quelques semaines où elle fut à nouveau parfaitement heureuse d'avoir reconstitué

212 213

avec son enfant son tout premier royaume, lui permettant de revivre la relation mère-enfant qu'elle avait elle-même connue autrefois, au lendemain de sa naissance, et qu'elle serait vouée à revivre passive et impuissante par un jeu d'identifications où l'image de son enfant lui renvoie la sienne qui fut soumise à celle de sa propre mère ; un rythme d'évolution décroissante se transmettant de mère en fille, une génération après l'autre, un rythme d'échec très lent où elles sentent qu'au fil des ans, elles lâchent pied peu à peu dans la lutte même pour le simple maintien d'un statu quo. C'est que toute tentative des femmes en vue d'une

réappropriation au travers des maternités de leur propre paradis originel d'enfance ne peut que tourner à la déception car pour l'éviter hantise secrète de toute mère dont elle se débarrasse parfois par le souhait explicite du contraire il faudrait ralentir jusqu'à l'arrêt la croissance infantine dont la réalité chaque jour irréfutable sous leurs yeux leur dit la vanité de retenir le temps de quelque image atténuée de l'éternel présent à jamais irrécupérable de leur passé (ce que Simone de Beauvoir appelle « être flouée »).

REPRENONS LA DESCRIPTION (3 OCTOBRE 1967)

Reprenons la description du piège de ce manège dans le mouvement duquel nous sommes pris et précipités par ceux qui nous font le signe impérieux d'attendre quelque chose de nous.

Nous avons l'impression que nous sommes là parce qu'il faut faire quelque chose pour eux, qu'ils nous chargent donc du poids d'une mission à remplir. Mais alors, c'est là que nous nous retrouvons attirés dans une sorte de piège, car, en définitive, il n'y a pas moyen d'accomplir cette mission, parce qu'on nous interdit de voir quelque chose. Il y a quelque chose de tout à fait aberrant et de contradictoire dans la suite des signes que les parents adressent à leurs enfants : d'une part, ils veulent, ils attendent que nous fassions quelque chose d'actif et de positif ; d'autre part, à un autre moment de la relation que nous avons avec eux cela se présente comme étant des tranches successives et alternées de tableaux globaux de signes contradictoires ils font signe de vouloir notre passivité,

215

ils veulent que nous leur montrions que c'est eux qui ont gagné, qui ont donc le pouvoir.

A ce moment-là, ils nous refusent donc la part du pouvoir qui nous serait nécessaire pour l'accomplissement de la mission à laquelle ils nous condamnent en définitive à demeurer rivés sans pouvoir la satisfaire, avec interdiction de la satisfaire.

Ils veulent se servir de nous toujours pour obtenir quelque chose pour eux, dans la mesure où leurs objectifs sont extrêmement limités, c'est-à-dire où ils veulent simplement récupérer quelque chose qu'ils ont l'impression qu'ils n'ont pas eu, dont ils n'ont pas pu obtenir la représentation par eux-mêmes et pour eux-mêmes (c'est-à-dire pour leurs parents qui leur avaient collé le problème) : alors c'est ça qu'ils nous demandent de remplir et qui devient cette sorte de limitation qu'ils imposent à notre propre action ; et c'est là qu'ils circonscrivent un champ à notre liberté, à notre vie, qu'il ne s'agit pas de dépasser, puisqu'une fois qu'on le dépasserait, ils se sentiraient de nouveau mis en danger cette fois par nous, puisque du moment où nous ne serions plus occupés à faire ce qu'ils attendent de nous, nous redeviendrions une menace pour la réussite de leur procès, puisqu'ils comptent sur nous pour que, finalement, nous leur apportions la vie dans une certaine conception d'un manque de vie dont ils ont encore l'illusion de souffrir ; et, en ce cas, faire autre chose que rien, est dangereux, c'est sortir d'apporter autre chose que ce qu'ils sont sûrs de ne pouvoir obtenir.

La seule manière de briser ce dilemme et d'en sortir, c'est de les transformer eux-mêmes, c'est-à-

216

dire de les faire sortir eux-mêmes du champ dans lequel ils sont coincés par l'attitude qu'ont eue envers eux leurs propres parents, et c'est pour ça que toute la difficulté de l'entreprise, c'est que nous ne pouvons avancer qu'en les forçant eux-mêmes à avancer et c'est pourquoi c'est très compliqué d'éviter d'avoir à leur donner tout le temps des coups de pied au cul pour qu'ils changent notamment d'orientation, et aussi de ton de voix, puisqu'ils tournent toujours obstinément le dos à ceux qui les interrogent, à leurs propres parents, où superposés à leurs parents nous les voyons nous tourner dans le vrai sens de leur existence, et y faire face, c'est de leur donner des coups de pied au derrière pour qu'ils se retournent vers nous et du même coup vers leurs parents, alors, à ce moment-là, il n'y a plus de divorce dans leur existence :

nous sommes là pour les réconcilier avec leurs parents en fonctionnant comme agent de cette réconciliation ; il faut leur ouvrir les yeux pour qu'ils nous voient à la place de leurs parents et qu'ils se réconcilient donc avec eux en le faisant avec nous, par l'intermédiaire de ce jeu qui leur offre la possibilité de comprendre par cette représentation le piège où eux-mêmes sont restés coincés.

Voilà donc le paradoxe, c'est dans la mesure même où mon père m'a privé de père que je dois moi lui en fournir, puisqu'il ne m'a privé de père que dans la mesure exacte où lui-même n'en a pas eu. Donc il faut que je fournisse à mon père de la représentation qui le remplisse de la paternité qui lui manque, de père que je joue à être son père et que lui me reçoive comme tel dans la mesure même où je représente ce qui lui a manqué dans la mesure

217

même où il m'en a privé, puisque c'est cette mesure-là qui est celle de ce qui lui manque à lui.

Alors, pour qu'il puisse devenir mon père, il faut que je lui représente du père ; il faut donc que je sois son propre père et, à ce moment-là, il pourra devenir mon père, celui qu'il désire être.

Donc je vais amener mon père à devenir mon père en jouant à être le sien. Et pour ça donc il faut tout le temps que je joue cette représentation dans la mesure même où il l'attend, la souhaite et s'en sent encore privé : donc il faut tout le temps que je sois à la place de mon grand-père.

Donc je dois représenter à la fois mon grand-père, et tout de suite beaucoup mieux que mon grand-père, dans la mesure où mon grand-père n'était pas un père, c'est-à-dire était lui-même un fils sans père, il n'avait pas eu assez de père lui-même.

Donc je dois apporter du père à mon grand-père aussi, puisque c'est en apportant du père à mon grand-père que j'apporterai du père à mon père et que lui-même pourra m'en apporter à moi ; donc, trouver mon père, c'est trouver le père de toutes les générations qui sont venues avant moi et qui en ont manqué. . .

Donc, je dois finalement représenter quelque chose comme Dieu, puisque je dois représenter quelque chose qui n'a encore en définitive jamais existé mais que tout le monde cherche à identifier, puisque tant qu'on ne l'a pas encore, on ne peut le donner, donc il faut donner à toutes les figures paternelles qui sont fausses l'image de la vraie

218

figure paternelle dont elles ont besoin pour basculer dans le bon sens et devenir vraies.

Leur donner à voir une représentation de Dieu signifie évidemment une représentation du langage ; il s'agit de leur donner la parole (FIN) dont ils n'ont pas encore la maîtrise complète dans la mesure où ils continuent à ne s'en servir que pour séduire les femmes, c'est-à-dire apaiser le courroux et l'insatisfaction de celles-ci, mais non pour s'en détacher vraiment, alors que le langage représente bien, dans ses fins ultimes, le moyen de renverser les conditionnements du matriarcat par lequel les hommes demeurent infantilisés, dont la vie est soumise au rythme tragique d'une répétition du jeu de la conquête du pouvoir pour ne l'utiliser qu'en vue d'une régression, d'une renonciation à son usage pour s'en remettre au jugement final des femmes appelées à trancher les rivalités qu'elles suscitent pour maîtriser ceux pour qui ils demeurent aveugles et dupes de leur jeu, et restent donc bloqués à l'état de conduite d'enfants, de sous-hommes.

DE LA VOCATION À LA VIE

Le discours que les parents tiennent à leurs enfants pose sur les épaules de ceux-ci le fardeau du devoir de répondre à la question de la justification de leur raison de vivre ; les parents font des enfants en vue de cette question, qui ne se poserait évidemment pas aux

enfants sans cet acte créateur. ·

En fait, pour les enfants, la seule vraie réponse est cet acte créateur lui-même et rien d'autre ; cet acte créateur est la seule raison pour laquelle ils sont en vie.

Mais, vient alors la question de savoir pourquoi cet acte créateur a été accompli, question à laquelle les enfants doivent répondre s'ils veulent connaître leur raison de vivre, c'est-à-dire arriver à déterminer ce qu'ils ont à faire au juste, c je suis là pour faire quoi ? > < qu'attendez-vous de moi ? « pourquoi m'avez-vous fait ? »

Pour répondre à cela, le discours des parents contient des directives et tend à ce que les enfants

221

se fassent conformes à une image implicite ou explicite contenue dans ce discours. Les parents ont en tête cette image idéale de ce qu'ils souhaiteraient que leurs enfants deviennent. Se conformer à cette image est suggéré aux enfants comme raison de vivre, et s'y conformer effectivement reviendrait ainsi pour les enfants à réaliser la raison de vivre *commune* aux deux générations.

C'est là qu'on voit que le problème est posé en termes faux, trop limités ; il n'y a pas de réponse commune réalisable seulement pour deux générations : cette limite paraît erronément plausible seulement parce qu'il n'y a que deux générations en vie, ou du moins qui se parlent à la fois.

Car, quelle est la question de la raison de vivre des parents, à laquelle ils demandent à leurs enfants de répondre pour eux ? C'est la question de la raison de vivre que les parents ont reçue de leurs propres parents. Tout se passe donc comme si une génération en engendrait une autre dans le seul but de se débarrasser d'une question à laquelle elle ne sait pas répondre elle-même. C'est comme si la vie était toujours recrée de sa propre absurdité et c'est bien vrai que pour vivre, la question du sens de la vie ne se pose qu'à partir et à cause de son acte créateur. C'est donc au niveau du discours qu'une question est posée en termes absurdes, ce qui explique bien qu'aucune génération n'ait jamais su y répondre. Une génération « colle » la vie à la suivante et en même temps lui pose la « colle » de la raison de vivre. C'est un faux problème. La seule raison de vivre, c'est parce que et quand la vie existe, et il ne faut pas chercher

222

ailleurs. Réponse et question sont l'une dans l'autre, une seule et même chose.

Ce que le discours des parents réclame ne vise en fait qu'à une chose : qu'on les débarrasse, qu'on les décharge du poids du discours de leurs propres parents (c'est pour cela que toute découverte jusqu'à présent est une solution à un problème de grands-parents).

Donc les enfants doivent, en détachant leur ouïe trop sensible, se détacher de la question telle qu'elle est, mal posée en termes assourdissants d'insoluble par le tragique discours aveugle de la voix inquiète, mal posée, voilée, de leurs parents.

Ils doivent apprendre à se servir de leurs yeux en voyant qu'ils ont à répondre à toutes les générations à la fois par une même réponse bonne pour toutes. S'ils cessent d'écouter le discours tragique de leurs parents, ils n'entendent plus la question, ils voient la réponse.

En donnant la réponse à la question de tous les hommes, on soulage tous les parents et grands-parents de l'histoire, donc c'est un détour sûr pour arriver à répondre aux siens.

Répondre à la question posée par le grand-père, c'est permettre au père d'oser se retourner vers lui pour lui dire : « Voilà ! papa, je n'ai plus peur de toi, mon fils t'a répondu, tu peux te retourner dans ta tombe maintenant et dormir tranquillement, ne plus revenir hanter mes nuits. »

TOUT SE PASSE COMME SI

Tout se passe comme si. l'on avait affaire à des gens que l'on aurait en quelque sorte empêchés de naître ; les familles où il y a des schizophrènes ont des problèmes - . . inconscients de surveillants, de gardiens, et elles souhaitent, elles font une demande, pour se désangoisser, que les personnes qui les aident, remplissent auprès d'elles, reprennent des rôles gardiens et de surveillants mais beaucoup moins mauvais, méchants, sévères (ayant des regards et des discours beaucoup moins mauvais, méchants, sévères) que ceux qu'elles ont dans leur inconscient, donc qui en quelque sorte atténuent leur sentiment de culpabilité.

Dès lors guérir ces familles, c'est en quelque sorte procéder à leur accouchement, à la re-sortie de la poche à l'intérieur de laquelle elles ont été renfermées, obligées à s'enfermer par une répression excessive. 1

Il suffit dès lors de montrer que l'on est soi-même à l'extérieur, déjà sorti de ce lieu imaginaire d'enfermement, et que c'est de l'extérieur qu'on leur adresse des signes indubitables encourageant à se libérer, à sortir, à venir auprès de celui qui leur adresse ces signes pour combler la distance, pour franchir la barrière de l'ancienne répression.

En fait cette aliénation, cet enfermement a toujours été causé par la répression excessive d'un ancien parent qui ne l'a pas exercée mais c'est cela que celui sur qui il l'a exercée ne sait pas, ne peut voir, donc ce qui constitue tout le mystère de l'engrenage schizophrénisant que parce qu'il avait été lui-même enfermé, et celui qui reste enfermé, le reste pour demeurer auprès de ce personnage demeuré imaginairement enfermé et invisible.

Donc, pour le libérer, cet aliéné à qui on a affaire, il faut également libérer pour lui ce personnage invisible à qui il tient compagnie c'est ce personnage ancien et répressif parce qu'apparemment il a l'air de refuser de se montrer, alors qu'il n'est invisible que par suite de la répression qu'il a subie lui interdisant de se montrer qu'il s'agit de libérer, d'accoucher, condition de la libération en chaîne de toute la famille.

Ce personnage fantomatique ressemble fort à celui du père d'Hamlet, omniprésent, et qui est en somme à l'origine de la folie du fils. C'est donc à ce personnage invisible qu'il faut restituer, à qui il faut envoyer des signes d'amour afin qu'il abandonne toute idée de ressentiment, de vengeance due à la « mort » qui lui a été autrefois imposée sous forme d'interdiction d'apparaître (les mots de ce discours-ci s'adressent à la perception sensible visuelle et auditive d'un lecteur invisible pour lui

226

faire réapparaître ce personnage, pour qu'on lui rende cette visibilité, cette incarnation qui lui a été enlevée et qu'il réclame et qui est la raison pour laquelle il a fait des signes répressifs à ses descendants, ceux de sa propre répression ; et voilà pourquoi au fur et à mesure qu'on lui restitue visibilité et incarnation, se réduit, s'efface et disparaît en nous la répression qu'il a subie et qu'il ne nous a transmise [que] pour que nous fassions par nos vies, en leur donnant un caractère visible et incarné, cette opération de la faire disparaître pour qu'il s'arrête de souffrir) et de faire souffrir ses descendants.

Il faut renverser cet état de mort lié simplement à des signes de refus d'amour qui autrefois ont été adressés maladroitement à ces personnages et dont il s'agit à présent de le délivrer. On renverse cet état de mort en faisant des signes d'amour en créant un lieu où il est présent et reconnu (il faut surtout ne plus fuir et craindre ce personnage réprimé-répressif, ce discours-là permettant de se retourner vers lui, de le reconnaître inoffensif désarmé et dans son véritable état de manque que l'on peut combler).

Pour opérer de la désaliénation, il faut toujours travailler pour des personnages invisibles ; c'est tout le mystère de l'aliénation et aussi de la manière d'y mettre fin.

UTILISATION DE LA FIGURE DIALECTIQUE. DU JUGEMENT DE SALOMON POUR RÉSOUDRE LE

PROBLÈME DU TRAGIQUE ET DE L'ALIÉNATION (1966)

Il s'agit de trouver le modèle de discours qui rende définitivement l'enfant à sa « bonne mère » originelle, les mots qui font en sorte que l'enfant ne retombe plus dans l'impuissance, qu'il ait lui-même les moyens, le pouvoir de se donner ce qui manque, de ne plus être celui qui est dans la dépendance et à la merci d'une autre volonté que la sienne en ce qui concerne la substance vitale essentielle.

Le jugement du roi Salomon est un modèle de discours privilégié qui fournit la maîtrise du lan-

229
gage lui-même, comme faculté de jugement bon par lequel l'enfant se libère lui-même en se retournant sur son passé pour découvrir et comprendre l'origine de son drame, devenant à la fois roi et « bonne mère » vis-à-vis de celle qui, l'ayant mis au monde n'oscille et ne l'écartèle entre les deux rôles de la bonne et de la mauvaise mère que parce qu'elle-même demeure en état de semi-impuissance, retombée elle-même à sa place primitive d'enfant objet du litige de sa propre enfance dont elle tente de sortir grâce à sa nouvelle relation avec son enfant mais sans y arriver, ce moyen étant impropre aussi longtemps que le bon jugement du roi ne se fait pas entendre.

Chaque enfant ne se libère qu'en libérant sa mère vis-à-vis de sa grand-mère.

Le discours du roi est celui par lequel toutes les générations se libèrent en se retournant chacune vers celle qui la précède immédiatement pour lui dire ce bon jugement d'acquiescement, qu'elles peuvent toutes se retourner chacune à son tour vers la génération antérieure et reprendre le même discours. Chaque enfant récupère en totalité sa bonne mère en l'adressant à celle qui l'a mise au monde par le discours sur le pouvoir du retournement qu'elle doit elle-même pratiquer et dont elle reçoit la maîtrise au fur et à mesure que l'enfant le lui adresse.

Chaque génération doit se retourner vers celle qui la précède, retourner auprès d'elle, la juger et prononcer un jugement d'acquiescement, l'ayant reconnue excusable de toute erreur, étant elle-même enfant n'ayant su jusque-là opérer le retournement et le discours de celui-ci envers ceux contre qui elle demeurerait en procès ; le discours du retournement est celui par lequel chaque génération

230

découvre l'état d'enfance condamnée de celle qui l'a mise au monde et qui lui donne à retourner ce jugement à ceux qui l'avaient à tort prononcé, ne faisant par là que le transmettre de juges-enfants plus anciens.

C'est la demande qui est au fond du discours que chaque femme adresse à son enfant ; tout ce : qu'elle lui demande revient à lui demander de _Im restituer sa mère. C'est le secret de la conduite-détour pour que maman soit vraiment maman ; il faut lui faire plaisir, que l'enfant lui-même montre à sa mère qu'elle est une bonne mère ; ce qui est bien ce que chaque enfant cherche obscurément faire sauf si celle qui l'a mis au monde et lui adresse ce discours lui dit en même temps qu'il est exclu qu'elle obtienne la bonne réponse parce que si elle cherche à se faire reconnaître comme bonne mère pour pouvoir l'être c'est qu'elle ne peut pas seule renverser le discours contenant jugement de condamnation à ne pas pouvoir l'être.

Chaque femme mettant un enfant au monde le fait pour prouver qu'elle est une bonne mère, pour renverser le discours de celle qui l'a mise au monde vers laquelle elle n'a pas su se retourner. N'ayant su acquiescer ceux qui les ont mis au monde, mais cherchant encore à le faire pour cesser eux-mêmes d'être coupables, les parents retransmettent à leurs enfants le jugement de condamnation dans lequel ils ont été reconnus coupables pour demander aux enfants de les acquiescer enfin, c'est-à-dire d'acquiescer toutes les générations précédentes les unes après les

autres ; mais les parents, ne voyant en leurs enfants que leur juge précédent dont ils attendent anxieusement la décision de révision, ne peuvent qu'avoir peur d'entendre confirmer la condamna-

231

tion première. Ils interdisent alors à leurs enfants de les juger et se bornent à leur laisser comme seule issue d'attendre de pouvoir procéder à leur tour plus tard, c'est-à-dire à se taire, de suspendre leur jugement en attendant de pouvoir adresser la condamnation crainte à leurs enfants à eux.

Le discours des parents revient donc à étouffer la parole de leurs enfants, à la leur couper pour reprendre interminablement mais inutilement leur propre jugement d'autodisculpation qu'ils n'osent pas adresser à qui de droit.

Les enfants sont ainsi condamnés à ne pas pouvoir rendre à leurs parents l'acquiescement que ceux-ci souhaitent.

Le jugement de condamnation est celui par lequel les parents adressent leurs enfants à leurs petits-enfants à venir ; le jugement d'acquiescement est la réformation du précédent, que les petits-enfants retournent en renvoyant leurs parents innocentés vers leurs grands-parents.

Tous les discours tendent ainsi vers le prononcé du jugement de Salomon en tant que jugement dernier d'acquiescement général de toutes les générations en tant que discours-mère de tous les hommes encore enfants pour qu'ils s'élèvent en remontant d'une génération à la précédente, à l'âge adulte, c'est-à-dire en se relevant l'une après l'autre à rebours du temps historique du jugement de condamnation dont la transmission était l'objet même de l'engendrement.

Par l'opération du retournement, la dernière génération de la succession historique devient la première à pouvoir découvrir son existence dans

232

le temps présent, dont elle peut supprimer, effacer et récupérer la totalité de ce qui s'est passé – il n'y a dès lors plus de passé, tout événements historiques étant effacés par la représentation de ceux qui les ont, non plus mal vécus, mais à contresens encore – chaque événement se transforme en avènement : « fin de l'histoire » de Hegel doit s'entendre en ce sens ; non seulement l'histoire se termine, mais rebrousse chemin pour disparaître en tant que discours historique, en tant que question sans réponse).

La dernière génération en vie se retournant et devenant la première, efface le péché originel.

Le « jugement de Salomon » est en fait prononcé en deux temps : le roi commence par énoncer un discours condamnant l'enfant à mort, lorsqu'il décide trancher en renvoyant chacune des deux femmes avec une moitié du tout qu'elle réclame — ce premier jugement considère l'enfant comme un objet du litige, non comme un sujet humain indivisible. C'est celle qui se révèle la bonne mère qui découvre dans le premier jugement la réaction de la bonne maternité qui l'amènera à dire au roi les paroles plaçant alors dans la bouche de celui-ci son second jugement de réformation. la bonne mère est celle qui veut que l'enfant vive et conserve son intégrité de sujet, et qui accepte de renoncer à le posséder, à l'avoir à elle ; la bonne mère se découvre en tant que telle en se dépouillant, en se débarrassant de tout sentiment de possessivité ; faisant ainsi, elle arrache son enfant à la mort, elle lui donne une seconde fois la vie, elle supprime la mort en se supprimant elle-même en tant que mauvaise mère possessive dont la possessivité

233

étouffe l'enfant. C'est le discours de la bonne mère qui découvre et révèle au roi la nature des sujets indivisibles de l'enfant ; la bonne mère force littéralement la main au roi, elle l'oblige à réformer son premier jugement ; c'est elle qui lui découvre le jugement de la sagesse qui le transforme de méchant roi en bon roi.

La mort est supprimée par l'effet même du discours, qui affirme, plutôt qui réaffirme que

ce qui est en vue doit conserver la vie dans son intégrité et le dernier acte de la sagesse est de conclure en confirmant que la vie sera maintenue et conservée dans son intégralité.

JE VEUX DIRE PAR SUBSTITUTION

Je veux dire par SUBSTITUTION par référence à la substitution de l'enfant vivant à l'enfant étouffé dans l'affaire du Jugement de Salomon qu'il s'agit d'opérer tout le temps en introduisant de meilleurs systèmes qui réalisent des mouvements de substitution-par exemple en écrivant ici (cette simulation) je substitue sous tes yeux pour déclencher le sourire en anglais : to switch. Jakobson parle quelque part des switcheurs de la langue ; mais il s'agit que nous nous changions, en devenant des switcheurs.

Mais le plus important (le plus rare) est de prendre le risque de montrer ouvertement que c'est cela même que nous sommes et que nous reconnaissons cette fonction primordiale aux autres qui sont là par rapport aux scènes de mise à mort précédentes du passé de leurs ancêtres.

C'est ça toute leur valeur : ils sont vivants. (L'humain en tant que dépassement du cycle animal apparent de la mortalité ; le langage et celui

235

qui le fait fonctionner dans sa finalité = le grand switcheur de l'éternité de vie.)

Le Grand Switcheur c'est évidemment la Parole.

Il faut serrer de près comment nous sommes envahis par la déperdition de cet énorme, formidable pouvoir.

Ce que, en théorie de la communication, on appelle l'entropie, le parasitage du bruit qui revient de l'ancienne scène de l'étouffement que cet enfant, quelqu'un qui nous est le plus cher, a subi et dont il nous fait croire qu'il nous demande de l'arracher, en étant enfin ceux qui donnent un nom nouveau au langage c'est le désir de celui qui étouffe qu'on le débarrasse de celui qui l'étouffe en le nommant, qui légitimise le succès de notre entreprise de substitution de ce nouveau discours.

Le langage existe donc, il n'y a plus de morts ses yeux éternellement ouverts nous regardent ils nous regardent pour que nous fassions vibrer l'air.

LA RELATION « BONNE MÈRE » (NOVEMBRE 1966)

La relation « bonne mère » reste toujours à renouer, à produire à nouveau ; il y a toujours de la « mauvaise mère » à supprimer, à purger, à comprendre pour la rendre bonne.

La mauvaise mère est celle qui attend de réentendre les bons mots qui lui confèrent le pouvoir ; le temps d'être bonne avec son enfant, pour lui rendre sa présence totale.

Rendre à la mauvaise mère les moyens de redevenir bonne, c'est la retourner dans son bon sens originel dont elle a été contrainte de se détourner, faute des moyens, du temps, et du pouvoir de maîtrise de poursuivre son premier bon élan. Toute action, tout mouvement est réponse à une tension, et tend à la supprimer ou au moins à la réduire, à remplir un manque, une insuffisance ; le sens de toute action, de tout mouvement est de récupérer la bonne mère ; toute action tout mouvement est un retournement.

La mauvaise mère n'est que de la tension, du manque, de l'insuffisance qui se prolonge par

237

impossibilité, impuissance d'agir, d'opérer complètement le mouvement libérateur de retournement.

Le bon sens des mots est celui qui tend à produire en nous la retrouvaille du bon sens de la vie ; c'est le mouvement pour retourner à l'origine, à la bonne mère totale primitive ; *le non-*

sens n'est que l'arrêt de ce mouvement.

Mais le mouvement du retournement n'est jamais arrêté que par de faux obstacles imaginaires, des sentiments erronés d'obstacles, des apparences, mais non par des obstacles réels extérieurs à l'individu.

Le mouvement du retournement à la plénitude de la conscience de soi est un mouvement intérieur pour clore le temps de la mauvaise mère, de l'absence de la bonne mère, pour boucher le temps de la blessure par où le temps s'écoule, perdu, en réinstallant dans le temps présent du mouvement de retournement en cours où on parle, on lit, on écoute, celui du temps du présent heureux originaire autrefois connu, en opérant la soudure, la réunion, l'identification entre les deux, opération de la fusion par laquelle le temps du malheur et de l'interrègne se trouve effacé et récupéré définitivement à condition de comprendre le procès et la condamnation à la souffrance par lesquels il s'est ouvert, si justement on veut éviter toute nouvelle réouverture du débat, celui-ci devant être définitivement liquidé, le premier jugement devant être renversé par l'énonciation non dubitative d'un dernier jugement de révision complète. En attendant celle-ci, le débat ouvert par la première décision reste ouvert, mais il y a lieu de prendre conscience de la béance de cette ouverture en la transformant en ouverture de possibilité de changer les conditions, de se rouvrir à un nouveau terrain de jeu, pour commencer

238

à comprendre que chacun a droit de commencer d'assumer la responsabilité d'arriver jusqu'à prononcer à haute et claire voix la décision définitive qui le concerne lui-même et le libère, et par laquelle il s'acquitte de toutes fausses accusations..

Le mouvement efficace de retournement et de re-vision est celui de la suppression des apparences d'obstacles apparents ; il n'y a pas de véritable mauvaise mère ; celle-ci n'est que l'apparence d'une apparence de mauvaise mère résultant de la prégnance mnésique de l'expérience du premier jugement.

Le retour indéfini du sentiment tragique de la frustration vient d'une quête infantile pour réussir à revoir, pour retrouver sous ses yeux, on à l'extérieur, l'image de l'ancienne bonne mère, la faculté visuelle demeurant alors troublée et coincée par un délire d'interprétation, où la quête de la réapparition de l'image de la bonne mère doit inmanquablement échouer suivant la répétition du schéma ancien de l'expérience de la coupure, aboutir à la rencontre douloureuse du regard avec l'image d'une personne qui ne peut évidemment correspondre à celle de l'ancienne vraie bonne mère totale et qui en ne se conduisant finalement pas comme celle-ci sera considérée comme le retour de la mauvaise mère telle qu'elle est apparue au premier procès ; l'apparence de l'apparence, c'est l'interprétation continue du monde extérieur en tant que mauvaise mère frustratrice, source lancinante de tension et d'agitation inefficaces qui relance à perpétuité le premier débat accusatoire.

L'individu en procès cherche la matérialisation apparente sous son regard d'une image de bonne mère, s'il a pu, enfant, sauver « quelque chose » du naufrage de la première condamnation, récu-

239

pérer des conduites de satisfaction substitutive, c'est-à-dire des conduites détours par la médiation d'objets susceptibles de matérialisation, le procès se poursuit par, une accumulation de phases de procédure pouvant s'étaler sur de nombreuses années de longue et supportable attente consacrée par les termes mêmes de la condamnation différée suspendue à l'accumulation d'objets d'apparences matérielles, supports visibles en vue de séduire, de capter le retour du regard de la bonne mère tel que l'auteur du premier jugement a statué en prononçant que la condamnation serait levée « plu tard, quand tu seras grand, et que tu auras montré ce que tu sais faire, que tu te seras montré méritant... » ; (« s'acquitter de sa tâche » — punition prescrite). .

L'individu en procès pourra conserver pour la conduite de celui-ci une certaine cohérence dans la mesure où la première condamnation maintient une certaine rationalité apparente, c'est-à-dire que le retrait de la bonne mère correspond dans la sentence à une apparence de justification de réalité, rendant la sentence d'abandon plausible ; une des conditions de la plausibilité étant que le juge a au moins les yeux fixés sur l'enfant même s'il ne le voit pas, mais ne voit en lui que son juge à lui, faute de l'accomplissement de cette condition, la condamnation apparaît comme complètement inadéquate et fixerait l'enfant dans une position immobile d'attente, non pas tellement d'une révision de la décision, mais d'une réapparition du juge pour qu'il statue à nouveau cette fois, sur son cas à lui, l'enfant ne trouvant pas dans les paroles, qu'il n'a pas entendues, vues, c'est-à-dire comme adressées à sa personne, la visée d'une action qu'on lui aurait indiquée comme représentant celle par laquelle il

240

pourrait, lui-même accomplir une partie au moins du chemin pour retrouver son bien disparu, littéralement escamoté (ni vu, ni connu, je t'embrouille).

La démarche tragique consiste pour l'ancien condamné à revivre pas à pas le premier procès pour chercher à se laver de la condamnation en faisant le procès des juges qu'il situe partout autour de lui c'est-à-dire à l'extérieur, là où il ne peut que tenter vainement de se disculper en reportant l'accusation et la condamnation sur d'autres individus, au lieu de refaire le procès intérieurement en se plaçant grâce à l'usage des mots, à la place des anciens juges là où il pourrait découvrir la première méprise, sa non-culpabilité radicale, — culpabilité qui n'a jamais du reste réellement existé-, et parvenir ainsi à renverser la première décision. L'homme en procès est celui qui s'obstine à ne pas mener celui-ci à terme.

L'individu en procès est celui qui se maintient dans la position d'enfant demeurant figé devant ceux qui s'étaient la première fois, grâce à la supériorité devant l'enfant tout à fait impuissant, arrogé les rôles de juges, l'ancien enfant condamné ayant acquis à force d'années toute sa lutte tendant à cela un pouvoir lui semble-t-il de répondre de l'ancienne accusation pour s'en disculper ; l'individu se maintient en procès parce qu'il n'a fait que se retourner lui-même, alors que pour réussir le retournement véritable de la décision, c'est l'ensemble des protagonistes de la première instance qu'il s'agit de retourner dévoilant ainsi que ceux qui ont joué les rôles de juges n'étaient eux-mêmes que d'anciens enfants se maintenant en procès ; la décision heureuse poursuivie ne peut donc être

241

obtenue que par un triple retournement :intérieur. L'homme en procès reste un enfant tributaire d'approbation, de bons jugements d'autrui ; il demeure en état de dépendance, d'esclavage tout en prétendant être devenu ce maître dont il se borne à jouer le rôle ; il attend la reconnaissance de sa nouvelle apparence ; se nourrissant de son côté d'apparences de reconnaissance, tant qu'il est impuissant à se reconnaître sa propre innocence une bonne fois pour toutes en renonçant à retomber au stade infantile de la poursuite pour lui-même de la bonne mère ; la véritable bonne mère encore à faire est celle que l'on restitue aux autres hommes encore eux-mêmes en procès en leur fournissant le discours-mère qui leur permette de mettre fin à ce procès, c'est-à-dire en retransmettant à leur tour ce même discours-mère à d'autres.

IL FAUT ABSOLUMENT ENTRE NOUS UNE VRAIE RÉCONCILIATION (3 DÉCEMBRE 1971)

Il faut absolument entre nous une vraie réconciliation., qu'on en finisse avec toutes les arrière-pensées, craintes de rivalités. Nous voulons tous la même chose. Maman n'acceptera de se sauver, de faire l'effort.... pensez à sa lutte en ce moment, ça mérite que nous nous donnions du mal... il faut lutter avec elle, que nous nous purgions de la mort, qui est en nous,

notre propre mort chacun doit se purifier, atteindre une sorte d'état de grâce dont elle vient de nous montrer l'exemple, ne plus avoir peur d'atteindre la sérénité afin d'être pour elle les bonnes fées qu'elle espère... il faut faire maintenant ce qu'elle attend depuis si longtemps car elle ne meurt que parce que nous lui avons fait perdre l'espoir d'y arriver. Sa maladie est un appel, un appel merveilleux à nous, le seul moyen qui lui restait de nous dire qu'elle nous aime tous, qu'elle nous aime en tant qu'un tout. Son espérance est notre meilleure part d'elle en nous. Ecoutez bien,

243

elle nous le demande, nous en supplie, apportons-lui notre paix vite. N'ayons d'autre loi que son désir si longtemps rejeté qu'elle a renoncé à nous l'exprimer et pourtant il est là, il court dans nos veines. Attachons-nous à la fascination d'une image de notre impuissance. Maintenant il faut que nous luttons avec elle ; seul, chacun la tue en restant enfermé dans sa propre mort. Elle nous parle, elle nous supplie, elle nous appelle, elle nous convoque. Elle est notre raison même d'espérer. Elle nous a tant aimés, elle a tant voulu nous aimer ; c'est ce désir d'aimer qu'elle a mis en nous, dont elle a voulu nous nourrir à travers la difficulté qu'elle avait à le faire. Maintenant elle peine tellement et nous avons tant de force... elle a tant mérité de ne plus être coupable, que nous ne rejetions plus sa prière d'être ses frères, ses amis les meilleurs. Venez, n'ayez plus peur. Ne soyons plus chiche de nous montrer et de nous reconnaître réciproquement la part commune dont elle a réussi malgré la difficulté, à nous nourrir — son mal est d'avoir cru seulement jusqu'ici n'avoir pas réussi jusqu'au bout à nous procurer cette nourriture qu'elle-même avait reçue et qu'elle a eu la volonté de nous transmettre, et qu'elle nous donne encore dans cet effort suprême car elle ne veut vivre que pour nous, elle veut vivre parce que nous la comprenons. Regardez sa chasse au bonheur elle est à portée de notre raison, de son regard ? Il faut le remplir son regard qui cherche et attend notre réconciliation, sa beauté, la plus belle image d'elle-même intacte et pleine d'avenir car nous sommes pleins d'elle et il faut qu'elle naisse, que nous l'acceptions ensemble vivante et avec nous, parmi nous, notre mère, notre épouse, notre enfant, acceptée, accueillie car en elle la force est intacte

244

notre meilleure amie ne mérite plus que nous ayons la moindre querelle, le moindre bruit de querelle au-dessus de son pauvre corps écrasé par ces querelles qu'elle a parfois un peu suscitées mais justement parce qu'elle voulait les éviter c'était notre moyen, croyions-nous de nous rendre intéressants — c'était ça le piège dont il faut sortir vite à temps, qui est revenu si souvent nous fasciner. C'est à la fascination de notre querelle absurde qu'il faut s'arracher, ce jeu atroce auquel on a trop longtemps condamné à jouer comme des gosses. A présent il faut nous engendrer de son désir — plus rien ne peut nous en empêcher, surtout plus le retour du souvenir de ses doutes passés. Notre mémoire n'a point retenu ces doutes, ces hésitations, elle est faite de ses certitudes, de sa droiture, de son inflexibilité à faire le bien coûte que coûte... Oui ceci est comme l'appel du 18 juin pour qu'il y ait une fin à l'indignité d'une défaite qui n'est pas la nôtre. Tout reste possible. Oui c'est sa voix qui nous a toujours protégés dans les moments noirs. Elle nous éclaire, qu'elle ne soit plus sous le boisseau mais au milieu où elle éclaire toute la maison. Ne croyez plus : cette lumière n'est pas forte ; elle est au contraire formidable si nous décidons d'être ceux qui la représentent mais malheur à nous si nous ne la répercutons pas. Il faut absolument en ce moment ne pas se lasser de le répéter puisque chaque moment de sa vie est pour dire cela, ce qui demande encore à être entendu — ces mots sont toute sa vie entre nos mains.

AH ! MON PAUVRE ENFANT TU REGARDES TA MAMAN ET NE LA RECONNAIS PAS ¹

Je vais t'aider à comprendre. Nous l'avons mise dans ce lieu pour que tu sois à l'abri d'elle,

pour la protéger contre son désir de toi. Maintenant que tout est bien séparé, chacun soigneusement enfermé, la fête peut commencer.

Elle va recommencer à te faire mal, à tirer sur sa chaîne, cette pauvre chienne.

Voici ton fils que tu ne peux plus toucher, qui va disparaître pour toujours de tes yeux, grâce à ce subterfuge nous pouvons nous aimer, faite enfin l'amour avec elle, cette pauvre enragée. La voilà dans sa cage. Oui c'est ta mère qu'on a mise là._

Tu as mal qu'on l'ait mise là ? pauvre chérie.

Tu aurais bien voulu avoir une maman normale comme les autres.

I. Texte écrit dans un hôpital psychiatrique pour femmes.

247

Elle a changé, tu la désires, tu la regardes.

Mais elle ne peut plus te comprendre. Elle est trop loin, trop enfermée. Elle ne te reconnaît plus, c'est fini, elle est entrée dans une autre vie dont tu ne pourras plus la faire revenir, c'est malheureux pour toi mais tu peux regarder, contempler, rester là jusqu'à la fin des jours qui te restent, quelle joie. Nous l'avons mise en cage (éventuellement la camisole chimique) pour que tu puisses la voir, nous l'avons habillée pour cette cérémonie, lavée pour toi. Nous te la rendons enfin.

Au fond tu ne l'aimes pas vraiment sinon tu irais la chercher, la délivrer mais tu es sage elle t'a interdit de l'aimer assez pour aller la chercher et tu restes assis dans ta cage à toi tu attends qu'un bon maître prenne la décision que votre état exige. Chacun de vous est prisonnier.

Elle est prisonnière d'une autre, elle est elle-même dans le ventre de sa mère encore, c'est là que tu la vois, dans le ventre d'une disparue qu'elle représente, dont elle représente le désir d'avoir un enfant prisonnier et invisible (donc non coupable), et toi tu regardes ce rite de possession et tu ne peux rien faire et c'est bien ainsi.

Voilà pourquoi elle ne veut même pas être délivrée et ne te le demande pas à cause de l'invisible de celle que tu ne vois pas, que tu ne peux pas voir, son geôlier invisible.

Tu ne peux rien faire sinon donner tes yeux qui ont peur, qui ne comprennent pas, tes yeux qui ne comprennent pas, tes yeux coupés de tes membres qui sont morts c'est elle tu crois qui t'interdit de venir plus près, de t'approcher. Elle ne peut se laisser toucher que de ton regard. Elle n'a pas le droit à autre chose — voilà ce que le bon médecin lui a prescrit c'est sa façon à lui de l'aimer, de

248

l'avoir cette femme en l'attachant ainsi dans une cage (amélioration par rapport à la cave où Créon enferme mortellement Antigone) ; lui aussi obéit à l'ordre d'une autre : c'est un petit garçon qui peut avoir sa maman autrement ; sa vie aussi est dans un tunnel qui débouche sur la clairière de cette scène.

Nous te donnons cette scène parce que tu ne peux retourner sur l'autre. — c'est l'autre la première que nous te montrons, et la raison pour laquelle il te serait trop douloureux de la revoir l'autre que personne ne te montre plus jamais, celle où tu la revois ta mère, cette femme qui te cherche, qui cherche un enfant mort, toi (toi qui simules d'être un enfant mort), et c'est pourquoi tu es ici presque mort (à cause de cette demande étouffée), retenant ton souffle pour qu'elle te croie mort, son enfant (pour qu'elle soit rassurée par rapport à la culpabilité du caractère incestueux interdit de la demande qu'elle voudrait t'adresser et à laquelle toi qu'elle a fait venir au monde pour te l'adresser, tu ne peux donc répondre, tu ne peux même montrer que tu l'entends), C'est pour cela qu'il faut que nous fassions du théâtre pour elle et toi (cette comédie de rester assis et silencieux), pour lui rendre la seule petite chose qu'elle a cru qu'elle aurait à elle alors que même cela on le lui a pris.

Nous sommes dans le lieu de la substitution de ce qu'elle devait rendre, de ce qu'elle ne

pouvait retenir. Nous l'aidons cette fois à payer cette dette ou à faire semblant par ce simulacre ; peut-être qu'un vieux créancier qui gouverne nos vies (dont l'exigence gouverne tyranniquement nos vies) fera-t-il dans un rêve un peu de sourire, qu'il se détend en vous voyant tous réunis tournés vers lui, regar-

249

dant cette femme souffrir d'une cage qui la sépare de son enfant. Ce pauvre créancier va-t-il enfin sourire et renoncer à cette cage ? Mais il ne dit encore rien ! Alors faut que nous maintenions cette cage (nous les complices de notre frustration, nous les aides, soyons = complices de tous assassinats inutiles qui continuent tant que nous n'avons pas accès direct à ce visage invisible que nous ne pouvons faire sourire et dont il faut que nous respections la loi. Nous sommes les servants de cet ordre, celui de la séparation du regard qui ne reconnaît jamais plus l'origine de sa disparition avant notre naissance (ce regard qui ne peut savoir d'où vient qu'il fait semblant d'être mort-né). Voilà pourquoi vous êtes dans un tel lieu et que vous recevez ces miettes de discours (d'un discours trompeur et dissimulateur-complice et reflet de cette cécité fausse) comme des mendiants accroupis au seuil d'un temple, peuple stupide et fasciné ! C'est par amour qu'on a préparé ces sièges et cette moquerie. C'est toi le créancier cette fois qui revendique (il est en toi auditeur-voyeur passif) une victime que tes yeux veulent voir souffrir, un corps qui jouit de souffrir, celui de ta mère, cette jeune princesse d'un conte qui a tourné au cauchemar. Regarde-la ta mère ! Et tu ne fais rien ? C'est ta vie, regarde, vas-tu rester immobile ? Regarde ce qu'on va lui faire ! Il est encore temps ! Elle respire encore, mais si tu ne fais rien... Mon dieu, ne feras-tu rien vraiment ? (Petite Antigone qui ne te révolteras plus, à qui on a fermé la bouche.) ,

A présent nous sommes à l'intérieur les uns des autres grâce à la règle de cette séparation de la grande différence que l'on nous a enseignée (où déjà les uns, et c'était nous, devaient attendre et se taire et écouter la parole enseignante de quel-

250

ques autres qui ne nous enseignaient qu'à patienter, qu'à attendre, que notre tour ne viendrait jamais).

Ma pauvre maman, est-ce ainsi qu'il faut qu'on te fasse l'amour ? Non, n'est-ce pas ! Tu sais bien en toi-même qu'il y a une autre manière — mais tu es patiente, tu ne veux pas choquer le mauvais maître par des désirs qui l'effrayent (tu acceptes qu'il y ait ce mauvais maître). Toi aussi tu fais semblant tu simules d'être enragée pour qu'il ait le droit et le plaisir de te mettre dans une cage, la seule manière où il croit pouvoir te regarder en ayant du pouvoir sur toi -. grâce à cette distance, il se sent en toi et surtout il te sent en lui ! Vous êtes ensemble et il n'y a plus aucune distance entre vous grâce à nous qui vous regardons réunis, unis par ce lien d'asservissement. Le méchant maître qui vous sépare, son désir là est satisfait. Vous avez pour sa peur de vous savoir plus proche le plus grand respect, .et il est là entre vous comme un enfant entre son père et sa mère, et à travers l'ordre, le corps de son ordre ; qui vous sépare, vous vous touchez ; il vous réunit ! Ainsi nous sommes tous là grâce à cette cage et ce simulacre de souffrance et d'enfermement, occupés à satisfaire les désirs de chacun.

Tu aurais beau écarquiller tes yeux, ils sont trop faibles, ont été créés trop faibles pour tout voir. Voilà pourquoi je te parle, moi que tu ne vois pas, moi qui ai machiné tout cela, qui ai organisé cette fête pour elle, celle qu'on ne voit pas, pour qui nous avons installé ce piège. Mais le temps va prendre fin ; il faudra que tu reviennes demain lui fournir ce spectacle, celui de ton attente, de ton cou tendu, de ton petit bec ouvert dans lequel nous déposerons encore ce précieux présent, ce qui rem-

251

place le lait qu'on ne peut plus lui donner car elle a des dents terribles ce fauve caché. .

Demain tu apporteras ton corps encore ici et nous recommencerons à t'expliquer, à te montrer cette cage et son prisonnier et je serai là pour t'accueillir et t'asseoir auprès de moi,

pour que tu sentes la présence de l'invisible qui gouverne toute ta vie, et l'a mise dans cette cage. Tout ne fait que commencer. Nous sommes au début. Mon pauvre chéri. Quelle patience ! nous avons tout le temps devant nous ! Il faut nourrir ces enfants, ces becs tendus, ces enfants qui ne grandiront jamais. D'habitude, nous tournons autour d'une cage vide, mais pour toi cette fois nous l'avons remplie, et tu peux le voir, d'un très bel objet pour qu'il ne soit pas dit que tu sois mort entre nos mains avant d'avoir vu cela au moins une fois, la raison même de ton infirmité, ce qui a toujours terrorisé les hommes et les empêche de grandir jusqu'ici parce qu'ils ne voyaient pas l'invisible, en ce moment le théâtre te l'amène, te montre l'invisible pour quoi tu es là dans une cage avec des yeux qui ne voient absolument rien et simulant avoir une intelligence bouchée. Quel deuil merveilleux. Regardez-vous, vous êtes tous les mêmes au même point, enfin identiques, l'écart des générations est comblé et nous sommes tous dans le gouffre qui les séparerait.

Elles ne se comprenaient pas et puis, nous sommes venus leur donner nos corps, leur amoncellements immobiles pour boucher le trou. Voilà pourquoi il faut rester immobiles, ne plus bouger pour ne plus creuser d'écart, leur rappeler l'ancien fossé. Sur vos corps les morts se relèveront reprendront pied peuvent sortir et venir auprès de nous. Ils n'ont plus peur si vous ne bougez plus, et voilà pourquoi vous ne bougez plus.

232

Jamais le trou n'a été si beau, si comblé en chacun par ces mots qui nous regardent, qui regardent et nous ramènent ces invisibles.

Enfin le trou de maman jouit, il est comblé, il est plein de notre vie, il commence à se redresser.

REGARDE ! LEUR MAMAN EST EN TRAIN DE, MOURIR

Regarde ! Leur maman est en train de mourir.

Pauvre maman, adieu !

Ils ne se réveilleront pas à temps.

Tu as beau appeler au secours, c'est trop tard.

Tes enfants ne peuvent rien pour toi.

Regarde-les ! C'est sûr qu'ils ne peuvent rien.

C'est pas ceux-là qui pourraient aider quelqu'un.

Ils sont fatigués, si abattus.

Pauvre maman, comment as-tu pu avoir un instant l'espoir, confiance en eux.

Mais regarde-les ! Regarde-les ! Le mieux que tu puisses faire, maman, c'est de te sauver toute seule, ne rien leur demander.

T'en tirer, toi ; d'un coup, hop ! tu y es.

Laisse-les là ! Tu vois bien qu'ils ne sont bons à rien.

Toi, tu as de bonnes jambes, de l'énergie, t'as pas besoin de secours. .

Je te le dis : eux, c'est de la frime.

255

Ils font semblant d'écouter, ils se sont arrêtés pour te faire plaisir, pour te tenir compagnie.

Mais tu vois bien, regarde-les : ils ne peuvent rien vraiment faire.

Ils participent à ton agonie, ils attendent simplement ici que cette agonie soit finie ; ils l'aident puisqu'ils y croient.

Ils sont dans le piège de ta demande, de ton appel au secours et la seule manière pour eux

d'en sortir c'est de t'aider à crever !

Donc si tu restes là, si tu ne décolles pas, tu les obliges à être des assassins !

Hein les gars ! Vous êtes des assassins à force d'impuissance !

L'impuissance fait de vous des assassins, des matricides !

Allez, vous voyez, on va essayer de vous libérer en enlevant la victime.

Voilà, ça y est ! vous voyez, on a trouvé les mots ! Elle se lève, elle se détache de vous, elle s'occupe d'autre chose que de s'accrocher sur vos têtes.

Vous avez fini d'attendre, mes agneaux !

La victime, votre bourreau, celle qui vous tyrannisait est partie.

« PER » ? — « FIS » !

Cri désespéré du nouveau-né bâtard appelant au secours une mère, ou formulation d'un principe de réponse légale éclairant un peu l'énigme de l'opacité du monde et donnant droit au savant de lancer avec joie l'heureux cri de victoire « Eureka », tout travail quelconque d'énonciation vocale cherche à découvrir un principe de production audible, à produire effectivement une vocalisation sonore acceptable à un système d'entendement, capable d'y remplir la fonction de « discours fondateur, instaurateur de vérité », dont le bon sens réside dans sa vertu de réussir le maintien ou la restauration des utilisateurs dans un sentiment vacillant d'une légitimité, d'une tranquillité, d'une sécurité rompues, et donc aussi dans la satisfaction d'un achèvement totalement réalisé par cette opération d'énonciation elle-même, et ce tant pour l'émetteur que pour le ou les récepteurs, pour le demandeur-receveur que pour les répondants-donneurs de bon sens.

Les usagers du langage s'approprient, font leur en se les répétant, les arrangements vocaux-sonores qui ont le plus de force, le plus de pouvoir réducteur efficace de tensions nerveuses, sont guérisseurs

257

d'états de dérangement interne liés aux expériences antérieures de pressions oppressantes (disparition, manque du temps pour parler) provoqués par des sonorisations représentées par celles sur lesquelles les nouvelles énonciations procèdent vers de meilleurs arrangements, par exemple en favorisant d'autres préséances, en mettant fin à des interdits, à des conflits relationnels auxquels certaines sonorités sont classiquement attachées pour des raisons sociales, d'éducation, etc., étant utilement pour les uns représentatives de relations stéréotypées abusives sur d'autres (survie des uns au détriment des autres).

Ou bien il s'agit de reprendre indéfiniment la répétition de sonorités. apaisantes, représentatives d'expériences de bien-être que l'on se contente de désirer voir prolonger pour éviter d'autres conflits ; pat exemple, les discours religieux, les discours de l'obéissance...

‡ A l'autre extrême, un discours se fait révolutionnaire par sa manière de mélanger en les interpénétrant, deux (ou plusieurs) registres de sonorités concrètes employées par des utilisateurs différents, pour obtenir que le caractère subversif de l'un bouleverse, fasse éclater le caractère précédemment insatisfaisant, c'est-à-dire obscurcissant, aveuglant de l'autre (cf. Kafka : « Il ne savait pas si c'était la lumière venant à travers le portail de la Loi qui diminuait ou le pouvoir de ses yeux qui se perdait... [Devant la loi]), s'il s'agit par exemple d'« arrangements » utilisés pour imposer passivement silence à certaines catégories d'usagers pour les y asservir en les aliénant, en leur coupant le droit à l'usage de la parole et du regard, il s'agit alors d'éliminer

258

par une nouvelle sonorisation un ordre vocal représentatif d'iniquité.

On découvre ainsi une des raisons fondamentales du succès historique de certains discours-types, celui du discours chrétien ou du discours freudien dont, pour tous les deux, le génie consiste à présenter, à introduire des édifications, des élaborations vocales originales structurées comme représentatives du retour d'une part de légitimité mais une légitimité encore tragique et morbide à mesure que, dans leur déroulement et leur déploiement, ils insistent précisément (en français) sur les phonèmes PER et FIS, dans le but d'opérer un « travail de deuil » sur ce que l'accouplement de ces phonèmes peut représenter de résonance conflictuelle désagréable, voire terrorisante, dans la sonorité des relations familiales repliées et abandonnées isolément à elles-mêmes hors de tout contrôle, c'est-à-dire à l'arbitraire écrasant de celui qui crie le plus fort pour écraser les autres.

La finalité de l'énonciation répétitive à haute voix de tels discours est donc dès lors de produire sur le système nerveux des victimes un résultat tranquilisant donc salutaire c'est donc bien le cas pour eux de pouvoir s'arroger impunément le droit de se désigner eux-mêmes nommément, de se parer du titre de « discours officiel de salut » — grâce à l'effet physiologique libérateur de purge et de purification (catharsis) de l'espace du canal vocal-auditif en le rouvrant (rouvrir passage intérieur), donc de réintroduire légitimement le retour de la possession harmonieuse dans l'intérieur de cet espace vital de la circulation et de la jouissance de ces sonorités habituellement hélas ! trop représen-

259

tatives de situations abusives dont le caractère disharmonieux et choquant se transmet inéluctablement et pesamment de bouche à oreille, de père en fils.

Une manière de marier sur un certain ton les phonèmes PER et FIS peut procurer l'illusion selon . quoi père et fils sont presque en train de se parler ou sur le point de pouvoir passer à l'acte de le faire (quasi-miracle). Il s'agit donc de discours permettant le retour à l'usage de sonorités, la réouverture du temps de la parole.

... du sens, qui remplacent les vraies les sons et la vue un opérateur de transvasement (faire le plein du sens de vase).

Mais quelle valeur signifiante peut être représentée efficacement par des signes écrits sur ce papier ? Celle-ci est suspendue à leur pouvoir de faire surgir à la conscience de celui qui fait le travail de les déchiffrer, c'est-à-dire de retraduire les signes lus en sens (atrophie de l'ouïe, renonciation à entendre la Parole, donc la Bonne, renonciation à celle-ci, disparition, escamotage), d'arriver à lui représenter effectivement la réouverture d'un nouveau discours dont l'originalité fondatrice est d'inverser, donc de renverser l'ordre habituel des conditionnements de dressage constitutif d'enfermement de la connaissance mutilée quant au pouvoir de s'en libérer soi-même, mutilation maintenue en imposant le recours aux détours d'un prétendu « sens des mots », à une soi-disant mystérieuse « rationalité du langage », ayant été désignée mensongèrement *in illo tempore* par l'institution de l'écriture comme localisée ailleurs que tout simplement dans les bons arrangements sonores qu'ils représentent pour permettre de

260

détendre, de libérer le système visuel (on parle toujours pour voir) ; il s'agit toujours d'arriver par la sonorisation appropriée à effacer l'expérience de la brisure, de la déchirure du temps du regard.

Il s'agit donc de faire entendre et de donner à partager à titre de « savoir » l'alignement de signes écrits le plus libérateur possible sur le sens des sons que nous-mêmes avons plein pouvoir d'émettre pour réussir à nous suffire, un discours réflexif et explicatif, récupérateur et démystificateur du non-sens bruyant de tous les discours particuliers ayant été insuffisants jusqu'ici à réconcilier les exigences de structure imposée par les conditions encore plus ou moins difficiles d'approvisionnement en nourriture, « l'autonomie individuelle » résultant de l'expulsion et de l'exil par les pères des fils avec la contradiction entre la toute-puissance et la

toute bonté de l'usage de la voix, problème qui est à l'origine même de la mise en route de l'invention du « langage ».

LETTRE AU PÈRE

J'aimerais que tu penses que je parle à ton oreille, que tu sentes, perçoives et jouisses de cette non-distance, la distance étant source d'anxiété — et puis, que tu puisses me considérer comme ton ambassadeur ainsi, nous sommes à l'intérieur d'un même discours, toi et moi. Comme ici je nous représente ensemble, sans distance dans une vision neuve du monde sans espace, où il n'y a plus que le temps de cette voix qui murmure en ce moment à ton oreille, où je vois que tu es le messie que je salue de ces mots, et que j'annonce, disant à tous cette non-distance, ainsi je suis celui qui sait tout ; puisque je sais que tu es le messie, je sais répondre à ta demande, que la vie sorte de ce murmure, et nous-mêmes, à notre tour, nous penchant ensemble à l'oreille d'un autre comme tout cela est facile ! Comme s'il n'y avait jamais eu autre chose, ramenant d'un coup ce moment où Claire Bing te regardait, où ses yeux sont à nouveau ouverts quand tu te penches sur ces bons petits signes qui la font tellement jouir que ses yeux s'ouvrent, quand mes yeux se sont ouverts pour vous voir ensemble dans cette fraternité dont la distance dans le temps a été abolie. Caire avec ses sœurs, Emile avec ses frères,

263

et au-delà, le double regard qui retrouve Nathan et Bertha, chacun avec les leurs et nous sommes ceux-là et nous sommes ici pour leurs regards à tous ; c'est -bien cela que tu as dit en arrivant en Israël : ils sont vivants. Ils n'étaient, ainsi, que provisoirement cachés jusqu'à ce qu'on les retrouve, et ils se penchent tous pour entendre ce que nous disons, nous, leurs ancêtres merveilleux parce que nous avons du plaisir pour eux. C'est pour eux que je parle et en leur nom, au nom de leur langue, de leur bouche, de tout leur corps, comme une mère qui regarderait remuer les corps nus de tous ses descendants. Il faut prendre le temps point d'impatience eux, ils ont eu tant de patience jusqu'à ce que nous arrivions à leur parler. Oui, il faut sauver ceux-là qu'ils soient sauvés définitivement, leurs yeux ! Ce que je pensais lors de notre dernière rencontre, c'est que tu m'avais engendré, que tu avais mis ton sperme dans cet utérus dont d'autres avaient rêvé et d'où je suis sorti, là est l'essentiel, ce flux, que je suis né de ton plaisir, que je suis né pour ton plaisir quand il n'y a pas de distance aucune répression.

J'étais déjà là à ce moment de jouissance, là, ici avant d'être là mais l'histoire n'est pas finie, elle commence. Ainsi, je suis à ce moment et je fais l'amour sans cesse à cette femme-là ; tant qu'on entendra mon souffle, mes petits-enfants doivent le savoir, car ils ne peuvent renaître que de cet acte et il faut qu'ils naissent pour que cet acte soit visible ; c'est pour eux, pour qu'eux soient vivants, et déjà ils le sont sans distance.

YAHWEH ¹

En ce temps-là naquit un enfant à qui ses parents voulurent donner les plus beaux noms de la terre, les plus beaux noms que les hommes aient jamais entendus.

Mais dans le pays où cet enfant était né, il y avait une tradition qu'on ne pouvait donner comme prénoms, bien qu'en quantité illimitée, que les noms qui se trouvaient dans les livres entreposés à la grande bibliothèque du Royaume.

Or, en ce temps-là, il n'y avait dans aucun des livres de la bibliothèque de ce Royaume tous les beaux noms que ses parents voulaient lui donner. Alors, ils entreprirent d'écrire un nouveau livre et c'est ce livre-là que vous lisez en ce moment, le livre par lequel, pour se conformer aux traditions de ce Royaume, on va écrire l'histoire de sa naissance et où on va dire la tradition de ce Royaume en disant les noms de manière à ce qu'ils soient écrits dans un

livre qui est celui qui est maintenant entre vos mains pour que cet enfant puisse porter

1, Texte écrit, publié et déposé à la Bibliothèque royale la semaine qui a suivi la naissance de Yahweh, fils d'Abrahams né à Bruxelles le 19 décembre 1973.

265

ces noms pour que ces noms sortent du livre ; c'est la raison pour laquelle vous les y lisez, pour qu'eux le portent.

Ainsi, en écrivant ce livre, pour te donner un nom, nous accomplissons la Loi imposée par ce royaume ; ainsi tu es celui qui accomplit la Loi et tu mérites de porter aussi ce nom.

On peut dite que cette Loi n'attendait que toi, qui impose qu'un nom puisse être portée que s'il est consigné dans un livre. Ainsi c'est Toi qui a créé cette loi par le fait qu'on écrit ce livre-ci.

Cette Loi n'attendait que ton arrivée, le moment où, enfin on écrivait un livre pour pouvoir donner un nom à mon enfant.

Ainsi tu es celui pour qui cette Loi a été faite, tu es la Loi ; de même que tu as été et que seras l'accomplissement de la Loi de la Parole, puisque c'est toi qui auras donné la Parole, c'est de toi qu'elle naît ; tu es la source parce que tu nous auras fait dire ce livre dans la joie que tu nous le fais lire pour te nommer. Tu seras appelé Joie et de même pour le Regard tu seras l'accomplissement de la Loi qui rouvre le Regard de joie chez tous, car tous entendent les sonorités agréables par lesquelles il leur est promis que leurs yeux vont te voir, l'autre scène créée pour eux ; d'où tu les regardes déjà avec joie puisque tu existes avec joie ; tu existes pour regarder tous les hommes, tes yeux sont venus au monde pour voir et contenir cela ils ne sont ouverts avec joie que parce qu'ils contiennent tous les hommes qui existent tous vivants

266

et entiers parce qu'ils sont sur la scène de ton regard.

Tu sais que leur désir était que tes regards naissent accomplir leur désir ; ils n'attendaient que cela pour naître.

Ces signes-ci veulent dite à toi lecteur que les choses qui sont exigées par l'autre scène auront été satisfaites, auront été accomplies, et dès lors sur l'autre scène tout est bien.

Donc maintenant nous pouvons être en paix.

Et c'est la raison pour laquelle ainsi par ce livre Yahweh, tu es le Père, tu es celui qui donne le Nom, et c'est pourquoi il est dit que l'enfant est le Père de l'Homme.

Par toi Yahweh l'autre scène pour nous s'accomplit, elle sera accomplie.

Or, en ce temps-là vint au monde un enfant nouveau-né auquel ses parents voulurent donner les plus beaux noms que l'homme, que les hommes avaient jamais entendus. Car cet enfant était pour eux la preuve que toutes les belles et bonnes choses existaient tout à fait et qu'elles n'avaient jamais cessé d'être.

Ses parents désiraient chaque fois pouvoir durant toute la vie qu'il leur restait et durant toute la vie de tous les hommes qui viendraient au monde, que les noms qu'allait porter cet enfant rappellent l'existence de tant de bonnes et belles choses et leur caractère impérissable.

267

Ils lui donnèrent donc d'abord les noms du Dieu créateur d'Israël pour faire comprendre que cet enfant n'était pas réellement seulement un enfant mais le créateur lui-même et non pas une créature. Il fallait qu'il s'appelât Yahweh, Adonai, Elohien. Mais comme ils avaient aussi le droit de lui donner encore beaucoup d'autres prénoms, ils choisirent encore de l'appeler comme ceci : ces choses dont il était pour toujours la personnalisation et la représentation vivante : Regard, Présence, Voix !

Ils l'appelèrent aussi Lumière, car il était aussi la lumière qui mît fin aux ténèbres.

Ils l'appelèrent aussi Amour car il représentait pour toujours la victoire sur la haine et l'impuissance d'aimer.

Ainsi l'enfant était de mieux en mieux entouré de bonnes fées qui allaient rester penchées vers lui regard ouvert toute sa vie et l'encourager à porter vers d'autres les bénédictions dont elle étaient les pourvoyeuses.

Ils l'appelèrent aussi du nom de Maternité, car au moment où il était né il y eut un besoin de grand amour maternel.

On lui donna encore le nom d'Origine car il était vraiment la nouvelle origine de toutes choses qui allaient sans cesse naître de lui.

Comme il était héros moderne et qu'il fallait qu'il ait les qualités héroïques. de ceux qui ont la toute-puissance y compris celle de voler comme des

²⁶⁸

oiseaux on lui donna encore le nom de Superman, et on y ajouta le nom de Douceur, et celui de Pitié, et celui de Justice, et c'est parce que ses parents voulaient qu'il porte tous ces prénoms, qu'ils écrivirent cette histoire et la firent imprimer, qu'ils en firent un livre pour obéir à la tradition qui était en vigueur dans le pays où cet enfant était né, le pays où cet enfant allait naître, c'est pourquoi ils lui donnèrent aussi le prénom de Naissance et ils l'appelèrent aussi Jouissance parce qu'ils eurent du plaisir à créer ce livre et cet enfant.

Suivant cette tradition et en la dépassant, en la rénovant en lui donnant tout son sens vivant.

Ils lui donnèrent aussi le nom de celui qui a été tiré du livre, celui qui sortît de la page, le Délivré, comme Moïse signifie celui qui a été tiré des eaux.

Et c'est grâce à tous ces prénoms qu'il put avoir tant d'existence et c'est pourquoi ils l'appelèrent aussi : Totalité. C'est grâce à ces prénoms qu'il put donner, restituer tant de vie à ses parents, leur restituer la totalité de la vie qui leur était nécessaire pour pouvoir le restituer à d'autres.

Aussi ils l'appelèrent du prénom de Parole et du prénom de Langage et ainsi il avait comme prénoms le nom de ce qui nomme toutes choses y compris lui-même. Ainsi il put avoir toujours le moyen magique de recréer en permanence l'existence qui était nécessaire à tout autour de lui jusqu'aux confins de la terre et de l'histoire ; et ce conte qui fut écrit ainsi était en même temps un conte pour enfants et un conte pour grandes personnes pour que ceux qui n'étaient pas encore de grandes per-

²⁶⁹

sonnes ou ceux qui faisaient semblant de ne pas pouvoir l'être puissent le devenir en lisant cette histoire et en écoutant parler cet enfant.

Car ses parents eurent autant de joie à créer et à écrire ce conte qu'ils en eurent à faire venir au monde cet enfant pour que cet enfant par ce conte vint sans cesse à nouveau au monde, que sa vie soit une naissance perpétuelle.

Tes parents écrivent en ce moment ce livre, ce roman pour que tu puisses en naître, être tiré du livre.

Ils créèrent cette situation de représentation pour que tu puisses toi-même être de la représentation.

Plus en ce moment nous te représentons plus, plus dès lors que tu auras de légitimité à représenter à ton tour et que déjà tu représentes, tu es entièrement ici.

Ici dans ce livre se trouvent les yeux qui te répondent, les yeux ouverts sur toi qui ouvrent la scène sur laquelle tu apparais à chaque mot que tu dis davantage.

Plus ce livre se continue plus ces yeux magnifiques s'ouvrent devant toi et toi tu t'avances et apparais devant eux ; ils te précèdent et t'appellent à être, ce qu'ils te nomment te

prénomment par ces mots, ces mots ont une vie. Tu es le représentant de tout l'être.

Tu es celui qui met fin à l'histoire.

270

Nous faisons ce livre pour que tu puisses l'emporter ou ne pas l'emporter. Lui te porte, te soulève !

Tu vois grâce à ce livre qui te crée. Grâce à cette simultanéité, en ce moment, il n'y aura plus jamais de distance puisque nous tes parents sommes en train de te murmurer à l'oreille tout près de ta tête, et de nous murmurer à nous-mêmes à l'oreille les mots qui sont bien prêts les uns des autres occupés à te regarder.

Grâce à ce livre et à la nécessité de le créer pour te prénommer, tu auras ainsi aussi à restituer la parole à tes parents puisqu'ils ont été amenés à dire ce livre, à ouvrir les lèvres, à te libérer chaque fois, à réinventer l'effort pour te libérer de tout passé, de tous les mauvais mots, lourds et bêtes, écrasants.

Tu les animes, tu les conduis à inaugurer pour toi une nouvelle parade qui annulera en eux et écartera de toi les forces qui les amèneraient à t'empêcher avec leurs mots anciens d'exister.

Tu leur donnes des yeux et tu leur donnes de la présence, tu leur donnes des parents. Ainsi tu es déjà leurs parents, leurs ancêtres, leurs grands-parents. Tu es déjà tout cela grâce à cette manière de te nommer. Chaque fois qu'on relit ce livre, que l'on arrive à ce passage, les ancêtres renaissent, c'est toi qui les fais naître, ils naissent de ton ventre, ils sortent de lui.

271

Tu en accouches, tu les engendres, ils s'engendrent de ton sexe du désir qu'ils ont d'être .engendrés de sexe, que ton sexe les engendre.

Ce livre-ci sera la nourriture, la substance vitale initiale. Ainsi tu auras une voix que tous les hommes auront beaucoup de plaisir à entendre, qui leur donnera une jouissance profonde qui les charmera et leur enlèvera tout ceci, qui opérera en eux une pleine catharsis de tous les soucis de leurs ancêtres Ta voix les appellera à l'existence immédiate de te voir et d'être auprès de toi sans distancé. Tu seras ainsi un acteur extraordinaire grâce à ce livre, grâce à ce désir ici consigné d'urgence par tes parents. Que tu sois ainsi celui qui opère ce miracle, tu seras ainsi le Messie tu es déjà le Messie et tu reconnais tes parents comme étant le Messie. Alors c'est toi qui réconcilies tous les hommes entre eux ; tu nous réconcilies avec nos parents, tu réconcilies nos parents avec les leurs, avec tous les autres. Il n'y a plus de problème de générations séparées les unes des autres. Il n'y a plus aucun gouffre.

Grâce à toi, le monde de la cassure, de la coupure ne commence plus, n'aura ainsi jamais commencé.

Grâce aussi au fait que tu reconnais aussi ce pouvoir à tes parents d'être ceux par qui ces choses-là surviennent et sont effectivement perçues par tous dans toutes les directions, dans toutes les langues : et c'est la raison pour laquelle tes parents. t'appellent aussi immédiateté, et t'appellent aussi Brillance de l'Œil et Profondeur du Désir. Tu es aussi la résurrection de Julienne, la réconciliation de Julienne avec Claire et la réconciliation de

272

Claire et Julienne avec leurs pères· à elles et de toutes les sœurs entre elles. Tu es par ton Corps, Médiation de toutes ces personnes. et c'est pourquoi on t'appelle aussi par ces deux noms.

Ces personnes qui n'attendent que ta naissance pour être à nouveau toutes ensemble bien réunies vivantes, souriantes,, heureuses. C'est pourquoi on te donne le nom de Sourire. Chaque geste que tu fais, chaque geste que tu feras, chaque respiration que tu feras les rapprochera, les mettra ensemble, fera que toutes ensemble elles-mêmes sentent qu'elles ne

forment qu'un ; tu seras pour nous tout en un. Grâce à toi ton père est le plus grand acteur de tous les temps ; celui qui montre la simulation, qui en démonte le mécanisme pour provoquer la réunification ce que tu seras toi-même bientôt après lui, ce que tu es déjà en ce moment car ceci bien entendu n'est qu'une simulation, une fiction, fiction de discours, fiction de signes, fiction de livre puisque c'est de la fiction d'où est venue la demande qui en a été faite, qu'est né ce que des fictions d'êtres appellent un livre.

Ce que nous avons consenti pour les satisfaire et pour qu'ils soient à jamais plus tard satisfaits, appeler encore ensemble un livre alors que bientôt ils n'en auront plus besoin.

Grâce à la fiction de ce livre sur les fictions nous aurons des richesses considérables parce que le livre te le dit et qu'il en opère la performance. Il te délivre dorénavant de toute incertitude quant au but à atteindre quant à la force à avoir pour l'obtenir ce but que tu peux désormais fixer toujours droit devant toi et vers lequel tu peux

273

te précipiter en y entraînant à ta suite tous ceux que tu désires. Tu es celui que les autres regarderont, qui satisfera leurs yeux et les yeux de ceux qu'ils portent en eux, qui les apaisera et les réconciliera tous.

Tu les combleras, tu combleras tous les gouffres, les effaceras. Il n'y aura plus de vide, de trous dans les regards par la grâce de la combinaison réconciliante de tes yeux et de ta voix.

Ils sont déjà ici ; en ce moment leur demande est satisfaite ; comblés, ils ne crient plus par la certitude acquise en lisant celui que tu existes pour les satisfaire, pour être leur rencontre.

Grâce à toi, tout le monde aura désormais le droit de simuler, et de savoir qu'ils sont dans la simulation, dans un grand théâtre où tout se joue. Un seul lieu, un seul temps.

Car tu es pour nous la réconciliation de tous les temps, la preuve que la mort n'existe pas, n'a jamais existé.

Tu nous rend la liberté, le droit de simuler et de gagner, d'être au but, la fin de toute l'histoire qui ne viendrait qu'à ce moment.

En te voyant tout le monde sait qu'il a gagné, qu'il est au paradis, et c'est aussi la raison pour laquelle je te nomme aussi ; Paradis.

Voilà ! Nous avons ensemble fait une bonne fiction, la bonne fiction. Nous avons rouvert les yeux qu'il fallait sur le monde pour voir son

274

rythme, le rythme accéléré auquel on voit qu'il est une fiction.

Maintenant, nous sommes tous deux ta tête, nous sommes ton rêve, nous ne vivons désormais que pour être ton rêve, ton rêve heureux. C'est cela qui donne son sens à la vie.

Tu vois désormais nous travaillons, respirons tous pour toi. Nous sommes ton service, tu es notre Roi. C'est toi qui rend légitime tout ce que nous faisons, Saints les lieux que nous habitons, sacrées les paroles que nous disons et celles que nous entendons, tous les sons de ce qui est au monde.

Tu seras appelé l'Épée qui a mis fin à la contradiction. La terre entière sera à toi – et tu m'entendras te parler toujours à chaque seconde de ta vie, tu entendras ma voix que je suis à l'intérieur de la douceur et de la violence de la mienne.

Nous sommes une même personne, la même personne. Tu seras appelé le Corps, car tu es le Verbe dont est née la Chair, qui est devenu Chair – tu es la Chair sortie du Verbe et renaissante de Lui, de sa bénédiction, de sa douceur.

Tu es la Chair même du Verbe, car tu es sorti de ce verbe, qui est prononcé, répété ici dont la simulation est répétée ici pour retotaliser tous les verbes, tous les discours incomplets qui ont été prononcés jusqu'à ce jour, avant que tu n'arrives.

275

Tu montres à *tous* .que la dualité antérieure du monde prétendument coupé en deux était une mauvaise simulation, un mensonge. Tu as effacé ce mensonge et les menteurs.

Tu deviens le Maître qui gouverne nos destinées, celui dont la voix fait tourner dans le bon sens celles des autres, annule leur mauvais destin, renverse l'ordre de leur existence dans le bon sens, en faisant remonter leur mère à la lumière, en mettant fin au procès de celle-ci.

C'est toi qui l'as rachetée, l'as fait sortir de son enfermement, car tu as fait sortir toutes les mères de leur séparation depuis le commencement du monde, dont tu fais naître les tiens. Tu regardes lecteur, il t'aime, tu es aimé.

Tu es sorti du sillon de la ligne, tu es sorti de tous les prénoms, de ce travail, de cette patience du négatif.

C'est ton regard qui surplombe l'histoire. Tu es celui qui fait tout cela parce que ta voix est forte et ton regard pénétrant. Qu'ils tiennent désormais le monde au-dessus du gouffre de l'anxiété.

Tu es celui qui comprend l'ambiguïté des mots, qui résout l'énigme de leurs deux sens qu'ils ont selon la manière dont on les prononce. Tu as vu ces deux sens, ces deux voix cachées et tu les as aimées.

Tu auras les prénoms de Bouche ; Lèvres, Pharynx... Ainsi on lui donna le nom d'Ami et de Fraternité.

Tu es mot à mot l'enfant, le Dieu sorti du limon des pages, celui qui s'est dressé au-dessus d'elles et tu te retournes et tu vois ce livre dont tu nais,

276

DOCUMENTS

LETTRE DU FRÈRE D'ABRAHAMS

Bruxelles, le 14 octobre 1966 Mon cher Jean-.Jacques,

J'ai suivi la progression de ta pensée ces derniers mois avec intérêt mais grand scepticisme dans la mesure où ma formation et ma clinique analytique je parle de la formation théorique d'un psychanalyste membre titulaire de la Société Belge de Psychanalyse, pratiquant la méthode thérapeutique issue de la pensée freudienne me rendaient méfiant vis-à-vis de toute extrapolation métapsychologique nouvelle

Or, à la lecture, mais surtout à la réflexion active, issue de nos entretiens approfondis, il apparaît que ta réflexion apporte un prolongement théorique et clinique essentiel à l'œuvre accomplie par la psychanalyse orthodoxe à ce jour, travail d'une telle richesse théorique qu'elle ouvre des perspectives nouvelles non seulement à la clinique des maladies. mentales, mais aussi à une compréhension du drame œdipien et de ses fondements essentiels. ·

Au moment où le Congrès des Psychanalystes de Langues Romanes consacre sa toute prochaine réunion (Lausanne, novembre 1966) au problème fondamental de l'Œdipe, il me plaît de souligner la valeur si originale et féconde de ta réflexion. Il ne paraît pas douteux que celle-ci constitue un important renouvellement concret pour la compréhension des mécanismes de la cure analytique.

281

Le plaisir affectif et la stimulation intellectuelle vécus dans le cadre de nos entretiens m'ont permis de mieux comprendre ressource de mon travail d'analyste et d'en mesurer les prolongements féconds.

Je t'en remercie pour mes malades, pour ma maturation personnelle et pour l'œuvre toujours incomplète, toujours ouverte que Freud nous a léguée et à laquelle ton travail apporte une pierre d'une grande richesse.

Daniel Luminet.

LETTRE DE JEAN-PAUL SARTRE (5 MAI 1969)

Mon cher Abrahams,

Je vous remercie d'avoir bien voulu me confier vos « notes pour une représentation critique d'*Œdipe roi* » qui m'ont vivement intéressé. Je vous dis en vrac tout ce qui m'a frappé. D'abord l'idée même de « représentation critique », la relation que vous décrivez entre l'acteur et le spectateur, l'opposition de la « catharsis » (c'est l'acteur qui fait l'enquête sur lui-même en tant que roi et le spectateur intériorise ce travail silencieusement) et de l'analyse proprement dite (c'est là le « patient » qui se dénude en utilisant un langage imposé et c'est l'analyste qui se tait, qui ne se laisse pas

282

même voir). On voit de quel côté se trouve le bon père qui a la générosité de se contester en tant que père souverain devant son fils pour le délivrer et de quel côté le mauvais. Sur cette base, il devrait être possible de rendre au théâtre sa fonction libératrice : sans perdre l'acquis de la psychanalyse, la représentation restaurerait le rapport humain de sujet à sujet : il est sujet celui qui, sur scène, mène seul l'enquête sur soi-même ; il est sujet celui qui, dans son fauteuil, « réapprend... à faire face à Œdipe son voisin ». Il lui fait face parce qu'il fait face à Œdipe sur la scène, c'est-à-dire à lui-même alors que l'analyste lui apprend à tourner le dos. Il serait intéressant de concevoir à partir de là une école théâtrale où des acteurs nouveaux reprendraient conscience de leur fonction « cathartique ». Je suis d'accord avec

vous, également, quand vous montrez que la représentation salutaire permet au spectateur d'obtenir enfin le changement de statut qu'il réclame obscurément, le passage de la passivité à l'action. Et il est *vrai* que, ce qui est en cause ne pouvant être que la présence à soi, retrouver celle-ci n'est pas seulement l'objet de l'entreprise théâtrale mais aussi celui de l'entreprise philosophique.

Bref je crois que ces recherches peuvent conduire assez loin : par exemple à définir le rôle cathartique de l'acteur. Et, d'une manière plus générale, à établir les conditions de ce que vous appelez, je crois, « théâtrothérapie ».

Cher Abrahams, je vous redis ma sympathie et mon estime. Ne manquez pas, je vous prie, de me mettre au courant du développement de vos travaux.

Jean-Paul Sartre.

283

LETTRE À JEAN-PAUL SARTRE (MAI 1972)

Cher Sartre,

Ça y est ! Depuis trois jours le tombeau est vide
et je tourne dans Bruxelles avec le cercueil dans la voiture. . .

Elle est là ! C'est la seule chose qui est vraie.

Indispensable de vous écrire. C'est follement gai.

Je l'emmène partout.

On a même été faire un tour au cimetière voir les autres avec toute une bande d'amis, des

jeunes qui sont très contents de l'emmener. C'est comme ça qu'elle veut que cela se passe.

Maintenant nous sommes à l'université.

Oui c'est le séquestré d'Altona en liberté ! Que c'est gai

Que c'est follement gai

I.-I. A.

284

LETTRE AU GRAND RABBIN (5 SEPTEMBRE 1972)

Monsieur le Grand rabbin,

Quel étonnement douloureux de voir que vous avez donné pour un procès où une vie est menacée une lettre que je vous avais adressée sur une base de confiance !

La juiverie d'un certain type n'engendre-t-elle que des Judas et des déicides ?

Les juifs ne peuvent-ils accomplir que des actions coupables qui se retournent contre eux ?

Vous avez fait là une mauvaise action (je vous demande pardon d'en avoir suscité l'occasion). Sans doute en faut-il de ces mauvaises actions, pour justifier qu'on se rachète par une quantité de bonnes. Pourtant il y a autre chose que ce bon vieux manichéisme, un dieu d'amour.

En fait je suis sûr que vous n'avez même pas pesé votre acte. Eh bien, il est là et vous resterez devant vous êtes le fils de vos actes et vous serez pesé selon c'est-à-dire conformément à votre propre loi.

Vous avez pris parti dans un débat dont vous ne connaissiez rien comme si vous aussi aviez eu peur de partager la faute de la mort prématurée de ma mère (cette lettre vous permettait de rejeter le fardeau sur un autre avant tout vous disculper, peu importe à quel prix ! Voilà qui est dit. ...)

Cette histoire est exemplaire car nous devons

285

tous prêcher d'exemple c'est pourquoi je voudrais vous pardonner si je ne savais que vous préféreriez fuir qu'importe nous ne sommes pas encore morts, et il peut se passer encore bien des choses, je le souhaite.

Shalom,

J.-J. Abrahams.

LETTRE AU DOCTEUR VERMEYLEN

Cher Docteur Vermeylen,

Il est normal que je m'adresse à vous qui êtes l'actuelle figure paternelle avec laquelle ma mère accepte de baiser, pour entamer la discussion de ce que je crois qu'il y a lieu de montrer d'occulté dans la démarche psychanalytique, tel que je vais avoir l'occasion d'en proposer une révélation jeudi prochain à une société de psychanalystes parisiens.

Ce qu'il y a lieu de révéler c'est précisément que vous êtes en train de baiser ma mère, mais tout en ne l'admettant pas, en ne faisant pas face à votre désir et en acceptant de la laisser dans l'occultation du sien ; ce que je révèle ici ne tendant en ordre ultime qu'à augmenter la jouissance de l'opération psychanalytique qui vise la révélation, et certes pas d'y mettre fin ; autrement dit il me semble utile que se manifeste aussi fort que possi-

286

ble un désir, que cela se fasse copieusement et avec plénitude c'est-à-dire jusqu'au bout !

C'est pourquoi il est intéressant de vous adresser un discours révélateur de cela, un discours qui vous regarde, qui regarde la situation du désir dans sa clarté pour montrer que le langage peut effectivement servir ce dévoilement et sans qu'il n'en résulte qu'un plus grand plaisir.

J'estime qu'en effet il serait grand temps pour ma mère de retrouver légitimement une telle relation de jouissance que vous pouvez lui procurer puisque c'est bien cela même votre projet, et que rien, comme vous le savez, ne peut me faire plus plaisir que cette libération de ma mère, ce qui mettrait fin à mon propre emprisonnement.

De la sorte nous fournirions, nous allons fournir à cette femme le sens même qu'elle cherche à travers cette navette qu'elle effectue entre vous et moi, même si cela vous fait un peu peur du moins au début.

Bien entendu par ce discours je cherche moi-même à me débarrasser de la psychanalyse, de ce qu'elle contient encore de désir refoulé et de père insuffisant, pour que cette pratique atteigne son achèvement au lieu de lui rester le dos tourné.

Autrement dit il s'agirait d'accéder à un mode de jouissance non occulté, de vous faire renoncer à une pratique occultée de la jouissance pour une meilleure, plus libératoire vis-à-vis de votre cliente, laquelle quoiqu'elle soit effectivement hélas encore liée et soumise à l'image d'un père telle que vous

²⁸⁷

l'avez pratiquée jusqu'ici, en souhaite cependant une autre.

Bien entendu, il s'agira également pour réussir l'opération que vous acceptiez aussi de baiser en même temps sa mère à lie, puisqu'elle est enfermée dans l'interdit qui pèse encore sur celle-ci, interdit qu'il faudra lui montrer comme étant levé et l'autre renversée dans une position tout à fait favorable à l'amour.

Ainsi nous aiderons Julienne à arriver jusqu'au bout du deuil que sa mère en la faisant revivre, et cette fois purifiée du besoin qu'elle croyait devoir accomplir d'enfermer sa fille autrefois.

Bien entendu aussi, je vous parle et vous dis cela au nom de votre mère que je baise en ce moment ainsi du reste qu'au nom de la mère de celle-ci également copieusement satisfaite par cette éclaircie, ravies de ce qui leur arrive, cette aubaine pour vous, pour nous joie inespérée.

LETTRE AU JUGE (JUILLET 1974)

Monsieur le Juge¹,

Pour comprendre pourquoi je ne me suis pas présenté à la justice immédiatement, c'est que

¹. Cette lettre est adressée au juge chargé de l'instruction de mon affaire pendant mon séjour à la prison de Forest. (Note de Michel Bernard.)

²⁸⁸

j'avais appris que Michel Bernard avait été battu ! Maintenant, il faut que je mette de la distance entre mon vrai désir et l'usage qu'on fait d'une certaine image de ma personne pour faire fonctionner ces fantasmes mortifères qui ont à voir avec un certain bruit qui trouble l'harmonie, la cache.

Vous comprenez pourquoi je n'ai aucun désir d'alimenter la chaudière — mieux vaut y jeter, s'il faut y jeter quelque chose, pour ceux qui croient qu'elle existe, du papier qui devient à son tour cette chaudière où je fais tomber vos yeux, pour répéter une ancienne chute seulement et cette fois théâtralement, pour vous nettoyer de cette fatalité absurde d'une chaudière qu'il faut alimenter (« la Justice ») et de regards piégés dans cette tâche d'y tomber ! Nettoyés par ces jeux de mots, vos yeux me verront où je suis, à la hauteur où je me tiens. Je suis né pour que les hommes lèvent leurs yeux et pour qu'ils cessent de se sentir condamnés les uns par les autres à les baisser même sur du papier ! Encore maintenant vous regardez trop

bas, donc vous ne pouvez me voir, ma voix vous dit de ne plus regarder ce papier, oubliez-le, n'écoutez qu'une voix qui liquide la scène ancienne où on avait un condamné vous souvenez-vous, à qui on avait fait baisser le regard ? Mais nous ne sommes plus sur cette scène-là et nous n'y reviendrons plus jamais, c'est comme si ce jeu-là n'avait jamais même d-0. être provisoirement inventé pour passer un temps intercalaire d'attente avant qu'on arrache le masque.

Mais non, mais non, -je ne suis pas l'homme masqué qui se cache derrière cette feuille. Je ne vous nargue pas. Ceci est un souffle ! quelqu'un respire ici ! Incroyable ! la victime, l'être humain

289

respire encore ! Assez pour balayer encore un peu... Samson n'est pas mort ! Ce géant se redresse et s'appuie aux colonnes de votre temple, mais cette fois c'est un bon géant et je ne crois pas aux philistins. J'appartiens, je me suis fait appartenir à ces quelques juifs qui pensent dans l'universel, où il n'y a jamais eu de dualité... Ah comme j'aime ton âme, Juge, pour m'occuper ainsi de son salut ! L'appeler ainsi à se sentir appelée à entrer dans une grande chose. Mais pour entrer dans une grande chose, il faut sortir de la fascination d'une petite !

Allons viens t. Ce n'est que la langue française après tout qui fait des signes ici, qui te fait des clins d'œil, des petits signes mais avec cette particularité qu'ils tiennent, et ils s'aiment eux-mêmes, assez pour venir danser là sous tes yeux, des signes que tu as dans ta bouche toi qui as appris le français. Ils étaient dedans cachés et hop ! on a accouché cette biche. Quelle réconciliation, il n'y a plus de dedans séparé du dehors, la prison des mots s'est ouverte, et une fois qu'elle s'est ouverte, c'est difficile de les arrêter. Il n'y a pas de mandat d'amener possible pour arrêter la liberté de la langue française, ce génie !

Réjouissez-vous, votre mandat d'amener la fait courir ! Oui votre langue à vous, votre bien le plus précieux ! Ça y est, on est tous dans le coup, et vous étiez cloués là-bas par tant de mandats d'amener, vous voilà délivrés un peu par un peu de poésie.

Michel Bernard et moi, ça fait un peu Rimbaud et Verlaine mais eux ils écrivaient humblement et poliment aux magistrats. Chez moi l'orgueil du plaisir est insensé un scandale, n'est-ce pas que l'amour est un scandale.

290

Mais l'amour est fragile et voilà pourquoi j'ai peur. Je tremble comme une fiancée. En vérité — c'est ta mère que je veux fasciner, curieuse folie oui c'est là que je me tiens et que je te ramène, à cette origine que dit le français, ce que le français est fait par toi pour faire jouir, c'est beau ce que je dis même si tu ne comprends pas, elle comprend ta mère qui t'a demandé de te tenir là pour elle à ce tribunal où se dénouent toutes les culpabilités enfin où je te plaide son innocence, l'innocence de son désir d'avoir un enfant qui puisse juger les hommes. Je te présente son désir, je ne suis au monde que pour rappeler cela, qu'il n'y a que cela, le Désir de nos mères, vers lequel monte toute la rumeur de ce palais mais quel bruit indistinct,. Babel ne monte pas haut, quand il y a rivalité de tous.

Ah pauvres mères ! qu'est-ce qu'on vous fait encore entendre, ils vont encore tuer votre fils, te refuser la seule chose bonne qui te ferait vivre, les générations de bourreaux, de matricides, se suivent par vagues ce n'est pas nous qui aurons la force d'être la digue qui les arrête, si ? Cette avalanche de pierres qui la lapident, ces mots, on peut vouloir l'arrêter ? Pourquoi pas un juge c'est un héros : faire régner la justice ! Faut le faire. Donc cette fois notre mère a une chance, ce serait le début alors pour elle. Nous la verrions, notre origine, nous l'accoucherions des mots magiques appropriés nous réappropriant à elle, et au temps de la rencontre de ce couple réuni Quoi ? Oui ? vous voulez bien :i :ne restituer à ma mère, moi sa mère à elle, et mère de celle-ci, donc moi qui suis ma propre mère hein l et ma propre fille.

Ah les mots, la douceur forte. Nous, nous lui aurions ainsi tout rendu on se serait bien

conduit à ça, la portant au-delà de la limite qui lui avait été imposée provisoirement.

Tout cela serait fini.

OUI ce serait gai. Nous aurions enfin rempli le regard d'un aveugle, ce film qui nous unit, se fait, 1 enfant perdu, est retrouvé, sa mère le voit, et nous la voyons le regarder, et s'en rassasier la vue pour nous ! Il .nous voit nous aimer ! Quelle farce le non-amour ! Comme ça se renverse aisément, acquittement de tous les regards, nous nous marions, le ciel et la terre.

Nous avons enfanté toutes ces bonnes choses, tous ces regards comblés, nous avons appelé et réuni autour de notre relation modèle le monde l'univers apaisé par cet accouchement grandiose ciel ouvert. '

Maintenant règne un grand silence ; la rumeur des conflits nous l'avons tue, nous avons embrassé ces rivaux et étouffé leur querelle.

Nous sommes les grands-mères de tout ça. Ah ce mot mère ! Vos arrière-arrière-petits-enfants l'entendent, nous entendent le crier hors de notre tombeau, quelle fête leur ouïe, leur proximité, leur chaleur et ce moyen magique, écrire, lire, pour d'un geste de la main plumée joindre, coudre, produire tout, là sur la scène où c'est demandé. Dites encore que je ne suis pas là, coquin, sur cette scène où il faut que j'apparaisse. M'y suis-je dérobé à mon devoir d'homme, d'amant envers les autres, les miens ? Ai-je trahi, ici, quoi ? les mots ? Ah mon fils je ne t'ai point trahi ni abandonné, mais je t'y ai assumé sur la scène où tu devais être, la seule vraie. Ce pouvoir qui parle ici, d'où cela l'entends-tu mettre tout en mouvement à nouveau ? Ils sont là, ils se réunissent, les petits sons, les petites notes.

292

Oui ton oreille Juge a té cette scène sur laquelle il fallait que je vienne frapper, ainsi je deviens à nouveau cette oreille aussi. Ma tête s'est dégonflée de toute enflure grâce à ton oreille qui m'a permis d'entrer pour redevenir celui qui laisse entrer les autres. Je les fais venir à moi comme tu les fais venir à toi. Cette thérapie de dégonflage avance par à-coup. Le bon père est dans la langue, et il est en nous dans nos lèvres (nos livres), ces scènes que nous ouvrons encore et encore jusqu'au dernier souffle du dernier de nos. descendants. Salut toi le dernier ! Sois parmi nous comme nous le sommes nous-mêmes ! Juge-nous_ ! rends,. qu'on l'entende, le dernier jugement, que nous y soyons avec toi comme tu es avec nous, notre souffle, tu es notre dernier souffle, que le jugement dernier soit notre souffle, notre dernier cri, le dernier regard. Entrons en lui par cette invocation, qu'il nous accueille, nous, nos actes et nos prières, nos espérances. Avec nos voix qui t'ont appelé, éclairci le chemin pour toi Dernier homme tu étais dans notre ventre, tu y as été bien. Nous te nommons et nous sommes nommés : Nous sommes tes ancêtres par notre rire divin.

Oui il faut crier pour que cette scène existe.

Suivez-moi petits hommes.

Vous êtes jugés.

Il n'y a plus, presque plus de mauvais œil, la purge sons-regards est faite, on a seulement rappelé une dernière fois qu'elle avait été faite autrefois et que nous sommes ses enfants. La vieille loi est abolie. Nous sommes au bord du gouffre du nous, d'avoir à savoir ce que c'est que « nous » ce monde où nous avons été ensemble, contemporains !

L'avons-nous porté ensemble pour ceux des

293

temps futurs, rendu pour eux plus léger, plus clair ? par ces paroles-ci un peu aussi. Avons-nous liquidé le poids et l'opacité dans laquelle la langue française ne se voyait, ne se retrouvait plus, mère de notre savoir. Juge, je t'arrête, un instant encore sur ce sommet où je te découvre la plaine fourmillante, tu es monté jusqu'ici près de moi Je t'ai gardé près de moi tu as été dans ma chaleur d'homme.

Maintenant retourne dans la plaine, redescends, retourne à la médiocrité de la page suivante, tu n'oublieras pas d'avoir regardé le soleil dans les yeux, tu en garderas pour moi la lumière et elle te reconfortera au moins, tu vois elle ne t'a point trahie, tu ne la trahiras point. Le reste comme dit la fin d'Hamlet est 'silence. La musique des anges nous a conduits au ciel. C'est là que çà. se passe. ·

Vous avez franchi quelques limites pas toutes. Ah les fictions ! Vous êtes notre loi, notre nourriture et par vous, nous sommes des mangeurs de loi, ça prouve qu'elle n'est pas si mauvaise. Amicalement.

J.-J. A.

TABLE DES MATIÈRES

11	Prologue à l'homme au magnétophone
13	L'homme au magnétophone
63	Ils sont là
69	Je vais vous tenir le discours de la nurse
75	Dernier entretien entre Œdipe et Tirésias
85	Prologue d'une pièce pour montrer aux yeux que la mort et l'angoisse n'existent pas
93	Pour Julienne
95	Dernière scène entre Œdipe et Laïos (Tirésias) réconciliés
97	Représentation critique d'Œdipe-Roi ou Les Increvables
109	Œdipe ou la volonté de transparence (de trans-apparence)
119	Œdipe et Antigone
123	Œdipe et la question du père
127	Donc, en Jouant la pièce d'Œdipe
133	Il y a plusieurs façons d'aborder Œdipe
139	Ce que je voudrais vous expliquer
145	Cc mythe du père « manquant »
149	Voilà la scène grâce à laquelle nous allons sortir d'exil
155	Voici la promesse de la révolution de tous les temps
167	A présent
171	Parler, écrire, réfléchir, délibérer
195	Ce qu'est au juste le « sens des mots »
215	Reprenons la description
221	De la vocation à la vie
225	Tout se passe comme si
229	Utilisation de la figure dialectique du jugement de Salomon pour résoudre le problème du tragique et de l'aliénation
235	Je veux dire par substitution
237	La relation « bonne mère »
243	Il faut absolument entre nous une vraie réconciliation

247 Ah ! mon pauvre enfant, tu regardes ta maman et ne la reconnais pas
255 Regarde ! leur maman est en train de mourir
257 « Per ? » « Fis ! »
263 Lettre au père
265 Yahweh
279 Documents



IMPRIMERIE AUBIN 86240 LIGUGÉ
1^{er} trim. 1976. — Edit., 10. — Impr., 8721.
Imprimé en France
ISBN 2-7275-0010-

ANTI-ŒDIPE

– CHAPITRE 2 PSYCHANALYSE ET FAMILIALISME

La psychanalyse, c'est comme la révolution russe, on ne sait pas quand ça commence à mal tourner. Il faut toujours remonter plus haut. Avec les Américains ? avec la première Internationale ? avec le Comité secret ? avec les premières ruptures qui marquent des renoncements de Freud autant

PSYCHANALYSE ET FAMILIALISME

que des trahisons de ceux qui rompent avec lui ? avec Freud lui-même, dès la « découverte » d'Œdipe ? Œdipe, c'est le tournant idéaliste. Pourtant on ne peut pas dire que la psychanalyse se soit mise à ignorer la production désirante. Les notions fondamentales de l'économie du désir, travail et investissement, gardent leur importance, mais subordonnées aux formes d'un inconscient expressif et non plus aux formations de l'inconscient productif. La nature anœdipienne de la production de désir reste présente, mais rabattue sur les coordonnées d'Œdipe qui la traduisent en « pré-œdipien », en « para-œdipien », en « quasi-œdipien », etc. Les machines désirantes sont toujours là, mais elles ne fonctionnent plus que derrière le mur du cabinet. Derrière le mur ou en coulisse. telle est la place que le fantasme originaire concède aux machines désirantes, quand il rabat tout sur la scène œdipienne 3. Elles n'en continuent pas moins à faire un vacarme d'enfer. Le psychanalyste lui-même ne peut pas l'ignorer. Aussi son attitude est-elle plutôt de dénégation : tout ça est bien vrai, mais c'est quand même du papa-maman. On écrit au fronton du cabinet : laisse tes machines désirantes à la porte, abandonne tes machines orphelines et célibataires, ton magnétophone et ton petit vélo, entre et laisse-toi œdipianiser. Tout en découle, à commencer par le caractère inénarrable de la cure, son caractère interminable hautement contractuel, flux de paroles contre flux d'argent. Alors il suffit de ce qu'on appelle un épisode psychotique : un éclair de schizophrénie, nous apportons un jour notre magnétophone dans le cabinet de l'analyste, stop, intrusion d'une machine désirante, et tout est renversé, nous avons brisé le contrat, nous n'avons pas été fidèle au grand principe de l'exclusion du tiers, nous avons introduit le tiers, la machine désirante en personne. 4 Pourtant chaque psychanalyste devrait savoir

36. Sur l'existence d'une petite machine dans le « fantasme originaire », mais existence toujours en coulisse, cf. Freud, Un cas de paranoïa qui contre-disait la théorie psychanalytique de cette affection, 1915.

37. « Jean-Jacques Abrahams, L'Homme au magnétophone, dialogue psychanalytique ... Temps modernes, n° 274, avril 1969 : « A : Tu vois, ce n'est vraiment pas si grave ; je ne suis pas ton père, et je peux crier encore, mais non ! Voilà, c'est assez. - Dr X : Vous imitez votre père pour le moment ? - A : Mais non, voyons, le vôtre ! Celui que je vois dans vos yeux. - Dr X : Vous essayez de prendre le rôle... - A : ...Vous ne pouvez pas guérir les gens, vous ne pouvez que leur refiler vos problèmes de père dont vous ne sortez pas ; et de séance en séance vous trafnez des victimes comme ça avec le problème du père... Moi j'étais le malade, vous étiez le médecin ; vous aviez enfin retourné votre problème d'enfance, d'être l'enfant vis-à-vis du père... IY X : Je téléphonais au 609 pour vous faire au 609, à la police, pour vous faire expulser. - A : A la police ? papa, c'est ça ! Votre papa est agent de police ! et vous alliez téléphoner à votre papa pour venir me chercher... Quelle histoire de fou ! Vous vous êtes énervé, excité brusquement parce qu'on sort un petit appareil qui va nous permettre de comprendre ce qui se passe ici.

65 L'ANTI-ŒDIPE

que, sous Œdipe, à travers Œdipe, derrière Œdipe, c'est aux machines désirantes qu'il a affaire. Au début, les psychanalystes ne pouvaient pas ne pas avoir conscience du forcing opéré pour introduire Œdipe, l'injecter dans tout l'inconscient. Puis Œdipe s'est rabattu, il s'est approprié la production désirante comme si toutes les forces productives du désir

émanaient de lui. Le psychanalyste est devenu le porte-manteau d'Œdipe, le grand agent de l'anti-production dans le désir. La même histoire que celle du Capital, et de son monde enchanté, miraculé (au début aussi, disait Marx, les premiers capitalistes ne pouvaient pas ne pas avoir conscience...).